

ESPRITS NOMADES



EXILS et MUTATIONS

Jean-Marie PARENT

Du même auteur

Passions à l'Oeuvre, Editions Praelego, 2010

Une Kumpania, Editions Photos Touraine, 2011

Esprits voyageurs, Editions L'Harmattan, 2012

Philojazz, Editions L'Harmattan, 2013

Emouvances, Editions L'Harmattan, 2014

Le Carnaval des Mimes, Editions L'Harmattan, 2015

L'ego chatouilleux du Bouddha, Edition999 en ligne, 2016

Sentinelles de papier, Edition999 en ligne, 2017

Echographies, Parole sidérée, Edition999 en ligne, 2018

Esprits nomades, Exils à l'œuvre, 2019 / 20, Editions999 en ligne

Site de l'auteur : *Agora37*

BLOG de l'auteur : *LegoBaladin*

- « *Qui suis-je ?* » pose Montaigne
- « *Un assouvi au regard d'exilé* » murmure l'homme des Lumières
- « *Que sais-je ?* » s'enquiert Socrate
- « *Mon exil est une œuvre* » confie le réfugié

Toute vie est une œuvre. Singulière et précieuse.

- « *Etranger, entre ou sors !* »
- « *Je garde un pied dedans
Je garde un pied dehors...* »

Visiblement, la gare d'Austerlitz achève sa mue. Combien de temps faut-il à un lieu pour faire peau neuve ? C'est la question qui me vient au moment où nous nous attablons dans ce café que nous connaissons bien, port d'attache familial, sécurisant pour les semi ruraux que nous sommes, rarement en partance mais toujours fascinés par la Capitale. Nous nous faisons la remarque que notre grotte de sédentaires a pris des airs de refuge à l'international depuis l'arrivée d'un réfugié dans ses murs. Notre manière à nous de transhumer ? A quand une sortie de la caverne façon Platon ?

Les yeux encore embués de voyage, nous discutons. Tout en replongeant dans cet univers parisien insolite, ce sont des nouvelles baroques de nos *territoires* que nous portons en guise de bagages. Voilà déjà plusieurs samedis que des marées jaunes et braillardes ont pris l'habitude de venir poser leurs banderilles au goût citron dans la chair lisse, et néanmoins présumée aguerrie, de nos élites dirigeantes.

Forfait de lèse hiérarchie que cette revanche de la masse sur la fine fleur, du flot humain anonyme sur le haut du panier présentement dépositaire des institutions comme des mandats afférents ? Mais tout pouvoir n'est-il pas fragile par nature, éphémère et transitoire à l'image des réalités de ce monde mouvant ? Leçon toujours neuve propre à guérir durablement (?) des tentations de l'hubris.

Il arrive que l'actualité du monde qui va réussisse à s'insinuer dans les affaires privées, nous plaçant ainsi face à des recoupements peu prévisibles

et qui viennent brusquement bousculer nos certitudes du moment. Partageant les petits plaisirs d'un café matinal, nous réalisons, Béa et moi, que cela fait huit mois tout juste que nous accueillons chez nous Kamel, réfugié issu de son lointain Soudan natal. Huit mois que notre quotidien a changé au rythme de cet hébergement insolite et souvent déroutant, même si choisi, préparé, longuement planifié par nos soins.

Sur le mode de tonalités persistantes, le jaune de nos espaces nationaux et le noir de l'Afrique ont fait irruption de concert dans nos vies et nos esprits, avec chacun leur lot et leur cortège d'émotions, de questions et de doutes. D'incompréhensions récurrentes et d'invisibles clartés. De petites victoires et de vraies bonnes joies. Teintée de drame et d'humour, cette double réalité nous parle et nous comble de son parfum d'aventure, comme un défi venant pimenter l'âge qui s'avance. Avec toutes les interrogations sur la juste mesure colorant l'exercice, jamais atteinte, toujours au-delà ou en deçà, simplement approchée. Et tout le versant fortuit du *Kairos* cher à nos sages antiques : cette jonction des hasards qui bousculent, avec cette part de vérité cachée qu'ils nous révèlent à notre insu.

Nous avions prévu de passer la journée avec une solide amitié de quarante ans habitant la banlieue proche et nous voilà partis à évoquer la route longue, saccadée, semée d'embûches, qui marque l'intégration de notre réfugié depuis son arrivée chez nous il y a presque un an. Alors que, pressante, l'actualité est en passe d'éclipser notre histoire dans un jeu de chamboulement que nous n'avions pas envisagé.

Les souvenirs fusent, récents ou plus anciens. Les anecdotes se pressent, ponctuées de sourires attendris, d'inquiétudes ou d'énervements encore tout chauds. Pas de place pour l'indifférence ou même pour une neutralité raisonnée : accueillir un exilé renvoie sans doute aux affres de son propre exil, intérieur celui-ci. Un exil de privilégié, peut-être, mais en forme de vrai dépaysement : celui du pas de côté qui sait ébranler les a priori et les certitudes. Pour trouver du nouveau.

J'ai du mal à suivre le rythme effréné qu'impose Béa aux souvenirs qui se pressent. Mais le plumitif s'est réveillé, trouvant son grain à moudre, sa matière à composer, son réel à gratter. Voilà bientôt mon petit calepin noirci de notes nerveuses, à l'image d'une partition jouant une drôle de musique, entre fugue indécise et gammes appliquées. Une petite musique chargée d'émotions, entre *staccato*, *crescendo* et *furioso*. La vie quoi.

I – UN NOMADE INTRANQUILLE

Ce jour de janvier, il est 14h et Kamel pointe sa carcasse frêle, essoufflée et joyeuse, dans l'encadrement de la porte d'entrée. Il vient de parcourir... 30 km dans la campagne alentour, nous annonce-t-il tout fier. Pour le coup, c'est nous qui sommes soufflés ! Sa performance toute neuve semble lui avoir redonné un moral qui le fuyait depuis plusieurs jours. Depuis Noël et les mauvaises nouvelles qui s'accumulaient en provenance de son Soudan natal.

Le régime du dictateur Al Bachir y sévit depuis des lustres, affamant son peuple qui vient brusquement de se rappeler à son souvenir. Des émeutes ont éclaté dans les rues de Khartoum la capitale pour protester contre l'augmentation du prix du pain, soudain multiplié par trois. La population pleure déjà plusieurs morts et les opposants connus sont pourchassés sans pitié par le régime. On assiste au retour des vieux fantômes, faussement assoupis depuis le dernier soulèvement qui remonte à plusieurs années. Trente ans que cela dure ! Trente ans : l'âge de notre réfugié, à une année près.

La femme de Kamel, logeant et travaillant à Khartoum, a dû fuir loin de la ville pour se réfugier dans sa famille avec leur garçon de quatre ans. Les miliciens ont envahi la maison construite des mains du Soudanais, se sont emparé des ordinateurs et téléphones portables pour éplucher toutes les conversations et pister cet opposant répertorié qui a déserté son pays. Ils savent qu'il est réfugié en France. Le danger mortel qu'il avait fui quatre ans plus tôt lui saute

à nouveau à la figure, dévastant son moral. D'une minute à l'autre, il est un bloc de souffrance.

Nous comprenons soudain dans toute sa réalité ce que signifie *fuir son pays*, cet acte inéluctable, implacable. Volontaire, assumé. La fuite dans l'exil forcé. Ou la mort. Et le destin qui s'écrit alors, avec sa dose de hasards, de circonstances, de soutiens humains, mais aussi de moyens physiques à disposition. Le créateur a bien fait les choses pour Kamel, béni des dieux : cet homme jeune, ce sont d'abord des jambes, longues, effilées, nerveuses, sans fin. Compas d'arpentage et outils de vie.

Il nous confiera qu'il devait, enfant, parcourir chaque matin plusieurs kilomètres pour rejoindre l'école, dans ces grands espaces soudanais peuplés d'animaux sauvages et pourvus d'une nature luxuriante. Alors courir sur de longues distances, il connaît ! Avaler l'espace pour conserver ce flux vital indispensable à une survie sans cesse remise en question. Et même si cette thérapie a le goût de l'universel, elle a pour lui valeur de conservation pure et simple. D'intégrité et de salut.

Nous saisissons simultanément, à cet instant, la singularité logique de son regard sur la vie : cet homme se vit pisté en permanence, en état de préservation toujours provisoire. L'éphémère s'est depuis longtemps glissé dans une matrice instable, titillant avec insistance ses forces vitales.

Première leçon, ou confirmation de ce que nous sentions déjà chez Kamel : une peur bleue de ne pas résister à la folie qui gagne l'esprit lorsque le corps cède à la panique d'une traque incessante.

Nous apparaît soudain l'urgence d'une consultation au centre médical le plus proche, celui de notre petite ville. Rendez-vous est pris dans les deux mois qui suivent. En attendant, nous voilà présentement rattrapés par l'écho de nos propres désordres locaux, au goût jaunâtre, avec des airs de soucis de riches déstabilisés par leurs fins de mois difficiles. Le relatif nous saute aux yeux. Nous *envoie promener*, comme on dit. Balade salubre !

Devant un Kiosque à journaux de la gare, je suis soudain saisi par la brutalité de ce que je prends comme un pavé dans la figure. Le titre s'étale à la une d'un quotidien, tel une menace : *Ces ombres qui planent sur l'Esprit des Lumières*. Un abattement qui gonfle encore à la vue du chapeau en forme de question frontale : *Les idéaux de progrès, de raison et d'universel sont-ils devenus obsolètes ?*

Comme ils y vont les bougres ! Plus de deux siècles de progrès suspendus d'un coup. Tant de décades d'efforts pour en arriver là, à ce constat de déprime et de frousse. Nos propres compas à nous seraient-ils à ce point usés ? L'Encyclopédie et la Déclaration des Droits de l'Homme en passe de se trouver subitement gommés. Sans autre forme de procès. Insupportable !

Il faut réagir. Et sans tarder. Enfourcher une nouvelle fois la large et puissante encolure de taureau d'un dieu bienfaisant, celui qui a autrefois ravi la belle Europe pour l'emmener par-delà les mers vers une aventure au goût d'universel. Chevaucher pour aller témoigner, protester, argumenter. Echafauder, rassurer, convaincre. Le défi est de taille, l'avenir engagé. Et la partie loin d'être gagnée. L'Histoire cogne à nos portes, et nos dirigeants sont attendus au tournant de leurs décisions et de leurs actes. La réaction de nos démocraties sera-t-elle à la hauteur des enjeux ?

D'autant qu'une chausse-trape de taille s'est imposée au fil de l'actualité qui court ces derniers mois. L'épineuse question des réfugiés a transi le débat public européen jusqu'à hérissier de vraies portes mentales, aussi prégnantes que rampantes, entre les Etats et leurs citoyens.

L'afflux subit – autant que subi – de migrants vers le vieux continent a peu à peu créé une guerre navale larvée entre les navires d'ONG humanitaires et des autorités avant tout soucieuses de désamorcer les angoisses des populations autochtones (via des millions d'électeurs potentiels), en gonflant les muscles de leur fermeté et de leur crédibilité. A ce jeu maritime du chat et de la souris, la suspicion est de mise. Chaque bord marque des points tour à tour, sans jamais parvenir à épuiser pour autant l'adversaire. Les opinions publiques se contentent d'observer, alimentées par les rumeurs incessantes de médias surexcités. Coups de com' et intox – *infox* – guettent à tous les coins de discours. Où peut se nicher un semblant de vérité acceptable face aux coups de boutoir de l'émotion instrumentalisée ?

C'est maintenant l'état de maturité de la société qui doit parler.

Un cap a été franchi avec le cas Cédric Herrou, cet agriculteur de la vallée de la Roya, mi-humaniste mi-anarchiste, dont la propriété perdue dans une oliveraie à flanc de montagne, sur les hauteurs du pays niçois, a servi d'accueil à plusieurs vagues de migrants soudain aboutis là, surgis de nulle part. Comme autant de cailloux horripilants dans la chaussure éculée d'un Etat impuissant à envisager le problème dans sa complexité juridique et humaine à la fois.

De sa voix tranquille, sûr de son fait, l'homme de la terre affiche un bon sens impassible face aux tracasseries administratives venant défier les déterminations les plus basiques. Le militant contestataire avance l'arme imparable du pragmatisme pour mieux pointer l'impuissance d'un Etat *de droit* poussé à bout d'arguments. Oui, l'accueil de l'étranger de passage est un acte naturel relevant du réflexe immémorial propre à tout citoyen de base. Et non, le délit de solidarité mis en avant par les autorités ne peut résister à ce réel toujours têtue. Le réel du vieux droit d'assistance, universel, légitime autant qu'inscrit dans la loi.

Le péril de *couleur* n'en a pas fini d'échauffer les esprits. Au point de pénétrer les imaginaires jusqu'en leurs racines les plus archaïques. Qu'en serait-il, présument les cerveaux frondeurs, si tous ces exilés arboraient de bonnes têtes de blonds aux yeux bleus déferlant depuis les lointains pays du nord ?

Voilà qui serait sans doute plus acceptable ! Convenable : ils nous ressemblent tant.

Peurs et représentations travaillent si bien nos imaginaires que nous n'hésitons pas à les recouvrir de la couleur de nos fantasmes. Ainsi, nous voilà subitement devenus cobayes prisonniers de la compétition, infernale autant que vaine, entre deux camps colonisant notre monde mental : les sans frontières contre les adeptes du mur. Avec, comme souvent, la ressource d'une position acceptable, mesurée, en équilibre entre ces deux pôles extrêmes. Décidément, « *Libre* », le titre du film contant cette histoire sonne juste. Il met à jour nos mécanismes les plus primitifs en nous appelant, du fond de nos consciences, à les dépasser nous-mêmes individuellement. Un vrai défi personnel et collectif.

Il semble problématique de compter sur une supposée cohérence de l'Etat de *droit* (mais de quel droit parle-t-on ?) pour rappeler chacun à ses *devoirs* élémentaires (chacun les connaît d'instinct, mais quelle place leur reste-t-il dans nos esprits de citoyens du moment ?) Cédant aux sirènes d'un populisme censé tirer les esprits vers le bas, nos gouvernants se font l'écho inquiet, impotent, maladif, de la masse – fantasmée elle aussi – de concitoyens supposés faibles, influençables (comme tout pouvoir aime à les modeler à sa guise !) Le ressort mimétique à l'œuvre ici nous coupe de nos libertés en plaçant un voile sombre entre nous et le monde, entre notre for intérieur et ses choix, entre le réel toujours complexe et nos vérités à repenser sans cesse. Belle leçon que celle administrée par un anar diseur du

droit face à un Etat pris en flagrant délit de mettre ses devoirs sous le tapis de ses impuissances ! Le monde à l'envers. Monsieur Hérou, décidément, nous sème une pagaille aux fondements... justifiés.

L'hiver s'annonce... chaud. Pris entre les urgences de notre sphère privée et les agitations en cours sur la scène publique, nous évoquons des bribes de souvenirs récents qui se pressent bientôt, venant bousculer le climat pourtant neutre, à la temporalité suspendue, d'un quai de gare.

Comment oublier ces premiers jours de mai dernier qui ont vu l'arrivée chez nous de Kamel, extirpé des quais d'une autre gare, celle de Tours, où il passait ses nuits dehors, tel un SDF ? Jusqu'à ce que l'association *Entraide et Solidarité* le prenne sous son aile et l'oriente vers une famille d'accueil.

Nous revoyons avec émotion ce premier jour d'hospitalité où la tête et le regard du réfugié se sont levés à notre question posée : « *Qu'est-ce que tu aimes faire ?* » Et sa réponse d'alors, claire, nette : « *L'école* ». Il nous confiera par la suite n'y être allé que cinq courtes années, contraint de l'abandonner pour une cause majeure : l'assassinat de son instituteur par une bande armée, cas hélas fréquent dans son pays. Cruelle évidence de sa réponse.

Et nous n'étions pas au bout de nos surprises quant à ses réactions. Ainsi, à la vue de sa future chambre, c'est un mouvement de retrait, de refus de la main qui jaillit en premier, comme si, en lieu et place d'une petite pièce de

quelques mètres carrés, c'était un vrai palace qui lui était proposé. Et dont, d'emblée, il n'était pas digne.

D'autant que le protocole de l'association prévoyait – sérieusement – une prolongation d'une semaine... à la rue (!), afin de laisser le temps du choix de part et d'autre. Protocole finalement réduit à trois journées d'essai et conclu ensemble par un contrat dit de *colocation*.

Premiers jours problématiques, chargés d'hésitations, de petits pas. Comme ceux d'une convalescence qui ne va pas de soi et s'étire, sous la peur irrépressible de rester seul, chambre close, comme dans la maison. Béa et moi sentions bien la confusion s'abattre sur Kamel, comme si tout cela n'était qu'un beau rêve sans suite, qu'une fiction impossible à assumer jusqu'au bout de son réel, si perturbé depuis quatre ans.

Il nous fallait laisser passer cette période de transition qui voyait notre réfugié garder encore un pied dans son ancien état de fuyard et de SDF. Seule solution – temporaire – celle de lui proposer de nous accompagner dans nos activités quotidiennes. Et, cela tombait bien : notre pratique de la natation lui plut d'emblée. Elle devait lui rappeler ses nages adolescentes dans le Nil, nages instinctives, ludiques, assez proches de celles de l'animal se jetant à l'eau : naturellement. Au diable nos techniques natatoires et autres figures esthétiques, Kamel se déplaçait dans l'eau aussi efficacement que sur la terre ferme. Et visiblement avec le même plaisir.

La surprise vint d'ailleurs, sur un mode culturel que nous n'avions pas anticipé... et pourtant ! Sortant du bassin, Kamel tomba nez à nez – si l'on peut dire ! – avec d'autres corps dénudés s'ébrouant sous les douches. Dont celui, un jour, d'une ancienne collègue de travail que je voulus lui présenter, dans un geste spontané. Plongé dans une double confusion irréprouvable (un corps dénudé et, plus encore, féminin), notre réfugié ne put qu'esquisser une tentative de fuite... du regard d'abord, de toute sa personne ensuite. Ma collègue fit mine de ne pas s'apercevoir de sa réaction.

Nous venions de toucher du doigt, sans parcourir la moindre distance dans l'espace géographique, le décalage qui peut séparer les représentations entre deux cultures. Et cet instinct – irréprouvable – du rejet de notre dimension physiologique, sensible, instillé par certaines religions. Cela aussi faisait partie du projet d'accueil.

En attendant, désertant de plus en plus souvent sa chambre, le réfugié continuait de nous suivre un peu partout où nous allions, accompagné de son cahier d'écriture et de son Coran. Comme deux objets sacrés qui l'aidaient à garder une colonne vertébrale. Et la partie essentielle de sa dignité.

Bienvenue au fond de nos *territoires* ! Perdue au creux du sud Touraine, notre petite ville d'Indre et Loire inclut ces espaces ruraux qui viennent de s'échauffer en ce début d'hiver. Le jaune pétard s'est soudain mis au goût du jour, et les samedis s'égrainent sur un mode criard, protestataire.

En formation linguistique à Tours, Kamel rentre à la maison chaque soir, et son bus se trouve parfois ralenti par de petits groupes occupant le rond-point d'entrée dans la ville. Un large et radieux sourire en dit long sur sa réaction ironique et gourmande lorsqu'il prononce « *gilets jaunes* ». Visiblement, cela vient brouiller la vision qu'il a de l'Occident en général, et de notre pays en particulier.

On imagine les questions se bousculer dans sa tête. Comment un peuple riche, avancé, pris pour modèle par tant d'autres, peut-il mimer un tel mécontentement alors qu'il présente toutes les apparences d'une société organisée, où personne ne semble présentement en état de fuite ni de souffrance apparente ? Incompréhensible pour lui, hors de proportion en tout cas. Même si la situation est plus complexe que cette approche d'un regard tout neuf d'exilé soudanais.

Réputé introuvable, versatile, le peuple (mais de quel *peuple* s'agit-il ?) arbore des mines d'ado buté, boudeur, grondeur. Aux manières puériles. Prêt à la bêtise, à l'émeute, si on ne lui accorde pas son bout de gras, et vite !

« *Retenez-nous !* » semblent crier les mines goguenardes d'une minorité de blocage devenue agissante. Notre vieux pays se cabre soudain tel un cheval devenu fou.

La démocratie étale son malaise dans une ambiance de crise. Plus personne n'écoute personne dans un espace public chauffé à blanc.

L'Etat est seul et subitement nu. La fabrique du citoyen en panne.

.

Notre élan du printemps, qui a vu débarquer Kamel, se teinte d'inquiétudes. Pour autant, celui-ci semble s'adapter peu à peu à sa nouvelle vie. L'exilé forcé des dernières années (il a quitté précipitamment le Soudan en 2014, il y a presque cinq ans !) se mue désormais en sédentaire appliqué. Les points de repère ne manquent pas : temps réguliers de formation linguistique dans la semaine, propositions de sortie avec les autres réfugiés pris en charge par *Familles Solidaires*, rencontres entre familles d'accueil et avec les jeunes. La présence et la rigueur de l'association nous rassure tous, renforçant le sentiment de bien-fondé de notre action présente et à suivre.

Un ordinateur de récupération permet à Kamel d'ouvrir son propre compte de messagerie et de suivre en direct l'état de son parcours administratif. Pôle Emploi, CAF, couverture santé, Banque postale, notre réfugié goûte avec délices aux mille détours et contours de notre Babel paperassière. Et nous les fait partager par la même occasion, comme si nous en avions oublié toute la complexité d'origine. Nous voyons avec effroi les feuilles s'entasser dans sa chambre, mélange de cours, d'administratif et de personnel. Pour ne rien arranger, il se trouve que son adresse postale, basée à Tours, est différente de celle de son lieu d'accueil. L'ambiance migratoire est ainsi préservée !

Alors on range ensemble, à tour de bras et de patience, habillant nos efforts d'un zeste de pédagogie et d'un lot impressionnant de *post it*. Mais rien n'y fait. Question de culture, d'habitudes, de repères trop nombreux à intégrer à la fois. Les papiers sont et resteront une énigme pour le réfugié, alourdissant d'autant notre tâche d'assistance. Au passage, ils auront le chic pour

déclencher à chaque fois chez lui des crises de migraine aiguë, signe d'une fragilité déjà ancienne en réaction aux dangers courus toutes ces dernières années. Le pompon de la prise de tête est atteint lors des visites et points mensuels faits en compagnie de la travailleuse sociale qui le suit. Kamel arbore alors une tête songeuse, butée, les yeux perdus dans le vague... Il décroche visiblement très vite de cette double épreuve : ne rien comprendre, ou si peu, et devoir être assisté comme un enfant.

Visiblement, l'homme n'a pas encore digéré certains épisodes particulièrement terribles de son parcours qui l'a mené du Soudan en France. Nous mettons du temps à faire le rapprochement avec ses migraines et ses insomnies à répétition. L'association référente déclinant toute responsabilité dans ce domaine, nous confirmons le rendez-vous déjà pris au CMP le plus proche, celui de notre petite ville. A suivre dans... deux mois. En attendant un traitement adapté, notre médecin l'apaise comme il peut.

De leur côté, et dans le même temps, nos concitoyens fluos n'ont rien trouvé de mieux que de saccager l'Arc de triomphe. Pour se faire remarquer sans doute, en étanchant leur mauvaise humeur dans les rues de Paris. Leur dégaine brouillonne, hagarde, ne laisse présager rien de bon quant à la suite des événements. On a du mal à croire que ces gens à l'air perdu, zigzagant de droite et de gauche, figurent le *peuple* de notre vieux pays, comme proclamé ici ou là. Tous ces gens semblent piétiner les rues en pure perte, l'air de se demander ce qu'ils font là, sans projet autre que de jouer à une guéguerre infantile avec les forces de l'ordre. On se croirait sur une cour de

récréation avec ses bastons et ses caïds immatures, incapables de gérer leurs émotions. Le tableau forcé, peu crédible, présentant de *gentils* manifestants fluos contre les *méchantes* forces de l'ordre : ce serait ça une manifestation du peuple ?!...

Là, Kamel ne rit plus. Son air outré en dit long sur l'incompréhension qui le travaille. Comment des gens présumés civilisés et gâtés par le sort peuvent-ils se laisser aller à de pareils excès ? D'autant que bientôt il pourra suivre en parallèle les désordres qui agitent son propre pays. A Noël, tout le Soudan descend dans la rue pour une raison qui, elle, ne supporte visiblement aucune réserve : les autorités viennent brusquement de multiplier le prix du pain par trois ! Dans un pays déjà affamé depuis trente ans par un tyran et ses milices sanguinaires, l'unanimité du soulèvement va ici objectivement de soi.

Notre réfugié est soudain rattrapé par le malheur chronique frappant sa nation. En dépit des coupures Internet qui isolent le pays, il apprend que sa maison, construite de ses mains, vient d'être perquisitionnée par la police d'Etat, en présence de sa femme et de son fils, âgé de quatre ans, dont on imagine la frayeur. Frappé de stupeur, Kamel s'enferme dans sa chambre, gagné bientôt par un violent mal de tête. Il passera plusieurs jours dans cet état prostré. Consultant le médecin, nous parvenons à lui obtenir un traitement d'urgence. Pourtant, nous n'en menons pas large face à la violence de cette crise. Et pour la première fois, nous mesurons la force du sentiment de responsabilité lié à notre accueil.

Discorde au cœur du jeu social et déprime ambiante. C'est sur ce fond de climat inquiétant que notre réfugié s'est peu à peu reclus dans sa chambre, seul avec son téléphone portable qui ne le quitte jamais, véritable lien ombilical avec ses racines soudanaises.

Noël approchant, la tendance est au retranchement progressif dans la maison. Il est temps de réagir, d'une façon ou d'une autre. De secouer le cocotier et d'inventer du neuf. J'ai souvent éprouvé moi-même le bien-être fourni par une activité de plein air dans ces circonstances : avaler l'azur à pleins poumons en dévorant l'espace, rien de tel pour chasser les idées noires !

Proposant à Kamel de partager cette activité avec lui, j'ai la bonne surprise d'une réponse positive, en forme d'élan immédiat. Nous partons donc dans la campagne environnante pour une petite course régénérante entrecoupée de quelques exercices d'étirement. Une heure plus tard, nous avons bouclé un bon circuit autour de la maison et rentrons, heureux l'un et l'autre de ce moment partagé.

Un moment qui sera suivi de beaucoup d'autres dans les semaines à venir. Avaler l'espace devient pour Kamel une forme de thérapie à ses ennuis et inquiétudes du moment. Il faut dire que cette reprise de l'exercice physique n'est pas tout à fait un hasard : dès avant son arrivée au printemps, nous avions réservé un vélo à son intention, sachant que c'est l'outil adapté à la

plupart de nos déplacements dans l'enceinte de notre petite ville. Kamel s'est immédiatement emparé de l'outil comme d'un support de liberté à tous ses trajets. Sa pratique renouvelée de la course à pied est venue compléter avec bonheur ses escapades cyclistes. Et lui rappeler justement que le sport n'est pas qu'un moyen de fuite devant le danger. Nous cultivons bientôt ce rituel bienfaisant de façon régulière, et en priorité lorsque le besoin d'oxygénation hors du climat émotif le demande. Même les contraintes du temps hivernal ne nous arrêtent pas. Et puis courir sous une bonne averse est pour nous synonymes de lavage intérieur. Une manière de remise des compteurs à zéro. Alors !...

Bien sûr, cela ne suffit pas à inverser le cours des nouvelles en provenance du Soudan. Le rythme des manifestations de rue ne tarit pas. L'autocrate président fait donner sa milice et plusieurs morts sont à déplorer. On sent comme une rage sourde, impuissante, envahir Kamel, mais cet homme à peine trentenaire a déjà vécu plusieurs vies, et il sait d'expérience que le sentiment d'impuissance peut ronger sans être productif pour autant. On frise alors la double peine. Sa forme de stoïcisme à lui, c'est de parler, de raconter sans fin ce qu'il a vécu ces derniers mois, tout en sachant parfaitement que ce n'est pas fini, que le tragique de la situation risque fort de se poursuivre, d'une manière ou d'une autre. On comprend qu'une forme de résignation le dispute chez lui à l'accablement.

Quant à nous, nous nous efforçons d'être à son écoute, c'est là ce que nous pouvons faire de plus utile pour reconnaître son mal-être du moment. Et puis

il y a la situation sociale tendue de notre propre pays pour redistribuer les choses en les réévaluant, par effet d'inversion d'image. Dans les temps à venir, nous allons devoir être attentifs et mobilisés sur les deux champs d'événements. Et garder intact notre esprit critique face au climat d'intox – d'*infox* – qui tend à se propager.

S'il y en a un qui peut difficilement inventer de toute pièces le récit de son périple, c'est bien Kamel. Écoutons-le, en 2017, raconter à l'OFPRA (l'Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides) les circonstances tragiques dans lesquelles il a été contraint de fuir son pays.

« Je suis né le 16 février 1990 à Nyala, wilaya du Darfour du sud. Je suis issu de la tribu des Guemirs. Je me suis marié à Nyala le 6 janvier 2014 avec Zouhour et j'ai un enfant. Mon père travaillait comme chauffeur de transport. Ma famille se compose de neuf personnes : mon père, ma mère, trois garçons, quatre filles. Quand j'avais sept ans, mon père a été frappé à la jambe par un groupe armé. On a dû la lui amputer. »

« Pendant cette période, notre situation est devenue inquiétante. Nous avons donc quitté la région et sommes allés nous installer à Om Dokon (Darfour du centre) chez mon oncle paternel qui avait une grande fortune et faisait du commerce bovin. Le 11 avril 2014 après-midi, alors que j'étais sorti nourrir les vaches, trois véhicules sont arrivés à la ferme avec plusieurs personnes. Mon oncle les a accueillis et leur a offert à boire et à manger. Puis ils ont demandé quelques provisions alimentaires comme de la farine, de l'huile et des oignons. Mon oncle leur a remis tout cela et leur a offert deux moutons avant qu'ils ne repartent. »

« Le lendemain matin, un groupe d'individus sont arrivés à bord de cinq véhicules différents de la veille. Ils ont demandé à mon oncle des explications sur son accueil de la veille. Mon oncle a répondu que ces gens étaient à cours d'eau et de nourriture et qu'il les avait accueillis comme des invités de passage. Il a ajouté qu'il était du devoir de tous de s'entraider. »

« Les hommes l'ont alors accusé de soutenir des groupes armés et les opposants au régime en leur donnant des vivres. Mon oncle a nié cette accusation, affirmant qu'il n'avait aucun lien avec eux. »

« Ils l'ont alors battu et fouetté pour qu'il leur dise où ces gens se trouvaient. Mon oncle a résisté et il a reçu un coup fatal dont il est décédé. L'un de mes frères, Abubacar, a été arrêté mais l'autre a pu fuir et venir me prévenir dans les champs. Nous nous sommes cachés dans un trou pour leur échapper et n'en sommes sortis qu'à la nuit. J'ai abandonné nos vaches et j'ai fui avec mon frère Ahmed dans la brousse en direction du Tchad voisin. Là, une personne nous a conduits vers des mines d'or en plein désert, où nous avons travaillé un mois. Puis nous avons décidé de gagner la Libye par le désert. »

« Arrivés à Koufra le 4 mai 2014, nous avons contacté un passeur qui devait nous emmener à Adjabiya. Mais à vingt km de la ville, on nous a transférés dans une autre voiture qui nous a menés directement en prison, mon frère et moi. Nous y sommes restés plusieurs mois, y avons été fouettés, torturés. De nous on exigeait de l'argent alors que nous n'avions plus rien, pas même le numéro d'un proche au Soudan qu'on aurait pu appeler. »

« Mon frère a pu sortir de prison six mois plus tard, racheté 2000 dinars libyens par un éleveur de bétail qui l'a pris pour travailler dans sa ferme. Moi, je suis resté en prison jusqu'au huitième mois. Mon frère a alors payé la rançon pour me libérer. »

« Gagnant Tripoli, nous avons travaillé comme bergers dans le Djebel Gharbi. Mais les milices armées rendaient le pays dangereux et nous étions en quête de stabilité et de sécurité. J'ai décidé avec mon frère de partir en Europe. Cachés pendant un mois par des passeurs, nous avons traversé la Méditerranée le 25 mai 2016 pour arriver en Sicile trois jours plus tard. Gagnant ensuite Vintimille par Milan, nous avons marché jusqu'à Nice. Nous y avons pris le train pour Paris où nous sommes arrivés le 12 août 2016. Nous avons atteint le camp de Calais le lendemain. »

« Je souhaite présenter ma demande d'asile en France pour être protégé. Pour moi, ce pays est celui des libertés, où l'on peut être pris en charge par des associations humanitaires grâce auxquelles je veux m'intégrer dans la société française. En vous remerciant. »

Ainsi se terminait la déclaration du 27 mars 2017, faite en arabe soudanais simultanément traduit, par laquelle Kamel faisait la demande officielle d'un titre de séjour en France. L'entretien qui suivait apportait quelques précisions sur le parcours chaotique de ce jeune réfugié soudanais.

On y apprenait que Mohammed appartenait à l'ethnie africaine des *Guemirs*, ou *Bertis*, tribu agro-pastorale originaire de la région du *Haras* et de la ville de *Kulbus*. Un sultan et un sheik dirigeaient son clan. Les jalousies et conflits y étaient fréquents entre ethnies, se focalisant sur la propriété des troupeaux ou des problèmes de chefferie.

« Ma tribu a été discriminée et persécutée. En 2003, la guerre du Darfour a commencé et de nombreux membres de notre ethnie ont dû se réfugier à Nyala, car ils ont été dépossédés de leur bétail. En 2012, nos villages ont été incendiés et des tueries ont commencé. Ma famille a été épargnée en raison du mariage de mon oncle avec une arabe. Mon père est parti vivre à Al Jazira avec ma femme et mon enfant. »

Kamel ajoute que, lors de son séjour de deux ans en Libye, il a dû brûler les quelques papiers qu'il gardait sur lui pour ne pas se faire renvoyer au Soudan en cas de contrôle. Il se dit fiché par les autorités : ils ont son nom, impossible pour lui de rentrer au pays.

Le 4 janvier 2017, le Soudanais est officiellement admis par l'OFPRA au titre de la *protection subsidiaire*. La qualification de réfugié ne lui est pas intégralement reconnue en raison des zones d'ombre qui entourent les conflits interethniques traversés avant son arrivée irrégulière en France en août 2016. Pourtant, même si certaines de ses déclarations sont jugées succinctes, évasives, l'Office reconnaît que *« l'intéressé peut être exposé, en cas de retour dans sa région d'origine, à une menace grave, directe et individuelle, contre sa vie et sa personne en raison d'une violence généralisée résultant d'un conflit armé interne. »*

Kamel est invité à se rendre à la Préfecture la plus proche pour y retirer un titre de séjour. Il vient d'être reconnu dans son droit officiel à immigrer en France. Il a su convaincre. Et de haute lutte.

Kamel a-t-il fait un choix gagnant en demandant l'asile en France ? A-t-il d'ailleurs eu cette possibilité de choix, à un moment ou à un autre ? A y regarder de plus près, certaines homologues de division existent entre notre pays et le Soudan, deux sociétés aux réalités pourtant si éloignées en apparence. Et même si cela ne saute pas immédiatement aux yeux.

Son récit nous a livré l'une des causes souterraines de l'état de son pays, pourtant riche et luxuriant en apparence, comme il nous l'apprendra au fil de nos échanges. Comment ne pas s'étonner qu'un territoire pratiquement autosuffisant sur le plan alimentaire, puisse se trouver quasiment annexé, des décennies durant, par des autocrates et tyrans prenant leur peuple en otage ? Une réponse possible réside dans les divisions internes, agitant sans cesse et profondément les divers clans, ethnies, familles, depuis des lustres. Notre réfugié y faisait allusion dans sa déclaration à l'OFPRA.

Une simple plongée dans l'Histoire nous rappelle aussi que l'esclavage est né là, entre Sahel et Afrique noire, dans cette zone intermédiaire où les peuples arabes furent les premiers à initier la traite des esclaves noirs, avant même que nos pays développés n'installent le commerce triangulaire entre Afrique, Amérique et Europe. Comment l'animosité née de ces rapports de pouvoir et de domination entre couleurs de peau aurait-elle disparu sans laisser de traces ? L'Afrique d'aujourd'hui est l'héritière obligée de celle d'hier.

Il semble que souterrainement les ressentiments locaux aient continué d'agiter ces peuples pastoraux dont la possession de larges territoires conditionne l'activité d'élevage des bétails. Violences secrètes, larvées, appelées à se réveiller comme un volcan entre en éruption : brutalement. Les pouvoirs en place n'ont eu qu'à profiter de ces divisions pour garder durant des décennies un pouvoir usurpé, absolu, sanguinaire. Schéma d'histoire concevable, dont Kamel et ses frères migrants symbolisent l'effet le plus visible.

Les divisions internes à notre propre pays pouvaient-elles produire une réflexion du même ordre ? Où était passée la solidarité, inscrite au fil de l'histoire, dans notre contrat social comme dans notre devise républicaine ? Un équilibre plus juste entre droits et devoirs était-il possible dans nos démocraties consuméristes, hyper connectées ? Pour le savoir, il fallait redonner la parole au peuple.

Le président avait décidé la mise en place d'une concertation citoyenne de deux mois au niveau local. A chaque citoyen qui se sentait concerné de venir exprimer son point de vue et ses propositions parmi les assemblées qui se tiendraient dans les mairies... Si les gens en fluo se voulaient avant tout visibles, reconnaissables, n'était-ce pas justement parce qu'ils avaient manqué, jusque là, de cette visibilité et de cette reconnaissance qu'ils exigeaient maintenant, en urgence ? Quant au choix des ronds-points, ne symbolisait-il pas la recherche de nouvelles *agoras* sauvages ? De nouveaux lieux où exprimer des états émotionnels débordants ? Ces protestataires

avaient transformé des endroits publics de passage en espaces de communication improvisés. La demande était là.

L'*agora* grecque, vieille idée toujours – et plus que jamais – d'actualité. Pour rebondir face à la crise en cours, il allait falloir être imaginatif et persuasif.

Quelques mois ont passé et Kamel a su creuser son trou et se faire apprécier au creux de notre paisible Touraine. Son allure ouverte, souvent souriante, ses attitudes positives et tournées vers un élan naturel l'ont fait adopter par le voisinage. Sans compter les quelques épisodes savoureux qui l'ont rendu définitivement sympathique aux gens du coin.

Ce matin, par exemple, où il s'est retrouvé sans crier gare au fond du camion de déménagement de nos jeunes voisins, donnant un coup de main improvisé pour sortir le matériel. Nous avons brusquement entendu ce cri de surprise : « *Eh ! Il y a un grand Noir dans le camion !...* » On a évidemment tous ri de l'épisode : il fallait voir dans ce geste d'aide spontanée un peu intempestif un trait lié à la culture soudanaise. Quoi qu'il advienne, tout le monde y est d'abord solidaire et se prête naturellement la main en toutes occasions.

Nous verrons Kamel appliquer d'emblée et spontanément ce précepte pour soutenir des compatriotes en difficulté, les assistant plusieurs jours d'affilée : pour l'un qui venait de se casser la jambe, pour un autre en difficulté financière, et plus tragiquement pour soulager le moral d'un troisième qui venait d'apprendre l'assassinat d'un proche au pays. Ce n'est pas pour rien qu'il nous avouera être fasciné par le travail mené par la Croix Rouge. A tel point qu'il envisagera plusieurs fois de s'y inscrire pour une formation. Aider, se laisser aider... Notre réfugié dans la peau naturelle de l'assistant modèle, volontaire, attentionné à toutes les peines du monde.

C'est aussi ce cri impulsif, lancé depuis le fond de sa langue d'adoption, non sans une dose de mimétisme avec le parler ambiant : « *putain la clé !...* » s'écrie-t-il un jour, se rendant compte de l'oubli de sa clé d'antivol de vélo. Décidément, il apprenait vite ! A l'impromptu. Et c'est bien ainsi que nous l'avions compris.

C'est ce journal tenu texte à l'envers lorsque, m'accompagnant à la médiathèque, il s'installait près de moi pour mimer la lecture que j'étais en train de faire. Comment ne pas être touché par cette envie d'apprendre à laquelle, ludiquement mais sérieusement, il joignait le geste ? Avec la force de son désir tout neuf.

C'est, enfin, l'épisode plusieurs fois réitéré des « cuisses de poulet », inauguré en plein cagnard estival, pour pimenter la chose. Ce jour de juillet caniculaire, il nous fait la surprise de se pointer, au retour de sa formation, avec un grand carton surprise rempli de dizaines de... cuisses de poulet ! Parant au plus pressé – le sauvetage désespéré desdites cuisses – nous repoussons d'abord tout commentaire superflu.

Empoignant ce qui me tombe sous la main (un marteau et un pieu de métal), je me met à taper fébrilement dans le tas pour séparer les morceaux congelés tandis que Béa les range dans des sacs de congélation. L'opération est rondement menée sous l'œil un peu surpris, et vaguement désolé, de Kamel qui n'avait pas prévu, dans son ingénuité, une telle complication.

Curieux ou drolatiques, ces épisodes confirment ce que l'on avait déjà senti confusément. Le don appelle le contre don chez ces populations nomades, fières, du Soudan, appelées à se débrouiller en autonomie pour survivre. Pas question de se laisser assister passivement sans réagir ! Aide et soutien fonctionnent dans tous les sens, à la manière d'un accélérateur positif de liens. A société solidaire, esprit de famille, de clan, de tribu. Notre réfugié sera mû par ce ressort pendant les quatorze mois de son séjour chez nous.

Encore une belle leçon de vie pour nous, si enclins parfois au repli ou à l'absence de réaction devant certaines situations de la vie courante dont il nous arrive de devenir – malgré nous ? – les témoins passifs et impuissants.

Il n'a pas fallu longtemps à Kamel pour adopter les espaces qui environnent notre petite ville. On le voit à tout bout de champ enfourcher son vélo, l'air libre, le nez au vent. Il est à l'aise avec ce mode de déplacement qui lui permet d'aspirer littéralement l'espace avec un plaisir affiché. De quoi lui rappeler les longues marches de sa prime jeunesse lorsqu'il accompagnait les troupeaux sur les vastes étendues de la brousse soudanaise. Ou quand, enfant, il parcourait les kilomètres le séparant de son école. Exercices physiques et bienfaits inattendus d'une thérapie sur le mode sauvage. La course, juste élan au bénéfice de la survie.

Parallèlement, nous continuons nos incursions courantes à travers la campagne, en nous efforçant de varier les parcours. Le plaisir s'installe dans l'habitude réitérée du rituel comme dans la variété des météos affrontées. Nous partageons d'emblée l'un et l'autre l'attirance pour la nature à explorer dans toutes ses dimensions. Une nature qui rassure, apaise et soigne les maux secrets qui hantent parfois nos têtes.

Ces bonnes impressions seront confirmées par les visites dominicales à la jument appartenant à notre fille, désormais parisienne, dans un club équestre proche de la ville, en lisière de forêt. Là aussi, le Soudanais épanchera son goût enraciné des espaces. Il y ajoutera sa proximité forte avec les animaux et laissera renaître des compétences anciennes pour s'en occuper. En guise de thérapie, le soin apporté au vivant apprivoisé.

De vrais moments magiques me permettent alors de l'observer pendant de longues minutes en train d'échauffer l'animal dans un trot dont la souplesse confine à l'esthétique. J'ai l'impression, dans ces instants, que ces deux-là pourraient continuer leur course indéfiniment. Et apparemment sans effort.

Ces activités physiques n'empêchent pas Kamel de traverser quelques épisodes douloureux ou cocasses. Il lui arrive, un soir de retour tardif à la gare, de retrouver son vélo désossé, ne récupérant que la roue avant encore attachée. Signe de la petite délinquance présente dans notre ville plutôt calme par ailleurs. Son air accablé nous dit alors combien cet outil de liberté lui est cher et nous laisse prévoir que sa réaction sera à la hauteur de ce sentiment. La suite nous le confirmera largement. En attendant, je l'accompagne à la gendarmerie proche pour déclarer le vol. Son air absent, comme suspendu, dans le bureau du fonctionnaire de service, m'impressionne : que peut ressentir un réfugié lorsqu'il s'adresse à un représentant de l'ordre en charge – pour cette fois – de le protéger, de rétablir son droit ? Et non de lui demander ses papiers sur un air suspicieux.

Et, parallèlement, que peut ressentir un gendarme lambda chargé de taper une déclaration en faveur d'un réfugié dont peut-être, secrètement, il désapprouve (voire plus) la présence en France ? Que de tiraillements et d'arrière-pensées doivent agiter notre société si l'on démultiplie ce genre de situations à l'infini ! Vertige.

Ce soir-là, sans piper mot, l'air concentré, voilà Kamel parti vers la ville. Nous ne le reverrons pas avant plusieurs heures. Son appel téléphonique nous informera alors qu'il vient de mener sa propre enquête dans le quartier populaire de la ville, là où traînent habituellement des bandes de jeunes désœuvrés. Notre réfugié y a quelques connaissances, dont un ami proche qu'il a entraîné dans sa petite enquête de proximité.

Il nous apprend qu'il vient de retrouver sa bicyclette volée, à l'abandon dans une rue. Je le rejoins en voiture et nous récupérons le vélo amputé de sa roue avant. L'air triomphant de notre Soudanais en dit long sur sa ténacité à peser sur les événements de la vie. Une piste qui nous confirme au passage que sa survie n'est pas un hasard, qu'elle a bien à voir avec un cran et un ressort peu communs.

Un épisode plus dramatique a lieu à Tours où Kamel est allé passer la fin de semaine avec des amis de son pays. Il a sympathisé au fil du temps avec quelques membres de la nombreuse communauté soudanaise qui y réside.

Il nous téléphone tôt le dimanche matin, sur un ton affolé, pour nous avertir qu'il a perdu, la veille au soir, son portefeuille qui contenait la totalité de ses papiers, y compris son titre de séjour, précieux sésame justifiant de sa présence et de sa protection en France.

Nous contactons immédiatement le commissariat du centre ville. Miracle ! Ce jour-là, le sort a décidé d'être clément : les papiers ont été retrouvés le matin même sur les lieux de la guinguette fréquentée la veille. Jubilant intérieurement, nous en informons Kamel qui ne se montre pas plus ému que cela. On a comme l'impression qu'il lui est déjà arrivé pire... mieux, ça reste à voir !

Entre temps, nous avons averti le poste de police que l'intéressé viendrait récupérer son portefeuille dès le lundi matin à l'ouverture du bureau. Mais c'est sans compter que le policier de service aura changé le lendemain. Parlant encore un français approximatif, Kamel s'emmêle les pinceaux avec le fonctionnaire de garde, évoquant la préfecture au détour d'une phrase. L'agent, en toute logique, comprend que le Soudanais doit passer *renouveler* ses papiers et l'oriente aussitôt en direction de la préfecture. Méprise en forme de gag : retour à une forme de case départ !

Nouveau coup de téléphone affolé et frustré : il n'a pas réussi à se faire comprendre et nous partage sa frustration. Je lui conseille de rester sur place et j'appelle l'accueil du commissariat pour expliquer la situation. Les choses s'arrangent en direct et notre réfugié peut récupérer ses papiers et reprendre le bus normalement. Ouf !

Une tension en remplace vite une autre. Kamel revient triomphant à la maison avec une pile de courrier de ministre dans les mains. Sans attendre, nous nous mettons à lire, trier et étiqueter les avis administratifs en cours. La vie de réfugié ou l'éternelle gigue du doute.

Il rentre un soir de décembre le sourire aux lèvres. Il vient de se faire un nouvel ami en ville, ce qui est plutôt habituel chez lui : naturellement à l'aise avec les autres, il se nourrit de relations comme du bon pain de la vie. Et n'a pas son pareil pour repérer les « *géénnntîîls* », comme il les appelle affectueusement. On imagine que cela a dû lui sauver la vie plus d'une fois. Dans le cas précis, il s'agit d'un jeune migrant non accompagné (*JMNA*, selon le sigle dont on les affuble). L'un de ces jeunes qui, par dizaines, ont envahi la Touraine, et sa capitale plus précisément, durant l'année 2018.

On les retrouve en ville, livrés à eux-mêmes, couchant la nuit dans la gare de Tours lors de leur arrivée (comme ce fut le cas pour Kamel), ou au mieux isolés à l'hôtel. Les autorités sont débordées par le phénomène. Les associations et les CADA se démènent comme elles peuvent pour leur apporter un premier soutien d'urgence, mais visiblement les pouvoirs publics

n'ont pas anticipé (voulu anticiper ?) leur arrivée. Une tension s'est installée dans l'espace public, social, et de nombreuses questions se posent et n'ont pas fini de se poser. Mais toujours dans l'urgence et dans une forme d'imprévoyance ambiante.

Ivoiriens, Maliens, Tchadiens, Guinéens, Angolais, Bangladais... ces jeunes migrants ont fait naître peu à peu autour d'eux un sentiment et un mouvement de solidarité, à Tours d'abord, puis au cœur de nos territoires alentour. Certains d'entre eux se sont retrouvés à la rue, d'autres ont été pris en charge par le département. Mais leurs conditions de vie restent très instables, soumises à l'isolement et à des décisions administratives parfois brutales. La peur de l'expulsion plane constamment sur leurs frêles épaules d'adolescents...

Plongés dans un climat d'incertitude permanente, les voilà contraints de poursuivre leurs efforts d'intégration avec le seul choix de regarder droit devant eux. De cette incessante fuite en avant, feront-ils œuvre d'exil ? L'issue n'est jamais assurée.

Faire œuvre d'exil. Tirer de son exil une œuvre. Serait-ce la leçon qui pourrait nous rassembler ? Radicale pour ces jeunes, partis dans l'urgence et la contrainte. Expérimentale pour nous, sédentaires restés au pays, dont le seul – mais décisif – geste est d'ouvrir les bras. Pour un partage de culture qui commence par celui de la langue.

Mais l'œuvre, quelle œuvre ? Nos deux gestes associés ne témoignent-ils pas d'une création singulière, qui résiste à leurs auteurs ? Création en forme d'énigme, ne se laissant aborder que par apprivoisements successifs. Dans une attitude de retenue intérieure, de maîtrise qui ne dit pas son nom, de peur que s'évanouisse son objet, à la fois vague et désirable. Pourtant, l'œuvre a des précédents : ceux de tous ces auteurs qui ont osé tendre leur miroir au monde, au fil de notre histoire humaine. De tels *opus* nous fascinent toujours, tant les décrypter relève d'un défi devant leur mystère. Un livre, un objet sculpté, une musique, ne sont-ils pas des nids à mystère au cœur desquels nous sommes invités à nous plonger ? Dans l'attente de ce qui, en eux, peut nous transformer. Parfois au-delà de ce que nous espérions.

Voilà cet instant où l'œuvre nous révèle ses clés pour nous confier un sens, comme à nous seul, dans une relation intime, au goût de sacré. La force d'évidence qui nous touche alors nous donne à voir, même furtivement, un accord possible entre nous et le monde. Au-delà de nos appartenances et identités, toutes éphémères, l'œuvre valide notre acte d'exil intérieur pour l'inscrire dans le périple d'une longue caravane humaine qui nous porte, nous hisse. Nous élève. Et s'annonce passeuse de liens entre les cultures.

J'apprends qu'un *Collectif lochois d'accueil et de solidarité* à ces jeunes migrants s'est créé spontanément en septembre 2018 dans notre petite ville. Au fil des semaines et des mois, il va servir de relais pour prendre en charge les mineurs fragilisés en s'efforçant de leur apporter un soutien de base : accueil par des familles bénévoles, cours de soutien FLE (*français langue étrangère*) réguliers, animations sportives et culturelles, accompagnement dans leurs démarches administratives, soutien par des psychologues, groupes de parole, propositions de travail à la terre...

Le Collectif assure une présence pour informer le public aux marchés du samedi à Loches. Mais le manque de familles d'accueil se fait sentir, rendant difficile l'assistance à ces jeunes pourtant désireux de s'intégrer. Les choses se mettent en place peu à peu, souvent dans l'improvisation.

Le côté spontané, efficace, de ce groupe me parle d'emblée. La fibre de l'ancien enseignant se remet à vibrer, redonnant du sens à la formule « *prof un jour, prof toujours !* » Une réunion d'information m'apprend que les besoins sont nombreux pour accompagner ces jeunes dans un milieu rural qu'ils découvrent. Un projet de travail prend forme dans ma tête, avec, au centre, l'attention à l'estime de soi via l'étude de la langue orale et écrite. La médiathèque de la ville (que je pratique comme lecteur) m'apparaît comme le lieu idéal pour entreprendre ces cours. Ma demande, formulée en mairie, ayant abouti à Noël (beau cadeau !), je prévois le début des cours en janvier. Kamel est partant pour y participer à l'occasion, lorsque sa propre formation lui en laissera le temps.

Cette nouvelle aventure prend place dans la logique de l'accueil de notre réfugié il y a bientôt huit mois. Décidément, les coïncidences vont bon train. Pour autant, je veux tenir compte de mes limites, que je connais, et je me fixe de ne pas aller au-delà d'une intervention de trois heures, une après-midi par semaine. Je sais l'investissement nécessaire dans ce genre de travail et d'action. Je complète mon plan de travail à l'intention de la mairie.

Voulant préciser mes objectifs, j'entreprends de clarifier sur le papier ce qui m'anime dans ce projet. Qu'en est-il de l'estime de soi comme moteur des apprentissages ? Cette recherche n'est pas nouvelle pour moi. Elle remonte à plusieurs formations antérieures qui m'ont fait toucher du doigt l'importance, la nécessité même du désir et du plaisir comme motivations pour apprendre. Où cela s'enracine-t-il chez chacun ? Sur quelles marches s'appuyer ? Et surtout, quelles marches ne pas rater ? Ces questions me tarabustent depuis longtemps : elles ont accompagné mes quarante années dans la profession et ce sont elles qui m'ont permis d'évoluer, professionnellement et personnellement. Avec le recul d'une pratique dans la durée.

Ce que j'y ai découvert peut sembler marqué du sceau de l'évidence. Et pourtant ! On touche là précisément à cet endroit étonnant où le fond rejoint la forme. Ce lieu que nomme l'écrivain voyageur Sylvain Tesson lorsqu'il nous appelle à *re-poétiser le monde*. Cet espace où un simple geste d'attention peut redonner forme et valeur à l'univers familier, quotidien. Celui de l'apprentissage, précisément, puisque nous sommes censés apprendre

toute notre vie, et que ce geste volontaire, complexe, devenu machinal au fil du temps, nous habite en permanence depuis l'enfance.

Un tel plaisir d'apprendre, d'expérimenter, s'enracine dans nos goûts, nos attirances, nos profondeurs d'être. Et singulièrement dans le monde complexe de nos émotions, vécu le plus souvent à l'état brut, sans clé de décodage à portée de compréhension, de sens. Faute, trop souvent, d'éducation dans ces territoires personnels insuffisamment explorés, travaillés. Et pourtant si proches.

Explorant ces pistes, c'est notre univers émotif lui-même que je saisis comme objet de travail, pariant que nos jeunes migrants ne seront pas en peine de s'y référer, tant ils ont été contraints d'en faire leur matériau de vie tous ces derniers mois avant de gagner nos territoires. Pour ceux qui ont eu la chance d'y parvenir. Et je formule le pari que sous leurs émotions viendront affleurer les images, image de soi, image de l'autre. Autant de matériaux à partager avec eux. Tout ce qui les structure sera là, à portée de conscience, de confiance. Alors oui, porte ouverte à la poésie qui sommeille entre deux eaux. Le haïku japonais nous tend déjà ses tableaux concis comme autant d'évidences ciselées dans un réel à portée d'attention. Pour nous plonger pleinement dans le présent, via la langue écrite et orale.

L'émotion est-au cœur de l'humain – de tout humain. Elle tend notre miroir au monde. A nous de traduire et de composer la partition singulière de notre musique émotionnelle. Notre univers émotif complexe est comme un minerais

précieux dont nous avons à prendre soin en le comprenant mieux, en le nommant avec les mots, riches outils de la langue. Les artistes peuvent nous accompagner dans notre quête. Leurs œuvres, vrais trésors d'émotions, se révèlent comme un miroir créateur de nos sentiments, de nos attraits comme de nos rejets.

Au théâtre de la vie, chacun incarne son propre rôle en puisant dans ce réservoir sans fin, étonnamment riche de variations et d'intensités. Mettre en mots cette expérience peut nous permettre aussi de revenir aux sources de notre histoire personnelle : témoin de notre récit original, le corps garde la trace de nos vécus sensibles depuis notre naissance. Faisons-lui confiance pour nous les révéler à nouveau. Une plus forte estime de nous-mêmes pourrait être l'enjeu de ce travail. Nous voilà cernant enfin ce point crucial du *sapere* latin, entre *savoir* et *savoir*, œuvres révélées et créations personnelles. Inviter les jeunes migrants à partager les joies de la découverte sera au cœur de notre travail à la médiathèque.

Effort et plaisir pour un travail transculturel, à valeur universelle.

Entre temps, la période printanière nous a vu traverser le ramadan, période cruciale pour Kamel et les siens. Souhaitant accompagner au mieux notre réfugié, nous affichons le calendrier du jeûne mensuel dans la cuisine et prévoyons d'organiser les repas du soir en conséquence. Nous décidons d'accompagner le réfugié dans cette expérience qui présente, vue de notre côté, toutes les apparences de l'épreuve. L'heure du dîner évoluera donc pendant un mois entre 21h30 et 22h30. Ce qui ne simplifiera pas la préparation des repas, toujours figiolés avec soin par Béa !

En attendant, jeûne complet pour notre réfugié (comme pour ses amis) entre lever et coucher du soleil : ni nourriture ni eau... ni médicaments, pour les plus résolus (radicaux ?) Programme strict, aride, sans concession. Je pense en moi-même : face à un tel volontarisme, le carême aménagé de notre religion catholique passe pour une gourmandise de dilettante !

Un voisin éducateur aux Orphelins Apprentis d'Auteuil me propose de l'accompagner, lui et son groupe d'élèves d'origine africaine, à la mosquée de Tours. J'accepte, avec l'idée que cela permettra à Kamel de poursuivre son intégration. Ma réticence est bien réelle, mais j'ai décidé de passer outre, ce sera mon effort à moi dans cette drôle de course à la mortification. Posté au pied d'une barre d'immeubles impressionnante, le lieu de prière accueille une foule compacte, concentrée, fervente. Rien à voir avec l'ambiance souvent guindée, corsetée de notre catholicisme. La foule des fidèles se presse à l'entrée – aussi étroite qu'encombrée – et seul l'élément masculin se montre : où sont passées les femmes ?... On m'explique qu'elles disposent

d'une salle à part d'où elles peuvent assister à la prière, mais sans être ni vues ni mélangées aux hommes. Quelques jeunes enfants, dont des fillettes voilées, accompagnent leurs pères.

L'appel à la prière n'a pas cessé de retentir durant notre attente à l'entrée, et la cérémonie commence par un prêche au ton assuré, plutôt moralisateur. Le prédicateur, non visible de là où je suis, s'adresse au public depuis une niche verticale creusée dans le mur, par où la voix du prophète est censée descendre des hauteurs célestes et se répandre parmi les fidèles. Ainsi, les voies du prophète seraient pénétrables ? Miracle des flux divins ! L'absence de chaises et la position d'adoration adoptée par les corps permettent une profusion étonnante d'organismes dans un minimum d'espace. Allergiques aux foules s'abstenir !

Quant à la participation des fidèles, je note qu'elle se réduit, en apparence, à sa plus simple expression, la parole étant surtout laissée au prédicateur (imam ?) : le guide dirige la prière en commun une heure durant, sa parole ponctuée par le ballet ordonné des corps s'inclinant face contre terre, se relevant, accroupis, avant de... recommencer. Ad libitum. Litanie répétitive si propre aux religions. Pour un inquiétant effet d'hypnose.

La foule s'étant peu à peu dispersée, un groupe de femmes voilées entreprend notre groupe de jeunes assis en rond, les conseillant avec fermeté, rappelant les préceptes incontournables du dogme, tout en distribuant quelques gâteaux et plusieurs corans. Il a fallu que la cérémonie

touche à sa fin pour que l'on assigne enfin un rôle aux femmes. Ne sont-elles pas les mieux placées pour convaincre des esprits adolescents ?

Je sors de l'exercice aussi peu convaincu qu'à l'issue d'un office catholique. Voire plus sceptique encore au vu du traitement physique imposé à nos chères carcasses, indice premier d'appréciation d'une religion, selon moi. Tout soudain plane à nouveau la volonté de pouvoir sur les corps – comme sur les consciences qui y sont liées. Insidieuse, lancinante domination. Il y a du souci à se faire quant à l'esprit de lucidité et d'émancipation permettant de cultiver nos divinités intérieures, les seules vraiment pertinentes pour tout un chacun. La dimension mesurée, rassurante, d'un espace *sacré* individuel, ménageant une liberté mentale personnelle, est-elle ici préservée ? Que peut apporter à l'esprit sa mise sous tutelle du corps, voire son humiliation ? Vieilles et pathétiques illusions boomerangs que les religions ont depuis longtemps renoncé à examiner, pour s'ancrer définitivement dans l'ivresse d'un pouvoir occulte sur les êtres.

La liberté de conscience apparaît là soudain comme ce qu'elle ne devrait jamais être : un luxe pour nantis.

Tout changer pour que rien ne change. Notre grande surface Super U est en plein chambardement. Nous faisons les courses au milieu des travaux, du bruit et de la poussière. Kamel nous accompagne ce matin-là. La situation n'est pas une découverte pour lui, mais une confirmation que ses expressions de visage transforment en un concentré de joies diverses, d'étonnements revisités. Une hilarité bon enfant domine, comme souvent chez lui.

Visiblement, les points de repère habituels du magasin ont été chamboulés et l'on assiste au spectacle plutôt jouissif de gens perdus au fil des rayons, à la recherche de leurs produits habituels, tentant désespérément de se reconstruire pistes et signes de cheminement en les mémorisant. Je croise un ancien collègue qui me lance, guilleret : « C'est plutôt pas mal pour les *Alzheimer* ! »

Je me demande quel peut bien être le sentiment de Kamel devant cet étalage de marchandises dont la plupart se trouveront très bientôt en excès, et les emballages éphémères rapidement jetés. A quels besoins réels de consommation peuvent répondre tous ces objets étalés alors que le Soudanais vient d'apprendre que le prix du pain, denrée de base, s'est trouvé brusquement multiplié par trois dans son Soudan natal ? La question s'impose, nous taraude !

Abordant le rayon des téléphones portables, notre réfugié s'immobilise, visiblement intéressé. Il se trouve qu'il vient de perdre une tablette d'occasion

qui lui avait été gentiment prêtée par... notre femme de ménage ! Récemment de passage sur les lieux – pourtant maudits pour lui – des abords de la gare de Tours, Kamel n'a rien trouvé de mieux que de se faire chaparder son sac et sa tablette. *Bis repetita*, comme on dit. Il arrive parfois que le volé joue d'une curieuse insistance pour rejoindre inconsciemment son voleur sur les lieux du forfait !

En attendant, l'outil est aussi indispensable au réfugié que l'air qu'il respire. C'est son cordon de vie à lui, le lien qui le relie aux siens, là-bas (et donc ici tout près) dans son pays. C'est aussi l'assurance qu'un jour il retrouvera les siens, sa femme et son fils, et qu'en attendant ils sont toujours bien là, vivants, comme présents à ses côtés, l'accompagnant dans sa vie d'exilé. Merci la technologie !

Dans la foulée, l'achat d'un portable se décide donc, à l'image d'une évidence, d'un sésame de survie. Nous décidons d'apporter notre aide à l'opération, sachant que notre réfugié n'a pas actuellement les moyens de se payer l'appareil comptant. Nous tombons rapidement d'accord sur un remboursement mensuel progressif, faisant totalement confiance à la rectitude et à la fierté du Soudanais pour tenir l'échéance.

Les gestes de solidarité de Kamel seront aussi nombreux qu'évidents pour lui, lors de son séjour à la maison. Comme si ces réactions d'entraide étaient inscrites dans son éducation et confirmées par ses expériences de vie récentes. Aider l'autre dans le besoin : une conviction, quels que soient les

moyens du moment – un simple RSA mensuel. Vraie leçon de générosité. Il enverra de l'argent à sa famille au pays, confiant (!) la somme (en liquide) au réseau de Soudanais présent en France (une diaspora de plusieurs milliers de personnes). Il prêtera de l'argent à des amis dans le besoin. Sans hésiter. Entraide et probité avant tout.

Il sera présent auprès d'un compatriote croisé au hasard des rencontres et qui vient de se casser la jambe, l'assistant plusieurs jours dans son quotidien au cinquième étage d'une tour HLM de Tours. Il descendra en train à Bordeaux pour participer à une chaîne de solidarité auprès d'un compatriote dont les parents ont été assassinés au pays et qui restera plusieurs jours accablé d'une folle douleur.

Un simple geste condensera à nos yeux sa fraternité instinctive. Celui de l'accueil de notre propre fille, de passage à la maison en plein été. « *Bienvenue !* » lui lance-t-il tout de go, inversant curieusement les rôles. Moment surréaliste et révélateur.

Souvent Béa occupe la cuisine, préparant l'un des bons plats dont elle a le secret. Accueillir, c'est aussi cuisiner, aller à la recherche de ce qui plaît à la personne hébergée, et en tenir compte. Elle tranche vivement les légumes frais en attente d'un gratin savoureux. La cuisine résonne vivement du rythme du couteau. De passage dans la pièce, Kamel est hypnotisé par ce spectacle qui doit le renvoyer à des scènes d'enfance au pays. On imagine les femmes de la famille réunies autour des mets à préparer, avant que tous les membres de la famille se réunissent pour partager le repas. Présentement, le réfugié se montre intéressé, mais sans plus : je l'ai rarement vu donner un coup de main à la préparation d'un plat. Sans doute sa culture familiale ne l'a-t-elle pas incité à cette activité dont l'essentiel doit être assuré, au pays, par les femmes. Une fois pourtant, à notre demande, il nous ramènera un plat soudanais préparé à Tours en compagnie d'un ami.

Côté tâches ménagères, il a pris l'habitude de passer l'aspirateur dans sa chambre une fois par semaine. Mais il ne se pose guère en champion du rangement. Comme certains jeunes, il laisse traîner ses affaires, les entassant dans tous les coins disponibles. La stratégie du remplissage à tout va, au fur et à mesure. Comme en écho à une vie dévorée en permanence par un présent invasif, abordé le plus souvent dans l'urgence.

Le beau tapis de prière bleu nuit a droit à un traitement spécial, toujours correctement plié au-dessus de l'armoire. Et Kamel aime à repasser lui-même son linge lorsqu'il en a le temps. Il tient à un aspect physique soigné, ce qui ne l'empêche pas de sortir parfois pieds nus à onze heures du soir sur

la pelouse devant la maison, même par temps de pluie. Le plus souvent pour rentrer en contact téléphonique avec les siens : ses parents près de Nyala, un frère émigré au Tchad, l'autre en Egypte, et bien sûr sa femme à Khartoum.

Les séances de contact avec le pays se font fréquentes le dimanche. Kamel manifeste assez peu ses émotions à l'occasion de ces épisodes. Il est discret, et nous le restons aussi, nous contentant d'un « ça va ?... » à la cantonade. S'il y a des nouvelles importantes ou graves, nous ne le savons que de manière décalée, souvent inopinée. Mais il arrive que les tensions en cours au Soudan éclatent jusque sur le visage de l'intéressé, trahissant souvent le tragique des situations. Plus rarement une hilarité de passage.

A la veille de Noël, le réfugié ne lâche plus son portable. Et nous en fait profiter. Le drame se lit en direct dans son regard et sur les images des rues de Khartoum où les blessés jonchent les rues de la capitale lors des manifestations qui éclatent au cours de cette période. Ces moments intimes traversés par Kamel s'accordent mal avec une période plutôt festive pour nous. Son visage se décompose alors et il se met à parler, parler, comme pour conjurer le sort. Le réseau Internet a été coupé par les autorités au moment où il cherchait à entrer en contact avec sa famille pour la faire venir en France. Il faudra attendre pour la demande de visa, alors que le climat se tend, bientôt proche de la guerre civile. Les courbes de moral de Kamel suivent de près ces événements. Nous partons courir pour évacuer la pression.

Il arrive aussi, de manière inattendue, qu'une touche cocasse vienne alléger la lourdeur de l'ambiance. Hilare, le Soudanais nous montre une petite vidéo où des militaires embarquent un âne dans leur camionnette, au prétexte que les manifestants ont inscrit sur ses flancs « vive la révolution ! », avant de prendre prudemment la fuite. Voici la pauvre bête, seul témoin du geste de révolte, emmenée... en prison bien malgré elle ! Notre réfugié jubile devant tant de bêtise crasse : décidément, ce vieux régime pourri est aussi stupide que méchant, nous explique-t-il avec ses mots à lui, dans un rire franc de toutes ses dents. Nous partageons alors sa jubilation, tout en mesurant son caractère éphémère.

II – ADOS EN ERRANCE

Mon premier cours de FLE à la médiathèque coïncide avec le tout début d'année. Il nous fait d'emblée plonger dans ce monde des émotions qui nous est à la fois si proche et si méconnu. Cinq jeunes migrants non accompagnés se sont présentés, et les voici, un peu noyés parmi les livres de la salle de lecture. J'ai préparé un moment de déchiffrage d'images dans de grands livres d'art, ouverts sur la longue table en bois. Je propose aux jeunes de circuler et de choisir une image qui leur « *parle* » (drôle de monde, pour eux qui sont peu allés à l'école, que celui où une image peut parler).

L'attention de Lamine a été retenue par un cliché de la brousse où deux girafes jouent en mêlant gracieusement leurs cous : « *Elles se font des câlins* » évoque-t-il dans son texte. Modibo s'est arrêté devant la carte de son pays, le Mali, qui « *a sept frontières, mais pas de mer* ». Aliou, de son côté, a choisi la photographie d'une femme âgée assise sur un banc, la tête tournée vers le sol : « *Elle pense fort à son passé, elle voit son chemin de vie* » conclut-il avec l'intelligence complice d'un sourire qui a compris.

Nous échangeons oralement nos impressions sur ce drôle de geste d'attention qui consiste à déchiffrer une image et à en tirer une brève amorce de récit. Un récit qui nous concernerait d'autant mieux que, l'espace d'un instant, nous nous y mirons avec notre propre histoire, nos sentiments, ce que nous sommes et dont un fragment précieux nous est dévoilé là, comme si nous le percevions dans le bref éclat d'un miroir.

La découverte est de taille pour ces jeunes peu habitués, ces dernières semaines, à arrêter le temps pour le regarder passer. Un vrai luxe qui leur est accordé là. Pour mettre à jour une capacité toute neuve dont ils ne soupçonnaient pas l'existence l'instant d'avant.

Du coup, les questions fusent sur nos aptitudes cachées, ce qu'elles dévoilent de notre rapport au monde. J'ai l'impression d'un moteur secret qui s'est déclenché chez ces jeunes consciences, comme un vol d'oiseaux muets sur un lac d'eau calme.

Me vient l'imprévisible vision d'une image – encore une – qui m'habite pourtant depuis longtemps. Depuis une série de stages lointains centrés sur l'exploration de nos personnalités. L'organisme formateur proposait alors un schéma de la personne qui m'avait beaucoup interrogé. On y voyait une vaste enveloppe d'abord vide, sorte de ballon ovale vertical pourvu à sa base d'une ouverture posée sur un bloc fixe, plateforme stable, à la fois inamovible et pourtant en évolution avec nos durées de vie : le *roc d'être*, propre à chacun, comme une figuration de nos fondations personnelles. Une forme de certitude en place, fruit de ce que nous sommes – sommes devenus au fil du temps – et vraie colonne vertébrale qui nous tient dressés, dans une verticalité porteuse d'existence.

Je trace le schéma au tableau pour visualiser sa réalité. De nouveau, le contraste m'apparaît alors, frappant, entre la vaste légèreté de l'ogive ballonnée et la solidité tranquille de ce roc qui assure sa base. Une

enveloppe aérienne délicatement arrimée à un bloc minéral. L'assise d'une certitude patiemment construite, telle l'ancre fixée d'un navire permettant à celui-ci de poursuivre son tangage, bercé par les flots aventureux de la vie.

L'ogive contient en elle toutes les ressources propres à une existence humaine, dans ses dimensions les plus variées : intelligence, volonté, liberté, corps, sensibilité. Et, couronnant cette grande enveloppe personnelle, morale, philosophie et religions viennent rappeler la place d'une conscience lucide dans notre for intérieur. Tout est là, en place, pour conduire sa vie.

Evitant – de peu – le cours de philo un tantinet roboratif, j'épie les réactions de mes élèves du moment. Depuis les plages fantasmées de son Angola natal, c'est Kwanzambi qui résume la situation d'un profond et flegmatique « *je sens que ça pense là* », soufflé en désignant malicieusement son front. Pari gagné.

Si Kamel adore courir – aspirer l'espace – il est aussi amateur de jardin et d'animaux. Il nous le prouvera tout au long de son séjour chez nous. Rien d'étonnant lorsqu'il se met à raconter les vastes étendues soudanaises parcourues en tous sens depuis l'enfance. A l'entendre, son pays ressemble au paradis des origines.

Le centre du Soudan, baigné par le Nil blanc et le Nil bleu qui s'y rejoignent, abrite des vallées très arrosées où croît une végétation luxuriante. Kamel se souvient à voix haute de ses premières baignades dans le grand fleuve. Il nous décrit des promesses de gros fruits juteux à saisir dans les arbres, à portée de main. Il nous fait rêver en évoquant mangues, bananes, goyaves, et oranges. Il nous parle *épices* et *café* venant compléter les saveurs et flaveurs de son vaste domaine où seulement 10% des terres cultivables sont mises en valeur. Nous apprenons aussi que coton, canne à sucre, café, manioc, graines de sésame et arachides sont aussi présents en quantités exportables. Sans oublier la gomme arabique, fournie par les acacias des forêts centrales du pays et commercialisée depuis plus de deux mille ans. Avec une fierté dans la voix, Kamet nous confie que le Soudan est le premier producteur mondial de cette gomme qui sert à la confection de confiseries et de parfums. Une gourmandise du pays !

Notre Soudanais nous raconte avec entrain ses parties de chasse, enfant puis adolescent dans une jungle dangereuse, en compagnie des hommes de sa famille. Fier d'actionner son traducteur vocal de l'arabe au français, le voilà qui fait surgir soudain tout un peuple d'animaux exotiques, atypiques :

crocodiles, hippopotames, girafes, léopards, babouins. Il nous raconte son observation enchantée de myriades de grands oiseaux migrant l'hiver depuis le sud de l'Afrique et pour lesquels le Nil est un point d'arrêt familial. Sans oublier les grands troupeaux d'animaux d'élevage qui ont enchanté son enfance : chameaux, buffles, chèvres, vaches laitières.

Zone de contrastes autant que de synthèse, son pays rassemble les trois climats les plus opposés. Du nord au sud : aride et désertique, tropical, équatorial. Le Soudan, espace des jonctions. Pays des extrêmes ou... des équilibres entre eux ?

Notre réfugié change visiblement de ton pour nous expliquer le climat – humain, cette fois – souvent tendu, créé par l'éclatement du pays en ethnies, tribus, clans. Entre arabophones musulmans au nord et africains animistes et chrétiens au sud, l'ambiance est loin d'avoir toujours été à la concorde : grand comme trois fois la France, le pays possède une histoire mouvementée.

Kamel sait de quoi il parle : c'est bien l'animosité entre voisins qui l'a fait quitter ce Soudan cher à son cœur. Les intérêts divergents, une hostilité accentuant les divisions internes, ont permis à un pouvoir sans scrupules de récupérer la mise au bout du compte. C'est à ce climat qu'il doit l'état de peur et de fuite permanentes qui a conduit à l'éclatement et à l'arrachement de sa famille. Et lui à se demander s'il n'allait pas devenir fou.

Seule la compétence et la compréhension de la psychiatre qu'il a rencontrées au CMP de Loches en plein hiver lui permettra de se persuader du contraire. Mais pour cette issue plutôt heureuse (en tout cas moins tragique), combien d'exilés ont perdu l'équilibre, errant dans nos rues, perdus à l'intérieur de leur propre tragédie ?

Le réfugié nous raconte avoir reconnu, un jour, du côté de la Porte de la Chapelle, l'un de ses propres cousins marchant l'air hagard, sale, dépenaillé, à la dérive. Saisi dans l'instant par le sentiment d'entraide qui anime beaucoup de ces réfugiés, il a entrepris de l'emmener dans des douches publiques et de lui fournir de quoi se changer. Pour un nouveau redémarrage... qui n'a finalement pas eu lieu au vu de son état moral et mental. Kamel s'est juré de revenir pour le tirer de là. Comment ne pas le croire ?

Le Collectif lochois de soutien aux jeunes migrants non accompagnés poursuit son action tous azimuts. Un premier cours de FLE s'était mis en place dès le départ, assurant un suivi régulier chaque semaine. La fréquentation est aléatoire, chacun allant et venant entre Tours et Loches, changeant même parfois de famille d'accueil en cours de route (la migration ne s'arrête jamais !) Mais l'envie d'apprendre la langue et de s'intégrer est rarement découragée. Plusieurs familles ont accepté des prises en charge bénévoles, à plein temps ou à temps partiel.

Le groupe de bénévoles – une centaine de contacts par courriels sur la ville et ses alentours – assure sa présence pour informer, soutenir, aider. En lien avec plusieurs associations de Tours, une aide juridique s'est mise en place pour défendre les droits des jeunes. Des efforts qui se transforment parfois en victoires : plusieurs décisions d'expulsion ont été annulées. Mais cela s'apparente à un vrai travail de fourmi (de tranchée ?), à recommencer en permanence. Une partie de la tâche consiste à maintenir la pression sur les pouvoirs publics.

De mon côté, je profite du bon esprit qui anime les cours du vendredi pour progresser dans le projet. La visite inopinée d'une créatrice japonaise exposant à la médiathèque nous lance dans l'exploration des haïkus, ces brefs poèmes de trois vers creusant le geste d'attention à l'instant qui passe. Pas évident pour des jeunes toujours plus ou moins plongés dans leur téléphone portable (par ailleurs vrai cordon ombilical avec les proches restés

au pays !) Nuance à creuser entre présentisme excessif, exclusif, et vaste geste d'attention au présent !

On lit, on écoute, on récite, on redit les textes issus d'un recueil des classiques de cette forme de poésie. La langue passe par toutes ces actions patiemment répétées, à l'image de l'apprenti musicien faisant ses gammes. Et lorsque la forme s'est bien inscrite dans les esprits, nous passons à la création. A la manière de...

La vie, présente dans chaque moment, même le plus anodin, nous réserve parfois de belles surprises, des étonnements savoureux. Ainsi :

« *Aboubacar et Yaya font la cuisine*
Vraie cacophonie
Délicieux mélanges »

L'humour s'anime au contact des situations familières, une forme de burlesque venant parfois adoucir le tragique. Sans pour autant le gommer totalement.

« *Bateaux gonflables*
Traversée improbable
La mort rôde »

Le monde entier nous apparaît soudain comme une œuvre écrite, à décoder puis à réécrire par chacun, au gré de ses émotions de l'instant. La forme

poétique vient sublimer toutes les nuances de nos destins, parfois comme un contre-pied salutaire à leur dureté. En guise de vraie bouée de sauvetage. Oui, le haïku, ça vaut le coup !

En trentenaire déjà mûr côtoyant des adolescents, Kamel se montre intéressé par le cours du vendredi. Le travail se met à aborder la question des souvenirs personnels. Après avoir sommairement présenté son pays, chacun est invité à faire remonter ses souvenirs d'enfance.

A l'âge de 9 ans, l'Ivoirien Yaya Dosso fabriquait des masques et jouait du djembé. Il avoue que ces deux activités, forcées, lui déplaisaient. Mais l'argent des masques servait à nourrir sa famille. *« Je ne me sentais pas à l'aise en allant les vendre. Ce qui me rendait heureux, moi, c'était de fabriquer des petites voitures en bois avec lesquelles je prenais du plaisir à jouer. »*

Le Guinéen Lamine Yattara raconte : *« Je me souviens des moments de joie où je dansais dans les rues de Conakry. Sans la présence des adultes, je vivais dans la rue. Je faisais des bêtises dans la rivière. »*

Modibo le Malien, lui, avait un ami d'enfance qui s'appelait Boukary. *« On partageait tout et on cherchait de l'argent pour aider nos familles. Mais le 20 février 2013 notre village a été attaqué et on a dû fuir et quitter notre pays. Mon ami a été tué. La vie est un passage... »*

Mohamed Koné, de Guinée Conakry, se revoit jouer au foot à dix ans. Et puis son ballon s'est crevé. *« Alors on s'en est fabriqué un autre avec des chiffons et des morceaux de plastique. Tout le monde était content de ce nouveau ballon. On jouait sans contrôle, en se donnant parfois des coups de poing. »*

Aboubacar Kouyate le Guinéen raconte de son côté : *«Toute mon enfance j'ai fréquenté la même école. J'étais toujours dans les cinq premiers. Mais ensuite, au collège, je me suis mis à pagayer (!)... Mes résultats ont baissé et mon père était fâché contre moi. Le jour d'un examen blanc, mes yeux se sont mis à se voiler de noir. J'ai posé ma tête sur la table et j'ai abandonné l'épreuve. En 2014, mon père a arrêté de travailler, et je n'ai pas pu continuer l'école. »*

Abdoulkarim Camara, également guinéen, se souvient des moments de galère que subissaient ses parents dans la banlieue de Conakry. Il devait vendre des poudres de javel sous la pluie, en arpentant les rues du quartier, pour trouver de quoi payer ses fournitures scolaires.

« C'est vers cette époque que j'ai subi un grave accident de la circulation. J'ai été renversé et gravement blessé à la tête et au dos. J'en ai gardé les cicatrices. J'ai ressenti la peur que ma carrière scolaire soit compromise. Cet événement pouvait changer ma vie. »

Kamel le Soudanais, enfin, présent ce jour-là au cours, se souvient : *« Mon pays le Soudan a beaucoup d'animaux sauvages, de terres agricoles, et même de l'or. Quand j'étais enfant, l'école était très loin de chez moi et nous n'avions pas de bus de transport pour y aller. On devait faire 6 kilomètres à pied. C'est là que j'ai pris l'habitude de courir sur de longues distances. Et ici à Loches, je viens justement de courir 2 h sur 30 km environ. Et chaque*

*dimanche, je participe à l'entraînement d'un cheval en trottant à côté de lui.
J'aime le sport. »*

Chacun des sept jeunes présents a pu se reconnecter à sa mémoire et faire remonter ses souvenirs d'enfance en les racontant oralement avant de les coucher sur le papier. Moment privilégié d'écoute, de parole, de traces laissées au temps et au lieu. La matière est là. La rivière coule. Ensemble, portés par le flux puissant, nous continuons de remonter à sa source...

Et voici que tous ces souvenirs d'enfance se mettent à fuiter joyeusement au gré de nos discussions autour d'un thé, à la maison. La mémoire appelle la mémoire. Kamel ouvre des yeux grands comme des hublots. Une image vient de le traverser. Celle d'une énorme pépite dorée. De ces trésors qui n'existent que dans les rêves d'enfants, mais que l'adulte parvient à faire ressurgir parfois dans la magie d'un réel recomposé.

- *Alors c'est vrai, tu as été chercheur d'or ?*
- *Oui, avoue-t-il dans un sourire qu'il s'efforce de garder modeste. Une pépite et alors ?* Devant notre incrédulité, le Soudanais fouille frénétiquement son portable et nous ressort la photo en gros plan d'une superbe roche aux scintillements dorés. La fierté allume son regard : oui, c'est bien lui qui a déniché ce morceau de caillou aux allures de trésor surgi là comme d'une planète inconnue.

Nous nous souvenons alors du rapport de l'OFPRA figurant dans ses papiers : il était bien question de cette brève période d'un mois où le fugitif avait été embauché comme chercheur de minerai, au nord du Soudan, au bord du Sahara.

Pourtant, il se met à nous raconter que la présence de ce minerai n'y est pas qu'un bon signe. Là où est l'or plane aussi le danger sous toutes ses formes. On sent que le réfugié parle d'expérience. Le voilà parti à évoquer des conditions de travail particulièrement pénibles, périlleuses. Il a dû s'activer à une trentaine de mètres sous terre, avec une lampe frontale, découpant

d'épaisses tranches de terrain, maniant le mercure à mains nues et le chauffant pour faire sortir l'or de la roche. Un travail de mineur de fond !

Kamel nous explique que c'est le dictateur Al Bachir, affameur de son peuple, qui fixe les prix du lingot et confisque la production à son profit pour la revendre aux Chinois et aux Occidentaux. Le chercheur nous avoue aussi être parvenu à subtiliser et à cacher deux gros morceaux de minerai d'un poids total de 600 g, ce qui est énorme. Une victoire et une revanche en forme de clin d'œil contre le régime qui plombe sa vie depuis l'origine. Et puis une fois de plus, le voilà fier de son Soudan natal, pays de ressources multiples qui mérite le respect et l'estime de l'étranger.

A bien y regarder, c'est pourtant le seul épisode plutôt heureux qu'il puisse revendiquer entre sa fuite précipitée du Soudan en 2014 et l'attribution de son statut de réfugié par l'OFPRA en 2017. Trois ans d'exode et de sauve-qui-peut la vie où la frustration n'a cessé de le tenailler, l'incertitude de le faire douter.

Sa vraie victoire est d'avoir réussi à survivre à des situations extrêmes où son intégrité physique était engagée. Son corps garde les traces de ces moments douloureux : une plaie cicatrisée au dos de la main, suite à une brûlure volontaire de cigarette, et le souvenir cruel de tortures infligées en Libye où on l'a enfermé plusieurs semaines dans une cage, le menaçant de mort pour arracher une rançon à ses proches dont il avait perdu les coordonnées.

Et puis cet épisode dramatique à son arrivée en Italie où des policiers ont lâché sur lui des chiens qui l'ont cruellement mordu. Jambe cassée, plusieurs jours d'hôpital, rééducation... avant de reprendre sa fuite en avant vers la France et le camp de Calais.

Oui, Kamel peut se targuer d'avoir coché les pires cases de la galère migratoire telle que beaucoup la traversent aujourd'hui : un chemin de croix où peu de ces jeunes migrants survivent à la défiance et au mépris inquiétant de nos sociétés gagnées par la peur ou l'indifférence.

Face à toutes ces épreuves bien souvent invisibles, une *fabrique* de l'Autre, aussi ancrée que muette, continue pourtant de fonctionner à plein régime dans nos consciences, nous faisant nier l'étranger qui habite au fond de chacun.e. Armure culturelle patiemment forgée par nos fantasmes ancestraux.

Les cours se poursuivent à la médiathèque. La fréquentation des jeunes migrants se fait aléatoire, au gré de la présence et des retards des uns et des autres ce jour-là. Migrants un jour, migrants toujours...

Le travail proposé croise à nouveau le chemin escarpé de notre univers émotionnel. Cela tombe bien, car ce jour de mars, il y a du nouveau. Une expatriée d'origine mexicaine demande à se joindre à notre groupe. Nonancy vient d'arriver en France, accompagnée de son mari et de ses deux filles adolescentes, inscrites au lycée de la ville. Elle aussi a fui une situation difficile dans son pays : celui-ci possède le triste record du plus grand nombre de meurtres de jeunes ces dernières années.

Les migrants l'accueillent à bras ouverts, se plaçant d'emblée dans les deux acceptations du rôle et du sens du mot *hôtes* : ceux qui sont accueillis... accueillent à leur tour. En l'occurrence, l'Afrique accueille l'Amérique. Beau symbole salué par tous ! Institutrice de maternelle dans son pays, Nonancy se montre très volontaire pour apprendre le français, mais elle se propose aussi d'emblée pour aider les élèves présents ici, autour d'elle, d'une façon ou d'une autre. Don et contre don, les jeunes francophones se montrent d'emblée à l'aise avec cette philosophie de l'entraide qui leur parle, tant elle appartient à leur culture.

J'oriente le travail vers leurs expériences du soutien : aider, être aidé... Chacun se donne le temps de penser (on est là pour ça), puis on échange, oralement d'abord, par écrit ensuite. Le vécu des uns fait rebondir les

pratiques des autres, les témoignages s'enchaînent, chacun apportant sa pierre au groupe. On finit par tomber d'accord sur l'indispensable réciprocité des actes de soutien au cœur de nos vies familières. Poussant plus avant la conversation, nous tentons de la recentrer sur l'expérience émotive de chacun. Je pars pour cela d'un constat que j'ai souvent réalisé personnellement : l'émotion est au cœur de l'humain, elle tend notre miroir au monde. Intérieurement, je laisse ma réflexion me porter d'elle-même.

Sans toujours en être conscients, nous sommes tous assis sur un volcan bouillant, éruptif : celui de nos affects et de nos sentiments. Au théâtre de la vie, chacun incarne son propre rôle en puisant dans ce réservoir sans fin, étonnamment riche de variations et d'intensités. Si bien qu'il peut arriver que nous finissions par nous confondre avec lui, en oubliant la distance nécessaire, la mesure qui nous permettrait de maîtriser sa formidable énergie, d'utiliser ses ressources pour un mieux-être, le nôtre, celui de nos proches, de la société.

Réagir au moyen des émotions fait partie de notre expérience à tous les âges de la vie. Nous le savons bien, nous tous qui sommes ou avons été, à un moment ou à un autre, enfant, adolescent, puis parent, éducateur, collègue de travail, bénévole...

Notre univers émotif complexe est comme un minerai précieux dont nous avons à prendre soin en le comprenant mieux, en le nommant avec les mots, riches outils de la langue. Les artistes peuvent nous accompagner dans notre

recherche. Leurs œuvres, vrais trésors d'émotions, se révèlent comme un miroir créateur de nos sentiments, de nos attraites comme de nos rejets.

C'est sur ce constat et cette réflexion que nous pouvons construire ensemble (éducateurs et apprenants de tous âges) le projet d'explorer les liens multiples entre nous et nos mondes émotionnels. Mettre en mots cette expérience pourrait nous permettre aussi de puiser aux sources de notre histoire personnelle : témoin de notre récit original, le corps garde la trace de nos vécus sensibles depuis notre naissance. Faisons-lui confiance pour nous les révéler à nouveau. Une plus forte estime de nous-mêmes pourrait être l'enjeu de ce travail (je retrouve ici la piste première de mon projet de cours.)

A nous de composer ensemble, aidants et élèves, la partition singulière de notre musique émotionnelle... Nous voilà tous d'accord pour réunir nos réflexions autour d'un minerai précieux que nous ne soupçonnions pas tant il était... proche !

Une question me traverse soudain au sujet de Kamel. Comment cet homme jeune a-t-il pu traverser plusieurs années de fuite incessante en renonçant brutalement à une vie familiale déjà bien engagée, avec femme et enfant ? Quelle part accorder à la peur, à l'impuissance, au désir de survivre à tout prix ? Et quel prix à payer ?

En apparence, l'homme est debout, prêt à vivre son quotidien, presque comme si de rien n'était. Mais que se passe-t-il à l'intérieur ? Les symptômes étaient pourtant bien là, présents dès le début de son séjour chez nous. Maux de tête violents et assez fréquents, longues insomnies répétées, attitudes prostrées, isolement dans sa chambre : notre réfugié est un homme blessé, à n'en pas douter. Il en présente des signes visibles. « *Je n'étais pas comme ça avant* » nous a-t-il lâché une fois au détour d'un geste nerveux, mal maîtrisé.

Nous contactons assez vite le psychiatre qui l'a suivi au CADA de Saint Dié les Vosges où il a fini par aboutir après Calais. Celui-ci nous explique qu'il l'a soigné et lui a prescrit un traitement à base d'anxiolytiques à ne pas arrêter brusquement. Nous décidons d'une consultation auprès de notre médecin généraliste à qui j'explique la situation. Le traitement d'origine est repris, en attendant le rendez-vous avec le service psychiatrique de l'hôpital de Loches. Une rage de dents inopinée se règlera plus rapidement. Merci à la CMU pour sa prise en charge !

Nous avons mis un peu de temps à réagir, l'association s'étant déclarée impuissante en matière de soutien médical. Mais il fallait le faire, c'était essentiel pour la suite, et nous l'avions senti. Avant cela, nous n'avions fait, sans nous le formuler vraiment, que l'écouter en lui permettant de se délester d'une part de sa trop lourde histoire. Geste ajusté à ce moment précis.

Nous le revoyons – le réentendons, plutôt – une après-midi d'été, en plein cagnard, nous raconter sa fuite, plusieurs heures d'affilée, presque d'une traite. Récit incroyable, qu'il posait là, devant nous, parce que c'était sans doute devenu trop lourd à porter à cet instant.

Durant ses quatorze mois de séjour chez nous, Kamel entretiendra avec les médicaments la même apparente confusion qu'avec ses papiers. Plusieurs plaquettes entamées traîneront en permanence sur sa table, mélangées aux papiers, à son eau de toilette, aux tickets de bus, aux clés d'antivol du vélo... Un joyeux désordre dont il semblait s'accommoder. Mais qui lui vaudra de perdre plusieurs fois son portefeuille ou ses clés. Souvent aux plus mauvais moments, tant qu'à faire !

Une nuit d'hiver, un bruit soudain me réveille. Un choc dans le salon. Je me précipite. Kamel est étalé nu au pied du radiateur, le corps dans une position abattue, désarticulée – je ne trouve pas d'autre mot – qui trahit un cauchemar aux émotions violentes. Il bredouille quelques mots incompréhensibles, ne sait plus où il se trouve. Je le rassure, lui parle, pose mes mains sur sa tête, l'aide à se relever et à regagner son lit. Accablé d'une migraine persistante, il

ne se réveillera pas à l'heure pour sa formation à Tours le lendemain, et je téléphonerai pour l'excuser.

J'éprouve le sentiment d'avoir pénétré, l'espace de quelques instants, dans l'intimité souffrante de cet homme jeune. La fragilité exprimée cette nuit-là portait en elle la part de vérité que le corps lâche parfois, au point de se laisser aller à exprimer un trop plein d'émotion qui déborde alors.

Le poète Novalis nous souffle que nul ne peut se pencher seul au bord de son propre gouffre. Désormais, Kamel n'est plus seul, il le sait et cela change tout pour lui. Pour nous aussi qui nous sentons soudain reliés à lui par un fil de vie originel.

Intelligence de nos carcasses et solidarité des ébranlés.

Le travail sur les émotions bat son plein à la médiathèque. Nous avons découpé ensemble plusieurs bandes de papier où sont nommés les sentiments qui peuvent nous habiter à tel ou tel moment vécu : « *Je ressens du chagrin, de la colère, de la gratitude, de la joie, de la solidarité...* »

Nous échangeons oralement nos expériences, cherchons les mots justes, écrivons au tableau de papier, tentons de pénétrer nos affects en suivant de près leurs temporalités, leurs nuances, leurs intensités. Un bref essai de classement nous mène à une impasse : telle émotion peut nous apparaître négative sur un plan, positive sur un autre, ou simplement neutre. Rien n'est arrêté. Nous sommes face à une pâte informe, un matériau brut. Respect et attention.

Travail de correction des brouillons, mise au propre, relecture. Revisite de notre chemin de découverte. Nous disons alors notre impression d'avoir abordé une île inconnue, vaste, une terre aux forêts primaires touffues, chargées de mystères à décoder. La profondeur du sujet nous appelle, nous engage à poursuivre, à continuer d'explorer ce qui gît, essentiel et vivace, au fond de chaque conscience. Restons prêts, disponibles. Patients infiniment face à cet univers mouvant de nos sensations qui prennent forme, se déploient. Tandis que nous nous efforçons de garder le cap.

La séance suivante voit ces formes intimes, changeantes, nous saisir, nous interroger à nouveau. Ce monde transversal, universel, des émotions s'impose peu à peu à nous tant il parle à tous, fait appel à l'expérience de

chacun, peut se mettre en récit, comme en musique. Prend des allures de nouveau continent à explorer. Toutes langues et cultures confondues, nous touchons à l'universelle condition.

Nous sentons bientôt un lien s'esquisser avec nos propres histoires personnelles : nos petites musiques émotionnelles nous modèlent si bien que nos corps en ont sans doute gardé la trace, quelque part. L'hypothèse se déplie, prend ses aises, se parle et s'écrit. Au passé proche et plus lointain comme au présent. Nos gestes d'attention permettent l'émergence surprenante de sensations étonnamment vivantes. Comme si nos corps devenaient soudain plus intelligents d'eux-mêmes, de leur profondeur et de leur richesse éveillées là.

Devant nos yeux ébahis le monde alentour se mue en infrangible œuvre d'art à partager entre tous, déchirant la ouate inconsciente d'un quotidien blafard. L'œuvre devient ce récit unique, infiniment nuancé, créé à partir de nos histoires singulières, de nos états émotionnels accueillis au plus profond. Récit parlé, écrit, mis au jour. Parce que... *chacun le vaut bien*, comme l'énonce solennellement – et justement – une fameuse publicité qui sait nous mettre... au parfum !

Nous voici tous devenus créateurs *ex abrupto*, à la seule condition d'être habités par ce fil de conscience qui nous relie à nous-mêmes comme aux autres. Une large avenue s'ouvre alors sur une estime de soi qui n'allait

pas... de soi, mais trouve ici un fondement heureux, solide et paisible à la fois.

Le butin du jour a valeur de révélation pour notre petit groupe encore sous le coup... de l'émotion ! Chacun échange cet accord et le manifeste. Les fondations de la maison ont été revisitées de fond en comble par des orpailleurs curieux. Kamel, absent ce jour-là, serait heureux de cette image. « *D'akk'ooooord !...* » Je l'entends d'ici pousser son cri favori lorsque la réponse du réel à l'une de ses question lui susurre les accents magiques, enchanteurs, d'une épiphanie possible.

En attendant, à nous tous de poursuivre les forages patients de ce minerai interne, devenu soudain cher à nos yeux : notre univers émotionnel. Avant que le modelage des lingots qui l'incarnent n'occupe la suite d'un temps personnel devenu précieux. Notre élan vient de s'allumer d'un désir de connaître réinventé : la *re-connaissance*. A l'image d'une re-naissance possible.

A cette re-connaissance toute platonicienne vient s'ajouter pour ce qui me concerne un sentiment de miroir, de résonance troublante entre macrocosme et microcosme, au moment où je témoigne de ma propre expérience. Il me semble soudain rallier ce vieux sentiment éprouvé par les Antiques lorsqu'ils tournaient leurs regards d'incantation vers leurs dieux et leur destin.

Macrocosme. Où peut s'enraciner la sensation confuse, persistante, de discordance montant de notre corps social en cette année 2019 ? Tout se passe comme si le fossé continuait de s'élargir entre citoyens et autorités. Comme l'amorce d'un divorce profond entre deux vieux amants restés trop longtemps *à la colle* et qui ne se comprendraient décidément plus. A quand un divorce en bonne et due forme ?

L'Etat a-t-il encore les moyens de « protéger » ses citoyens comme il le serine à tout bout de discours ? Ce très ancien fantasme protectionniste, où niche sans doute une part d'infantilisation, peut-il d'ailleurs avoir encore sa raison d'être dans un monde sans frontières, sans repères, où les distances ont été abolies, le temps réduit à un présentisme brutal, délirant, tyrannique ? Mise en question des repères.

Comment le citoyen lambda, que nous sommes chacun, pourrait-il ne pas être tourneboulé par les nouvelles conditions d'être et de penser s'imposant sur notre planète en cours de chambardement ? C'est bien la somme de ces inquiétudes que nous voyons aujourd'hui à l'œuvre, agitant notre corps social de spasmes plus ou moins épisodiques, violents.

Et chacun se sentant – plus ou moins à juste titre – le centre de ce monde extrapolé, c'est la somme de toutes les frustrations accumulées qui s'exprime ici au grand jour, après avoir travaillé souterrainement ces dernières décades. Les repères d'autorité sautant les uns après les autres (famille, éducateurs, élus, gouvernants, police...), le temps vient où chacun va se retrouver face à lui-même sans l'avoir anticipé. Sans autre projet que de râler, se plaindre, baisser les bras. Comme dans un vaste épisode dépressif. A-t-on les moyens de supporter dans la durée une si piètre image de nous-mêmes ?

Gouverner c'est prévoir ? Le jeune président n'avait sans doute pas anticipé dans sa complexité cette grogne profonde de la société française. N'en eût-il pas abordé autrement sa gouvernance ? En homme passionné de théâtre et de tragique, on imagine (après coup) qu'il aurait pu interroger, dès son élection, ce corps social dans ce qu'il disait sans qu'on l'entende, entre les lignes. Au creux d'une émotion qui affleurait déjà sans oser s'étaler encore. Avant la bourrasque.

Microcosme. Quid de la responsabilité de chacun ? De sa liberté – en principe large comme un boulevard, dans nos démocraties –, de sa capacité ouverte à inventer, créer, tisser, participer à la multitude de ces liens qui tiennent un corps, le structurent, en font un logis acceptable pour le plus grand nombre ? Et un refuge pour les plus démunis.

Au citoyen de base il semblait manquer un maillon vital : le projet. Un projet dans lequel incarner une intention. Une intention en forme de raison d'être. Une raison d'être lisible dans le fil de notre Histoire même, et que soixante dix ans de paix avait enfouie dans une pauvre ligne de basses devenues inaudibles. Stériles pour la cohérence de l'ensemble.

Le président avait pourtant évoqué avec justesse la nécessité d'un récit nouveau à susciter pour animer notre peuple. A l'image de celui, déjà ancien (trois quarts de siècle), que notre pays avait incarné dans ses actions de résistance aux envahisseurs d'alors : l'odyssée d'une nation envahie, sous le joug, serrant les coudes et se sublimant pour survivre. Puis le récit de fondation qui avait suivi : celui d'une Europe de la paix et de la concorde.

Que nous restait-il maintenant à édifier ? Sinon la plus essentielle, la plus vitale, la plus apaisante intention à poser comme un baume sur nos égoïsmes et ressentiments internes.

Ce maillon manquant, contenu et symbole d'un projet possible, se signait d'un nom, pourtant présent dès l'origine de notre nation : *fraternité*. L'exil et les exilés portaient justement en eux la réalité de ce mot, sa réalisation possible. Son incarnation. Sa mise en Oeuvre tangible.

Comment ne pas s'en s'emparer ?

III – LE COLLECTIF

Tandis que notre démocratie gît en situation d'attente, tel un vieux muscle usé de trop de passivité et de perte de sens, le Collectif lochois poursuit sans faiblir son soutien constant aux jeunes migrants non accompagnés.

L'addition des bonnes volontés finit par produire une somme d'énergie appréciable, selon la fable connue du petit colibri multi actif. A en juger par le rythme soutenu des courriels, chacun mène son action en suivant ses propres compétences. Sans se poser de questions. Sans états d'âme. Une fraternité en actes animée par l'urgence des situations.

Appels à pétitions, rassemblements, protestations, manifestations se succèdent régulièrement. Plusieurs associations sont mises à contribution pour faire front commun : Croix Rouge, Amnesty, Cimade... Les compétences se joignent et finissent par former une vraie force entre opposition et proposition. A Tours, plusieurs expulsions décidées sont annulées. Autant de victoires du vaillant pot de terre sur le froid pot de fer !

La question de l'intégration des migrants dans nos territoires revient souvent. Les petites communes et le milieu rural sont des espaces d'accueil en pleine progression pour les demandeurs d'asile et les réfugiés. Comment aborder cet accueil ? Quelles possibilités s'offrent à ces nouvelles populations dans des espaces où la mobilité semble restreinte, l'accès aux services publics difficile ? Le Collectif fait le point sur les défis et les opportunités que représente, pour ces demandeurs d'asile, la vie en milieu rural, et sur les

possibilités d'insertion sociale et d'intégration, dont la plupart restent à inventer.

En attendant, plusieurs fermes alentour proposent leurs activités de travail à la terre. Dont certaines *AMAP*, ces *Associations pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne* qui se mettent à fleurir un peu partout au cœur de nos territoires, réunissant petits producteurs et consommateurs dans des projets de culture partagée. Un secteur où les jeunes migrants francophones retrouvent des sensations anciennes, nées au pays, qu'ils remettent vite au goût du jour. Comme le prouve ce témoignage apporté par Loïc Tellier, l'un des animateurs de ces ateliers.

Les jardiniers souriants *« Ils ont débarqué à une dizaine un beau matin de novembre au jardin du centre social, d'un pas fort décidé. Ils se prénomment Hassan, Ali, Alaman, Saïd, Toufik, Bakri, Hassan, Ibrahim, Japha, Arman, Adil ... « Bonjour, bonjour, ça va, ça va... » et rapidement ils prennent en main les fourches, les crocs, les pelles, outils proches de l'aire de compostage. Le sourire, le regard rieur, vif, éclairé sont interrogateurs des tâches à effectuer. Les adhérents du centre social, jardiniers des journées d'animation, sont stupéfaits devant un tel besoin et une telle joie de faire. L'animateur se prend au jeu et distribue les tâches à effectuer. Deux personnes ici à charger le fumier de vaches dans les conteneurs, deux autres au transport vers les planches à amender et deux personnes au réglage de la matière déposée. Et voilà les postes bien huilés qui se déroulent à un bon rythme, comme s'ils étaient pratiqués de manière courante. Quatre*

personnes restent sur l'aire de compostage pour élever un compost en tas. Jeu de couches avec un respect des épaisseurs de matière : le fumier, les feuilles compostées, les déchets de tonte de gazon et le terreau de recyclage. La danse des outils est juste et efficace entre les séquences à respecter, l'acheminement des matériaux et le dressage du tas. »

« En un tour de main, le jardin est amendé, prêt à passer l'hiver et le compost en tas réalisé. Le plus marquant du moment vécu est sans doute l'envie et le plaisir de faire. Universalité du geste, universalité de l'outil à la main sont des vecteurs de rencontres, de moments qui enjambent les langues non partagées. Au-delà de la parole, le geste.

Les « bonjours, bonjours ça va, ça va » appartiennent aux premiers mots appris par ces personnes qui, on s'en doute, ne sont pas nées en France. La diction est claire, pure avec une très belle tonalité. »

« Il est dit bonjour, bonjour alors qu'ils ont dit au revoir à leur pays, à leur famille, à leurs proches, à leurs racines. Ils ont parcouru une bonne partie de l'Afrique, traversé la Méditerranée... dans quelles conditions ? »

« Ils se sont retrouvés dans un camp nommé jungle qui n'a de végétal que le nom, puis, après son démantèlement, ont été dirigés ici et là dans des foyers d'accueil. Et que se passe t-il alors ? Nous pouvons parler de procédure, de demande, d'autorisation, de séjour ... et cela met le temps qu'il faut pour aboutir à une carte, à un papier, à un statut, une intégration... »

« Le propos n'est absolument pas de comprendre une démarche d'acceptation et les rouages qui l'accompagnent, mais bien de présenter les lieux, de montrer que la terre d'accueil est vraiment belle, qu'elle est d'une grande générosité. Qu'elle peut produire des merveilleux aliments, des matériaux de construction nobles et aussi nous offrir des possibilités de rencontres fraternelles d'une grande richesse. »

« Le vrai contact de la terre, celui qui fait que l'homme la caresse de la pointe de l'outil, la couvre comme pour la protéger, la nourrit d'amendements sains, doit être beau dans les intentions et les gestes. Nous excluons ici le dédain des pratiques agricoles qui la détruisent avec des travaux profonds du sol et l'application de fertilisants chimiques et de produits phytosanitaires. »

« Comment parler de la beauté des sourires, de la joie d'œuvrer pour le simple fait de se rendre utile, de ne pas calculer sa peine et de se lancer dans une description de ce qui est proposé comme nourriture dans les assiettes. La culture dite « propre » mérite et nécessite une pratique de gestes que les Soudanais rencontrés auraient un grand plaisir à réaliser. Il n'est pas utile d'avoir l'agrément X 223 pour l'application de poisons ou la certification B 456 de conducteur d'engins pour accompagner la culture de végétaux de qualité. »

« Et pourtant... les gestes décrits en début de chapitre ne sont plus maîtrisés dans ce pays. Pourquoi ? Est-il honteux de savoir se servir d'une fourche ? Je ne pense pas. La mécanisation a participé à rendre la tâche des paysans moins rude. Mais ne devons nous pas changer d'échelle de culture et

n'intervenir que sur des surfaces plus minimales ? La non dépendance aux matériels et donc aux crédits associés ne sont plus d'actualité dans ce cas, avec un esprit beaucoup plus libre, concentré sur la qualité de la production et même sa transformation. L'agriculture qui réussit est celle qui commercialise sa production, et donc se pratique localement. »

« Il est temps de proposer des beaux parcours d'insertion, comme l'accompagnement à la production d'une nourriture de qualité. Il est certain qu'il y a encore des personnes – et nos migrants en sont la preuve – qui perçoivent que la terre est belle, généreuse, pleine de vie et porteuse de fertilité. Pourquoi se passer des envies, pourquoi ne pas lancer un nouveau schéma en cadre de production ? Il est peut-être temps : la demande en produits issus de l'agriculture biologique est en hausse constante. »

« Le moment partagé, avec cette vraie approche de simplicité du geste et des applications qui en découlent, s'est renouvelé une seconde fois sur le site. Puis le groupe de migrants, originaires du Soudan, est intervenu à deux reprises sur un jardin de la région de Saumur qui va ouvrir prochainement au public. Une intervention est programmée sur la commune de Beaulieu Lès Loches pour récolter l'osier de saules plantés l'an passé. Madame le Maire de Beaulieu accompagnera la visite d'un village historique avant de venir à la rencontre d'une association de Jardins Partagés pour prendre part au tressage de contenants avec la matière récoltée le matin. »

« Sous peu d'autres actions sont prévues pour saluer la chance que nous avons de rencontrer ces personnes démunies mais porteuses d'une énergie

et d'une envie folle de vivre sur un territoire très éloigné de leurs origines. Et puis le simple fait d'être utile, de montrer une vraie présence, de relever la tête et de se sentir digne sont des critères d'intégration très importants. Avec un tel postulat, de telles postures, le regard de l'autre est différent. Sachons cultiver ces moments pour que ce fameux regard soit juste. Les pistes sont nombreuses pour que ces personnes découvrent petit à petit nos territoires. »

« Les actions proposées doivent servir des projets emprunts de pratiques respectueuses de l'environnement où l'humain a toute sa place. On peut programmer des rencontres et actions chez des maraîchers bio, glaner des bois secs sur pied dans les forêts pour des constructions atypiques, organiser des journées découverte / action dans des jardins s'inscrivant dans cette veine, des participations à des chantiers partagés de construction / paille et puis pourquoi pas, plus tard, des vendanges et autres récoltes collectives... »

« Sur cette voie, les micro projets sont nombreux, dans un climat de simplicité et sous une forme de beauté. C'est toujours ça de pris ! Et puis, à suivre dans un futur proche, avec leur potentiel en mains, ces personnes sont vraiment capables de produire du beau. A nous aussi de leur porter un regard agréable, doux, emprunt d'attention. »

Sous le témoignage qui vibre, on peut sentir l'innovation en train de naître. Qui sait si, dans un jour pas si lointain, on n'évoquera pas ces moments comme fondateurs de liens sociaux nouveaux, originaux, où la solidarité sera parvenue à retrouver une place de choix : celle du familier, de l'ordinaire. Et d'une fraternité esquissant enfin son berceau d'apaisement.

Kamel ne se révèle jamais autant que lorsqu'il est au téléphone, en lien avec sa famille ou ses amis. On l'entend alors exprimer ses émotions comme rarement. Ce sont aussi les seuls moments où l'on peut apprécier la langue arabe dans toute sa musicalité, tous ses accents. A l'issue d'une conversation, on le voit assez souvent enfourcher son vélo pour aller faire sa tournée des popotes auprès de ses *frères*, comme il les appelle avec affection. Vif comme l'éclair, silencieux comme l'animal aux aguets, il s'évanouit dans notre petit espace de nature. Sans prévenir et sans crier gare. Libre comme l'oiseau ou la gazelle de ses espaces natifs.

Sa capacité à se faire des amis nous étonne. Il est vrai que la diaspora soudanaise est plutôt nombreuse et active à Tours et dans la région. Elle s'est montrée particulièrement présente et bruyante cet hiver et au printemps, manifestant son impatience et criant son indignation face aux exactions sanglantes du régime d'Al Bachir au Soudan.

Kamel a suivi de près les reportages, les commentant pour nous, avec ses mots à lui (il a fait de gros progrès à l'oral ces derniers mois). Mais il a refusé fermement de se joindre aux manifestations urbaines de ses concitoyens. Nous avons mis un peu de temps à comprendre pourquoi. Il a fini par nous expliquer. Ses deux frères et lui étant recherchés et sans doute fichés par le régime, il avait une peur bleue de se faire repérer par des agents infiltrés dans la foule. D'où son retrait compréhensible... bien qu'à contre cœur. Tiraillements.

Il a suivi par bribes notre propre actualité nationale que nous lui commentions avec les mots les plus simples, en appuyant nos commentaires de gestes explicites, en lisière d'émotions brutes. Son sourire réapparaissait mécaniquement à la vue d'un cortège de manifestants fluos. Une hilarité enfantine où se mêlaient l'incompréhension, et une forme d'étonnement amusé. Alors la France, ce beau pays tant vanté, fantasmé à l'étranger, c'était aussi cela !? Nous étions touchés par sa déception visible, obligés d'admettre une vérité aussi réelle que dérangeante pour notre image.

Comment ne pas voir là les effets de relativité propres à des situations aussi éloignées, voire sans rapport. Lorsqu'il s'agit de sauver sa peau ou de retrouver les fondements de sa liberté, a-t-on réellement le choix de l'action ? Les foules soudanaises pouvaient se réclamer de l'appellation de *populaires* sans choquer. En comparaison, l'excitation ouvertement primaire de nos tapageurs locaux, fraîchement repeints en fluo, ouvrait d'emblée un doute sur le bien-fondé de revendications d'ailleurs non clairement formulées et visiblement catégorielles.

D'autant que l'Etat les avait rapidement gratifiés de quinze milliards d'euros, un peu comme on achète, pour le calmer, un sac de bonbons ou un paquet de guimauve à l'enfant braillard... et qui menace de continuer son cirque. Cela n'avait manifestement pas suffi, puisqu'ils répétaient, aussi cabochards que peu crédibles, que « *le compte n'y était pas* », sous-entendant qu'ils ne demandaient pas moins que la démission d'un président élu démocratiquement.

Une attitude de chenapan insatisfait qui en veut toujours plus et, à la fin du compte, ne sait plus ce qu'il veut (la démission de ses représentants légaux, peut-être ?) Immaturité proche de celle des garnements de nos cours de récréation avec leurs petits chefs et leurs pugilats, dont on sait bien que la seule issue logique et formatrice est une manifestation ferme et rapide de l'autorité adulte.

Dans un cas, les manifestants se conduisaient en adultes entrepreneurs de leur propre liberté. Dans l'autre comme des enfants boudeurs, gâtés, sans repères, ne sachant plus à quelle récrimination se vouer. En apparence, deux conceptions éloignées du citoyen.

Une vision continue de m’habiter. Nos existences comme autant d’œuvres en puissance, en cours de réalisation. Dans les maisons mouvantes de nos vies intérieures. Toujours là, pleines de trop exister à l’ombre de nous-mêmes, et pourtant si enfouies au creux des possibles, des temporalités de chacun. Et de nos conversations secrètes, intimes.

Ma proposition de cours du vendredi à la médiathèque récolte un public aléatoire, au gré des disponibilités de chacun. Migrants un jour migrants toujours, ils ont la bougeotte, nos exilés. Difficile de faire un travail suivi. L’élan est pourtant là, encouragé par une envie naturelle d’apprendre exprimée par ces jeunes. Le *vouloir comprendre* me semble adopter le contre-pied exact, géométrique presque, des haines ancestrales bornées, ancrées dans nos traditions et liées à nos peurs archaïques s’enracinant dans l’Histoire.

L’estime de soi était au centre de mon projet initial de travail avec ces jeunes. Je m’aperçois, à mi-chemin de la formation – comme de ce texte –, que ce beau dessein prend parfois des allures d’utopie sympathique. Je ne désarme pas pour autant. Toute première idée porte son brin d’intuition, de justesse. Après tout, ce Collectif lochois (qui ne semble pas pressé d’endosser le statut d’association) ressemblerait bien lui-même à une utopie, un idéal. A l’intérieur de moi résonne une petite voix, comme un écho persistant où la conviction le dispute au doute et à l’illusion.

Nourri moi-même par une formation personnelle au long cours, j’ai intégré cette idée que chacun avait un réel pouvoir de vision sur sa vie. Trois outils

nécessaires pour cela : un corps, un esprit et... un crayon. Sans compter la quantité de temps disponible à dégager pour l'exploration de soi.

Idée apparemment simple, mais aux rayonnements puissants, féconds. A l'illustration du mot de Victor Hugo enveloppant la langue et son contenu – le récit – dans un même mouvement ascendant : « *La forme, c'est le fond qui remonte à la surface.* » Appel de nos consciences à ce point précis où elles rejoignent nos capacités d'expression.

Un exemple me parle encore aujourd'hui : celui d'un poème éruptif de Rimbaud, aux accents baroques, intitulé *Les Assis*, illustrant l'écho troublant d'une immobilité mortifère face au mouvement pensé, intériorisé, des consciences en marche. A quoi l'on peut opposer avec justesse la force sommaire, sobre, des *haïkus*, ces brefs poèmes japonais captant des échantillons fugaces de présent pour les restituer en trois vers, à la manière de tableautins effleurés en quelques traits signés d'un pinceau magicien.

Corps, esprit, crayon... et méthode. Grâce à quoi notre présence au monde s'enrichit soudain d'une profondeur insoupçonnée. *Qui suis-je ?...* cet observateur subtil, incomparable, de ma vie comme de tout ce qui gravite autour. Mon geste d'attention appelle un désir d'apprendre, de tenir ensemble. *Savoir* et *saveur* se réconcilient ici dans la racine latine identique du *sapere* latin.

La réponse à mon intuition est là, entre les rayons de cette médiathèque, dans ce lieu de rassemblement des œuvres : récits, fables, poèmes, photos, tableaux, musiques... Et si les jeunes migrants venaient y mêler leurs

propres histoires personnelles, la singularité de leurs origines, les émotions vécues au fil de leur périple pour nous rejoindre ? Si nous faisons confiance à la force du mimétisme pour nous jouer le bon tour de l'acte créateur ?

Faire de sa vie une œuvre unique par la pratique du récit, l'usage de l'écriture ramassée sur un petit carnet de bord toujours en poche, prêt à l'usage. Le désir d'œuvre appelant le désir d'œuvre, pourquoi cet exercice réitéré comme une hygiène ne nous guiderait-il pas dans l'exploration volontaire de notre for intérieur ?

Chaque vie, chaque exil comme une œuvre unique, sans égale. Féconde au regard de chacun autant que source de mutations pour tous. Exercice à tenter sur la durée. A cultiver, à l'image de nos *jardiniers souriants*.

Nous avons les dirigeants que nous méritons. L'infâme brochette récoltée ces derniers temps au niveau mondial fait froid dans le dos, attise nos hantises de lendemains qui déchantent. L'accélération du dérèglement climatique fait le reste.

Quant aux tensions sociales, elles tournent en rond, à la manière d'un cyclone en gestation accumulant ses forces rotatives dans une alimentation circulaire à faire frémir les bons sens les plus éprouvés. Une minorité agressive, aux vues insurrectionnelles, travaille au corps nos forces de police, l'usant – autant qu'elle s'use elle-même – chaque samedi depuis plus de dix mois dans un cycle de manifestations dont on peut discuter l'efficacité. Notre vieux pays s'enlise de lui-même par complaisance envers son immaturité légendaire qui le pousse à se diviser au lieu d'unir ses forces. L'Histoire sans cesse revisitée.

Comme c'était prévisible dans un tel contexte, le premier mort venu aurait valeur de symbole : le martyr *pour la cause* (phénomène bien huilé fonctionnant indépendamment de cette cause). Cette victime vient d'être retrouvée noyée en plein été dans la Loire à la suite d'une réaction sans doute disproportionnée des forces de l'ordre un soir de fête de la musique. Les réactions publiques de rejet – voire de haine – vis-à-vis de nos fonctionnaires de police en sont-elles pour autant justifiées ? Tient-on compte de l'état d'usure objectif dans lequel elles se trouvent après qu'elles ont fait face depuis des mois au déferlement des violences dans le cœur de nos villes ? Inversion des regards.

Ainsi, la mécanique bien huilée de l'impasse sans dialogue fonctionne à plein, résultat d'une usure des corps sociaux issue de leur division. L'état inquiet de notre société est manifeste.

L'historien Michel Winock analyse bien cette faiblesse endémique de notre pays : « *Les Français sont plus frondeurs que démocrates... Après avoir abattu le père en 1793, ils n'ont pas su créer le régime des frères, c'est-à-dire le régime démocratique... La quête du père, du chef est manifeste... Une partie importante de nos compatriotes se passerait fort bien d'un régime démocratique... Râler, protester, contester, faire grève, manifester, c'est un trait du tempérament national... Je me souviens d'une caricature de Jacques Faizant montrant De Gaulle devant des protestataires à pancartes, et qui dit à son Premier Ministre : « C'est tout le mystère des chiffres, Pompidou ; la France est un pays apparemment prospère composé d'habitants apparemment fauchés ! »* (Interview donnée au «1 », juillet 2019)

Tableau ironique et sombre pour une mécanique implacable : ce n'est sans doute pas la part responsable, mesurée, de chaque citoyen qui risque d'être entendue, valorisée d'abord. Mais l'autre, qui agite nos débordements et nos peurs, mutant à l'état de pulsions incontrôlables.

Qui a dit qu'il était essentiel de travailler à éduquer notre univers émotionnel à l'école ?...

Avec Kamel, nous sommes ce matin-là au milieu de nulle part, en pleine campagne, partis courir comme souvent, lorsque nous assistons à un phénomène naturel éclairant. Cela se traduit d'abord par un charivari de voix discordantes, de piaillements se mêlant les uns aux autres dans un désordre indescriptible.

Surpris, nous finissons par lever nos regards vers le ciel. Une myriade d'oiseaux s'est rassemblée là, en foule compacte, immobile, volant sur place au-dessus de nos têtes. Cela discute, jacasse à tout va, papote, cancanne, jase : une somme de commérages dont l'issue semble incertaine, liée sans doute à la loi d'un plus fort, la décision d'une plus assurée.

Le dénouement est brutal, expéditif, instructif. Après une minute de ce manège, le silence s'abat soudain sur la troupe dissipée et la cohorte de plumes et de becs entame un vol résolu, délibéré, vers l'unique direction choisie. Prenant de la hauteur, les volatiles se rangent en formant de grands V dans le ciel, avant de s'éloigner en ordre et majesté dans le lointain. Fin de l'épisode.

Nous nous regardons, Kamel et moi, un peu interloqués. En cette période de discordes échevelées, de manifestations à n'en plus finir (faudrait-il plutôt parler de tics, de toquades ?), l'image nous va droit au cœur. Qui aurait pu croire que la nature nous donnerait ainsi des leçons de démocratie directe ? Pour ces animaux, nul besoin de mois de défilés, de protestations. Le choix de la voie à suivre est fixé par une belle et brève empoignade verbale, suivie

d'une décision collective (secrète, implicite à nos yeux, mais apparemment bien réelle) aussitôt appliquée : tout le monde sur le pont et en avant !... Au diable les caprices des uns ou des autres. L'intérêt collectif avant tout.

Ne serait-ce pas d'une autorité similaire dont nous aurions besoin, nous les éternels insatisfaits, les toujours lésés, les inqualifiables frustrés ? La leçon va bon train au fil des cahots historiques. Combien de fois avons-nous hésité, louvoyé, nous les démocrates éduqués, face aux démagogues poussant leur avantage au plus loin de nos atermoiements et démissions individuelles ou collectives ? Quelles peurs nous ont fait temporiser, barguigner, pour finalement céder face à la loi du plus fort ? Quelle piètre image de nous-mêmes peut bien en ressortir ? Et surtout, quelles leçons, toujours d'actualité, en tirer ?

Quelles racines lointaines, enfantines, à nos grandes peurs comme à nos petites lâchetés ? Trac, vertige, effroi, aversions de tous ordres et rejets conséquents... A quelles leçons de choses (livrées en famille ou à l'école) remonterait une conscience mesurée, intelligente de nos émotions les plus prégnantes ?

Il semble bien qu'il nous ait manqué, aux uns et aux autres, quelques exercices, quelques gammes studieusement répétées, pour parvenir à adopter les attitudes cohérentes, équilibrées, utiles pour remédier au jeu social tel que nous le vivons aujourd'hui. Est-il encore temps d'apprendre ?

Est-ce ainsi que les hommes vivent ?... s'étonne en écho le poète Aragon, poursuivant :

*« Tout changeait de pôle et d'épaule
La pièce était-elle ou non drôle
Moi si j'y tenais mal mon rôle
C'était de n'y comprendre rien.
Est-ce ainsi que les hommes vivent
Et leurs baisers au loin les suivent ? »*

La réunion du Collectif a lieu tous les quinze jours dans le local d'une petite librairie associative au cœur de la ville. On y fait le point sur l'hébergement des jeunes par les familles d'accueil, toujours insuffisamment nombreuses. On programme les activités en cours. On discute aussi de la présence et de la visibilité assurées au marché de la ville chaque samedi, des questions juridiques touchant de près les jeunes, du groupe de parole et d'écoute qui s'est créé avec deux psychologues bénévoles etc...

Un nouveau cours en ligne pour niveau large (du CE à la sixième) vient également d'être proposé via un logiciel à télécharger. On explique les détails pratiques. On organise les jardins partagés qui seront mis en place au printemps. Des rencontres d'information sont prévues avec les antennes médicales de l'hôpital proche, et d'autres associations s'occupant des migrants. Des spectacles participatifs sont proposés, donnant lieu parfois à débats.

Parmi les problèmes pratiques peuvent s'inviter des questions éthiques. Ainsi le journal interne au Collège de la ville fait-il un compte-rendu de présentation du phénomène migratoire par trois jeunes exilés qui viennent d'être scolarisés en troisième. La question est posée de la pertinence de cette démarche : dans quelle mesure le récit des jeunes migrants pourrait-il se trouver instrumentalisé ? Ou, à l'inverse, ne faut-il conserver que l'esprit de la démarche : l'échange d'une expérience difficile, singulière et d'une quête de résilience et de reconnaissance légitime ? En vue d'un renforcement de l'estime de soi...

Le point est fait régulièrement sur les accueils en cours, leur réaménagement incessant. Cela est appelé à bouger – migrer ! – en permanence. Une instabilité ordinaire s’installe de façon durable. Mais toujours la générosité est de mise, chacun apportant ses compétences et son positif à l’ensemble. De belles leçons de vie sont à l’œuvre !

« *Esprits nomades* ». Mon projet de travail avec les jeunes a trouvé un titre. Une exposition de leurs travaux est prévue fin juin à la médiathèque, en guise de point intermédiaire, de conclusion provisoire. Je fais appel à tous les membres et animateurs du Collectif pour afficher documents (textes, photos, témoignages) sur de grands panneaux de carton. Un échange oral et public avec les jeunes est prévu et annoncé dans le bulletin municipal.

Je tire à l’avance un court bilan de l’expérience, soucieux de faire le point pour mieux rebondir ensuite. Mon texte intitulé *Les banquets du savoir* s’inspire directement du beau climat d’apprentissage que ces jeunes ont su créer durant nos cinq mois de travail ensemble.

« *Après une séquence d’enseignement arrive toujours le temps d’évaluer. Ne serait-ce que pour mieux rebondir ensuite. Que reste-t-il de ces cinq mois de rencontres avec de jeune migrants mineurs non accompagnés dans le cadre de la Médiathèque ? Peu et beaucoup à la fois. Peu parce qu’il y a toujours un écart à accepter entre les intentions de départ et le réel advenu. C’est la règle contenue dans la juste formule : Colle à ton réel.* »

« Ainsi, pas encore de carnet de vie, à écrire par chacun et retraçant son récit personnel : projet trop ambitieux qui ne prenait pas en compte la grande diversité des moyens et des niveaux de langue des participants, de même que leur fréquentation aléatoire du cours. Mais plutôt une amorce de récit oral, et en partie écrit collectivement, d'un parcours des origines et d'une identité à conforter, le tout dans des conditions de vie instables.

Par contre, et selon moi, demeure la confirmation des buts fixés en janvier : viser à renforcer l'estime de soi, tout en continuant à consolider les bases orales et écrites en français. Travail de longue haleine, comme l'impose tout travail de transmission et de formation, on le sait tous !

Et puis, à la lumière de quarante années d'enseignement, la certitude accrue que l'acte d'apprendre (au double sens de transmettre et d'acquérir) doit être soutenu par une ambiance de confiance et de reconnaissance à installer pour et entre les élèves. La progression par essais et erreurs, au rythme de chacun(e), doit permettre une vraie détente et amplifier ainsi les efforts et capacités à développer par chacun(e).

Alors peut émerger progressivement un réel plaisir d'apprendre, à la façon dont on partage un repas en famille ou entre amis. Une forme de banquet des savoirs (un peu à l'image du Banquet de Platon) où l'obligation de performance cède le pas à une empathie partagée entre des convives attentifs les uns aux autres.

Une fraternité en acte. » Jean-Marie

A suivre...

Ce soir-là, Kamel est hilare, fasciné par l'écran de télévision. Il vient d'y voir une publicité qui visiblement l'a mis en joie. Dans un vaste espace rempli de coussins bariolés, un groupe de naïades légèrement vêtues s'esbaudit en cabrioles et entrechats aussi variés que les couleurs qui baignent la scène. La séquence trouve sa conclusion dans ce slogan aussi ronflant que sibyllin : « *Roche Bobois, french art de vivre* ». Tout un programme, comme on dit. Mais au creux duquel se niche, mine de rien, un bon zeste de démission et de trahison.

Car cet instantané en dit long sur le point de fragilité actuel atteint par notre culture en général, et notre langue en particulier. Que cela se révèle en présence d'hôtes francophiles et francophones n'est pas le moindre paradoxe de l'affaire. La dissonance mise à jour nous renvoie sans détour à un laisser aller coupable : qu'avons-nous laissé faire de notre propre langue désormais colonisée, dénaturée par un anglais/angliche/*globish* omniprésent ? Jusqu'à notre soit disant *art de vivre* pris en otage... Honte et dégradation.

Sans la bonne humeur affichée par Kamel, qui l'entend de son oreille à lui et n'a pas les mêmes raisons de se sentir atteint, ce serait à moi de m'expédier courir sur le champ et battre la campagne pour oublier ce signe de malaise, de flétrissure, accompagné de tant d'autres dans un monde contemporain décidément si peu respectueux des valeurs, bafouées les unes après les autres.

Un décompte attentif des alarmes récentes me fait répertorier la trace envahissante du mauvais goût ambiant au creux de notre quotidien ! Je suis frappé par la purée indigeste de ce *globish* dont la pratique sans complexe est supposée vous extraire du rang des ringards et des perdants, pour vous compter au rang des branchés et des vainqueurs... Un comble ! Cette version volontairement appauvrie d'un anglais de pacotille perçait déjà sous la *Novlangue* mise en scène par George Orwell il y a soixante dix ans dans son roman « *1984* ». Rappel...

Dans l'un des récits les plus inquiétants du XXe siècle, un régime totalitaire modifie le langage pour assurer sa domination sur les masses. George Orwell y montre comment les mots peuvent devenir un instrument de domination. Afin de s'assurer le contrôle des esprits, les autorités ont créé cette novlangue (*newspeak*), censée remplacer l'anglais traditionnel (*oldspeak*).

Lié directement au consumérisme ambiant, le phénomène avance à pas de géant dans une société contemporaine où le libéralisme poursuit ses ravages aux yeux (mais pas au su, apparemment) de tous. En toute impunité. Jusqu'à dessiner ses traces les plus visibles sur les visages entrevus au quotidien. Ainsi ce tic qui consiste à ponctuer d'un « *yes !* » vainqueur la moindre manifestation banale de réussite ordinaire. Ridicule et pathétique ! Ainsi de ces slogans serinés à tout bout d'affiches dans l'espace public : devenez le *warrior*, le *winner* de la natation, testez l'*aquabyke*, participez à la soirée *chocolate* avec vos *kids* etc... Le tout sur fond d'affiches où le mochard le dispute au navrant, le simplisme au médiocre.

Une forme de barbarie est de retour. Sauvagerie aux ressorts intérieurs, silencieusement à l'œuvre (basse œuvre !), elle guette nos racines bien davantage et sans commune mesure avec l'invasion prétendue de quelques milliers de migrants ! La laisserons-nous envahir nos espaces sociaux, coloniser lentement nos consciences ? Tuer dans l'œuf des siècles de lente maturation d'une langue dont le génie a été si longtemps célébré par des cohortes d'auteurs mondialement connus, reconnus ?...

L'heure est grave et notre responsabilité de locuteurs directement engagée. Car un peuple qui laisse aller sa langue est un peuple en danger. Faudra-t-il un jour en arriver à la solution ultime prônée par Orwell, suggérant à l'issue de son récit que les survivants de ce cataclysme linguistique se voient contraints d'exécuter le geste de résistance ultime : apprendre par cœur, avant leur disparition pure et simple, les grands textes, marqueurs vivants de notre langue ?

Au vu des excès actuels, la question ne semble plus de savoir *si*, mais *quand* la réalité rejoindra la fiction. En attendant, honte à nous de laisser faire ce qui s'apparente à une lente disparition des valeurs culturelles qui nous fondent !

Décidément, notre réflexion va bon train et continue de s'élargir au gré des cours, expériences et rencontres de ces jeunes exilés surgis au cœur de nos territoires. Sur fond d'une actualité éruptive dont les turpitudes alimentent régulièrement notre quotidien émotionnel, macrocosme et microcosme continuent de se répondre à distance, comme en écho.

A chaque symptôme repéré sa lutte dédiée. La langue dénaturée ? Sa pratique et son étude à exercer, construire et transmettre au quotidien. L'arrachement par l'exil ? La reconnaissance et le rapprochement des « *Nous* » à travers les diasporas et les populations autochtones (que nous sommes, pour ces jeunes !) La fabrique du citoyen, en panne ? Réactiver les gestes simples d'accueil du faible, de solidarité avec le démuné. Notre vieux pays, fier et insupportable, capable du meilleur comme du pire ? Regonfler notre démocratie, encore bonne fille (mais jusqu'à quand ?), dans ses fondamentaux. Notre aveuglement égoïste ? Cultiver, en les aiguisant, nos gestes d'attention à tous les acteurs de notre quotidien. Notre analphabétisme émotionnel ? Reprendre nos élans d'élèves studieux, désireux d'apprendre et de s'amender : au lieu de nous encombrer, nos bagages sensibles pourraient finir sublimés en œuvres si nous en prenons vraiment les moyens ! Intention et projet à suivre.

Mais redescendons sur terre. Le pratico pratique est là pour nous rappeler qu'un accueil c'est aussi et d'abord de l'organisation, du matériel. Et du contingent. Kamel continue de naviguer à vue entre Loches et Tours pour sa formation linguistique. Tôt le matin, il rallie la petite gare de notre cité (celle-ci a des airs de station de western, façon *Le train sifflera trois fois*) en

enfourchant le vélo que nous lui avons prêté dès son arrivée chez nous. Avant de prendre son train, il l'attache sous l'abri jouxtant le bâtiment de la gare, et le récupère le soir pour rentrer à la maison (1 km environ).

Il arrive qu'il veuille rester dormir chez un ami le soir à Tours. Il nous téléphone alors, et je vais récupérer le vélo à la gare pour ne pas l'y laisser la nuit (le premier vol a été une leçon). Seulement il peut arriver aussi qu'il égare les clés de l'antivol, ce qui s'est déjà produit plusieurs fois, le garçon n'ayant un sens de l'ordre que très approximatif. C'est le cas ce soir de février où il nous prévient... à 22 h, qu'il ne rentrera pas. Je fulmine. Me voici contraint d'aller chercher le vélo attaché, sans clé et en pleine nuit ! Je me munis du seul outil efficace dans ce cas : une scie à métal.

Et me voilà sciant consciencieusement mon propre antivol près du quai de la gare ! Je me fais l'effet d'un petit truand en train de mijoter un coup pendable à une heure indue. Des effluves de feu de bois et de viande grillée venant taquiner mes narines, je jette un œil sur le quai. Deux employés de la gare se réchauffent autour d'un brasero, concoctant des grillades tout en plaisantant. D'abord surpris, je réalise que demain est jour de grève à la SNCF. D'où ce petit moment de liberté que se sont octroyé à l'avance les deux fonctionnaires.

Toujours à la peine avec ma scie – un câble d'antivol, c'est du solide, du résistant, normal ! – il me vient l'idée de leur demander de l'aide. Idée incongrue au premier abord mais au point où j'en suis, je risque d'être encore là une heure plus tard. J'explique aux deux compères ma situation

compliquée. Ils me dévisagent d'abord d'un air suspicieux et l'un d'eux me lance : « *Et qui nous dit que vous n'êtes pas en train de le voler, ce vélo ?...* » Evidemment personne ne pourrait l'affirmer à coup sûr, à part moi !

Bon, mais est-ce que j'ai une tête de voleur ? Et surtout est-ce que j'ai l'air de m'amuser ?... me permets-je de leur rétorquer, l'air aussi naturel que têtue. Nous nous attelons à la tâche, cette fois à trois. L'union faisant la force, nous en arrivons à bout en quelques minutes. Je remercie, embarque le – *mon ?* je finis par en douter moi-même !... – vélo, et rentre dare dare à la maison.

Qui a dit que l'accueil d'un réfugié était une sinécure ?

L'association *Familles solidaires* nous invite en plein été à venir passer un temps de rencontre à Tours, entre familles accueillantes. Moment de convivialité où nous pouvons échanger oralement sur les tonalités variables de nos expériences... et se rassurer les uns les autres !

Le public est divers : des retraités comme nous, mais aussi des couples jeunes avec enfants en bas âge. Je me fais la réflexion que ce doit être un beau vécu pour des enfants que de partager un temps de filiation avec une personne différente, venue d'un pays lointain, d'une autre culture, ayant déjà traversé des épreuves de la vie, et habitée d'histoires à raconter. Un peu comme si un grand frère vous embarquait soudain en direct dans une existence pleine d'aventures. Nul doute qu'ils en resteront marqués à ce moment de construction de leur vie.

Africains, Maghrébins, Afghans, les publics accueillis sont également variés. L'association organise des sorties culturelles et sportives tout l'été, l'occasion de découvrir les ressources touristiques de notre Touraine. Les réfugiés apprennent eux aussi à se croiser, à se connaître, et on sent bien une solidarité naturelle se nouer entre eux. Rien de tel pour vous rapprocher que de traverser des épreuves similaires. Parcours croisés et récits mis en commun pour une fraternité en actes.

Nos rapports avec l'association seront fréquents et constructifs tout le temps que durera l'accueil. Sans sa présence, il est clair que nous n'aurions su faire face à toutes les démarches d'aide à l'intégration de notre réfugié. Le suivi de son parcours, assuré par les travailleuses sociales, s'est montré aussi

efficace que possible... même si Kamel ne comprenait pas toujours, comme nous d'ailleurs, ce qui lui arrivait dans notre maquis administratif ! Les choses avançaient malgré tout, on le sentait bien, et c'était un signe d'encouragement pour tout le monde ! Qui dira les bienfaits et l'efficacité de notre maillage associatif national ? Et qui reconnaîtra – au-delà de ses insuffisances souvent pointées ! – l'apport financier et actif de l'Etat dans toutes ces actions de solidarité ? Un peu d'objectivité ne peut pas faire de mal dans un monde souvent éruptif et partisan, pointant le manque du verre à moitié vide en oubliant de constater le verre à moitié plein.

Pour autant, rien n'est jamais parfait. Un hic va mettre à mal la belle et complexe mécanique associative qui nous assistait depuis l'origine de l'aventure. Il était prévu dès le départ qu'à chaque réfugié en fin d'accueil familial serait proposé par l'association un logement, via les bailleurs sociaux. L'appartement présenté à Kamel ne remplissait visiblement pas les critères minimaux d'un lieu à vivre. On l'avait d'ailleurs montré auparavant à deux autres réfugiés qui l'avaient refusé. Pourtant, selon l'avis de la responsable de l'association, c'était à prendre ou à laisser. C'était ça ou... « *retourner à la rue* » évoqua-t-elle face à notre Soudanais sidéré, qui refusa tout net, vexé et blessé de se voir catapulté un an en arrière par le pavé d'une réflexion assassine. Sa déception était à hauteur de son attente, d'autant qu'il avait passé la fin de semaine chez l'un de ses amis venant de s'installer dans un appartement correct et bien équipé.

La fierté de l'homme était mise à rude épreuve : ainsi, il ne valait pas cet honneur d'avoir un logement à la hauteur des autres réfugiés ! Criante,

insupportable, l'injustice se lisait dans ses yeux, le ramenant d'un bond aux aléas souffrants d'une vie ancienne, archaïque, qu'il pensait pourtant avoir surmontée.

L'émotion était terrible pour nous aussi. D'autant plus terrible que Kamel, durablement touché, exprima assez vite qu'il souhaitait repartir « *n'importe où* », peu importait... y compris à la rue, d'où il venait ! C'est ce que nous avons traduit sur son visage désespéré ! Notre réaction choquée lui fit sentir qu'il n'était pas le seul concerné dans cette affaire. Et qu'il devait aussi tenir compte de tous nos efforts déployés en sa faveur depuis bientôt quatorze mois. Que tout cela ne pouvait être rayé d'un bloc. Il calma sa colère et nous écouta. Le drame d'un possible retour à la case départ était évité de justesse. Le problème, lui, restait entier.

Avec les jeunes mineurs pris en charge par le Collectif, nous commençons à préparer l'exposition qui marquera la fin de notre première période de travail à la médiathèque. Celle-ci est en grande partie occultée par le ramadan, exercice incontournable pour la plupart d'entre eux.

Ce mois de jeûne est une étape annuelle qu'il ne s'agit pas de traiter à la sauvette. Comment ne pas comprendre, dans la situation complexe de ces exilés, que la religion fait partie des fondamentaux de leur vie, qu'elle leur fournit l'épine dorsale qui leur permet de tenir dans la durée ? Et de leur donner les forces morales indispensables sur leur chemin d'intégration ? L'accueil, c'est aussi cela : s'efforcer de se mettre à leur place pour s'efforcer de saisir les enjeux. Inversion des regards.

Peu – voire pas – de participants aux cours durant ce temps de jeûne entre mai et juin. Nos échanges se sont assoupis. Nous en profitons, avec les quelques rares rescapés, pour commencer à installer les panneaux prévus pour l'exposition. Karim, exilé de Guinée Conakry, nous fait découvrir le très beau poème de David Diop, *Afrique mon Afrique* (1956). Texte profond et perle visuelle.

« Afrique des fiers guerriers dans les savanes ancestrales

Afrique que chante ma grand-mère

Au bord de son fleuve lointain

Je ne t'ai jamais connue

Mais mon regard est plein de ton sang

Ton beau sang noir à travers les champs répandu

Le sang de ta sueur

La sueur de ton travail

Le travail de l'esclavage

L'esclavage de tes enfants

Afrique dis-moi Afrique

Est-ce donc toi ce dos qui se courbe

Et se couche sous le poids de l'humanité

Ce dos tremblant à zébrures rouges

Qui dit oui au fouet sur les routes de midi »

Alors gravement une voix me répondit :

« Fils impétueux cet arbre robuste et jeune

Cet arbre là-bas

Splendidement seul au milieu des fleurs

Blanches et fanées

C'est l'Afrique ton Afrique qui repousse

Qui repousse patiemment obstinément

Et dont les fruits ont peu à peu

L'amère saveur de la liberté »

C'est soudain toute la force neuve d'un continent fier qui surgit à travers ces lignes. Face au nôtre, présumé souverain, d'un modèle soit disant *achevé*, mais qui pourtant est en passe de se transformer en forteresse physique et mentale privée de lucidité, de conscience de soi. Surgit alors la question lancinante : à quoi nous sert l'état avancé de notre démocratie s'il débouche sur l'abandon de nos valeurs et l'incapacité d'organiser une réaction commune aux problèmes d'immigration que nous n'avons pas voulu vraiment anticiper?

Nous nous condamnons pour l'instant à voir – sans *vouloir* les voir – chavirer et disparaître en Méditerranée des milliers de ces jeunes Africains en regardant ailleurs. Comme autant de lambeaux de conscience s'effilochant au fil des eaux. Crise de notre éthique. Faillite de civilisation.

Le sens de notre expérience d'accueil nous saute alors une nouvelle fois aux yeux.

Kamel se remet lentement de sa cruelle déception. Après le corps mis à mal, c'est le temps des bleus à l'âme. Non, la Touraine qu'il chérit de ses vœux depuis plus d'un an, pour laquelle il a accompli tous les efforts d'intégration possibles, ne l'accueillera finalement pas jusqu'au bout. Ingratitude de la belle... Mais il en a vu d'autres depuis cinq ans ! Il va lui falloir repartir. A-t-il le choix ?

L'éternel migrant s'apprête à reprendre son bâton... d'exilé. Avec le sentiment d'avoir vécu une parenthèse, une de plus, mais que sa place est ailleurs. Encore ailleurs. Ailleurs jusqu'où ? Et jusqu'à quand ?... Nouveau camouflet pour ce hardi *fil*s du vent.

Au creux de son malheur est né pourtant un espoir qu'il s'est mis à cultiver en sourdine ces dernières semaines. Avait-il pressenti l'issue hasardeuse de son enracinement tourangeau ? Depuis son arrivée chez nous, il avait réactivé secrètement le lien déjà ancien avec un oncle maternel arrivé en France dans les années 90 et bien implanté depuis, avec famille et enfants, dans l'Est de la France. L'homme est responsable de chantier dans les BTP, dirigeant son équipe sur des postes de travail longeant le réseau ferré lorrain.

Solidarité familiale oblige, l'oncle lui propose de l'engager pour venir travailler avec lui sur ses chantiers. Les contacts téléphoniques se font plus nombreux, on sent les choses s'organiser autour de cette personne ressource qui est en train de dire oui à Kamel alors même que la Touraine lui claque brutalement la porte au nez. Un espoir en chasse un autre. Et la vie continue.

C'est aussi à un vrai noyau d'amis que notre réfugié va devoir dire adieu. Au fil des semaines et des mois, nous l'avons vu tisser tout un réseau de connaissances, à Tours et à Loches. Nous l'avons accompagné deux fois dans ses virées amicales, vraies tournées des popotes où chacun manifeste cette culture de l'accueil et de la fraternité si particulière à l'Afrique.

A chaque fois, nous nous y sommes sentis bien, appréciant la chaleur de rencontres simples, qui sonnaient juste. Nous y trouvions aussi l'expression d'une émotion de reconnaissance de ces jeunes à notre égard. Comme un retour nécessaire, ajusté, à nos sollicitations parfois envahissantes. Don et contre don comme conditions équilibrées d'un échange harmonieux.

Tout en entamant sa tournée d'adieux aux amis (adieux non définitifs, il se promet de venir les revoir et de les inviter dans l'Est), notre Soudanais prépare son départ. Son oncle l'invite à un premier séjour chez lui, en passant par Paris où il va le récupérer. Nous le sentons déjà parti dans sa tête. Menant à bien ses dernières démarches administratives, il passe saluer ses responsables au siège de l'association. L'au revoir est plutôt frisquet (comment en serait-il autrement ?) mais le suivi de son dossier sera assuré entre Tours et Lorraine, c'est là l'essentiel.

Plus touchants sont les adieux à notre femme de ménage qui l'a vraiment pris en affection durant son séjour à la maison, l'embrassant comme du bon pain à chaque fois qu'elle le croisait. « *Vous m'avez fait vivre une belle expérience* » nous glisse-t-elle à l'oreille. A cent lieues de préjugés ordinaires (et trop souvent présumés !), cette femme d'origine populaire a senti et

exprimé des émotions vraies. Combien sont-ils, de ces gens ordinaires des campagnes, à tenir au fond d'eux cette même sensibilité – intuition ? – que l'acte d'accueil dépasse nos frontières personnelles, sociales pour s'incarner dans une réalité plus élevée ? Ne touche-t-on pas ici la part, en chacun, où l'humain touche à l'universel, et pour tout dire à une forme de sacré ?

Qui mieux que les gens de la terre ont en eux ces valeurs de bienvenue et d'hospitalité léguées par des siècles d'Histoire et de pratiques d'accueil de fuyards, vagabonds, réfugiés des conflits ? Je sens là comme la réactivation d'un très ancien gène secret de la bienveillance et de l'ouverture aux damnés de la terre.

L'installation de l'exposition des travaux des jeunes se poursuit lentement, au gré des énergies récupérées ici ou là. J'en profite pour peaufiner le texte de présentation, synthèse des impressions que j'ai personnellement accumulées au fil de ce travail passionnant qui m'a permis de faire vibrer à nouveau ma fibre de transmission.

Moi aussi j'ai senti résonner des émotions neuves en travaillant avec ces jeunes migrants. Et c'est bien le moins : cela me confirme que je me suis placé au cœur de mon projet. Mon texte a évolué au cours des semaines de cours et de l'évolution des réactions des jeunes. Quelque chose a donc bougé en moi, que je tente de mettre en mots.

ECRITS NOMADES / ESPRITS PUBLICS

Nous sommes tous les migrants de nos émotions

« Merci d'être là. Merci à Marie l'animatrice et à l'équipe de la médiathèque, qui sont pour nous, lecteurs, comme l'esprit des lieux. Merci à la Mairie pour le prêt de cet espace du commun où cultiver le plaisir d'un savoir partagé. Sans oublier notre gratitude aux élus de tous bords qui oeuvrent sans relâche à l'animation de nos territoires. Merci et bravo enfin à tous les bénévoles de ce Collectif, Sandra et Véronique bien sûr, et vous tous autour, qui faites preuve, au quotidien, d'une belle énergie au service de la prise en charge de ces jeunes migrants non accompagnés qui ont réussi, à force de courage et

de volonté, à gagner nos espaces. « Esprit public » serait une expression ajustée à l'addition de toutes ces énergies au service d'un bien commun. »

« Puisqu'il sera question d'émotion, je veux d'abord exprimer un vertige en forme de question. Sous les regards de tous nos auteurs passés – et pourtant bien présents ici, sur ces étagères, à travers leurs œuvres – qui sommes-nous, citoyens du 21^e siècle, entrés désormais dans une révolution à la hauteur de l'invention de l'imprimerie il y a bientôt cinq siècles ? Plongés dans nos téléphones portables, jusqu'à des excès inquiétants, nous voici bientôt proches de l'hypnose. De la saturation en tout cas.

Vertige aussi que le raccourci saisissant qui nous donne à voir deux objets aussi lointains – et pourtant aussi proches dans leur nécessité – qu'un abécédaire du milieu du siècle dernier, en regard de cet autre outil, magique et devenu commun si rapidement qu'est le téléphone portable. Entre les deux, soixante dix ans seulement... le court espace d'une vie humaine, et pourtant, une éternité ! Vertige.

Pour en revenir à la médiathèque qui nous accueille aujourd'hui, comment oublier que ce lieu privilégié de culture est aussi un espace de calme, de méditation et de réflexion où se retrouver soi-même, où se recueillir parmi les œuvres parfois plus que centaines en adressant un clin d'œil bienveillant à leurs auteurs ? Un espace où cultiver et agrandir nos espaces intérieurs en ralentissant le temps. Un lieu de rencontre aussi, d'échanges entre citoyens, de partage d'idées. Et s'il ne demeurerait au fond que cela ? L'essentiel ne serait-il pas sauvegardé ? »

« Et le choc des temporalités peut se poursuivre dans l'acte d'accueil de nos migrants non accompagnés. Comment ces jeunes sont-ils arrivés là ? Comment ont-ils réussi à percevoir encore sous les portes souvent closes (ou juste entrouvertes) de nos démocraties repues et à cours d'utopies, un vestige tremblant des Lumières issues de notre Histoire ? Ces Lumières qui ont façonné la modernité de notre pays jusqu'à éclairer l'Europe et le monde. Des questions qui en appellent d'autres, tout aussi historiques, en écho à ce cri lancé par les exclus des temps médiévaux : « Asile ! Asile !... » Que reste-t-il de l'esprit d'asile qui éclaira notre Moyen Age, abritant ses fugitifs au sein de nos églises ? Que reste-t-il de la « place du pauvre » laissée libre, dans les chaumières les plus modestes, les plus isolées de nos territoires, pour offrir la soupe chaude et le foyer d'un abri aux errants de passage ? Le « gîte et le couvert », selon l'expression qui a gardé trace dans le langage. Serions-nous en train d'oublier notre propre Histoire ? Ou, au contraire, avec vous tous, de la retrouver ?

Remontant bien plus loin dans le temps, qu'en est-il de notre filiation avec notre ancêtre commun, homo sapiens, fier migrant quittant son Afrique natale pour se lancer à la conquête du monde ? Ne sommes-nous pas les fils et les filles, en situation de dette, vis-à-vis de ce sapiens-là ? Filiations croisées. Qui est le fils de qui ? Au-delà du droit d'asile – légal – et du devoir d'assistance – légitime – qui devrait animer nos démocraties, quoi nous oblige ? Les droits et devoirs du citoyen. Selon chacun ?... Quelles parentalités nouvelles s'inventent-elles au jour le jour dans vos familles qui s'ouvrent sur l'accueil d'un de ces jeunes ? Toutes les complexités, toutes les

imbrications se perdent dans les profondeurs de la grande Histoire, comme de nos histoires personnelles. De quoi nous laisser dubitatifs, définitivement sans préjugés et sages du poids des questionnements de cette Histoire.

Alors, face à ces vertiges, quel travail proposer à des mineurs non accompagnés ? Sur la forme, la langue française bien sûr, sésame évident de l'intégration de ces jeunes francophiles et francophones dans notre communauté nationale. La langue, ce legs précieux à nous confié par toutes les générations qui nous ont précédés dans l'Histoire, et dont nous nous montrons justement ici les héritiers obligés. Un legs aux apparences familières, mais qui ne va pas de soi pourtant.

Et sur le fond ? Quel sujet universel capable de fédérer l'intérêt, la mémoire, l'intuition, la créativité ? L'élan et le désir d'apprentissage ? Sans oublier la forme du récit à travers les deux outils communs à la langue : la parole et l'acte d'écriture. Le thème transversal, universel, des émotions s'est imposé tant il parle à tous, fait appel à l'expérience de chacun, peut se mettre en récit, comme en musique.

« Ex-motium » : l'étymologie latine du mot nous évoque un mouvement de sortie de soi, avec ou malgré soi, secret ou bien visible, selon la maîtrise de chacun et selon l'instant. L'émotion comme un jet de lave brûlant montant de nos profondeurs affectives, à la durée de vie éphémère puisque accolée au moment de vie qui l'a vue naître. L'émotion qui nous met dans tous nos états, nous suspend, nous déconstruit en quelque sorte, l'espace d'une incarnation

plus ou moins fugitive. Joie, peur, enthousiasme, rejet, ressentiment, élan, reconnaissance... Toutes les intensités et toutes les nuances – parfois même contradictoires – nous habitent tour à tour, nous meuvent soudain, nous poussent à agir, à réagir. En sommes-nous bien conscients, et dans quelle mesure ? Cet univers des émotions nous est à la fois si proche et pourtant si étrange tant il révèle notre propre complexité. Une complexité que nous ne soupçonnons souvent pas alors qu'elle se tient bien là, à notre porte, devant nos yeux. Mais à quelle distance ? Autre vertige.

Et si, comme un apaisement bienvenu après l'orage de leur explosion, nous tentions de reconstruire en partie ces éclairs émotifs, de les modeler en synthèse de récit, grâce à la raison et à l'écriture ? Sûr que nous y découvririons matière à nous connaître, à nous re-connaître. Et, qui sait, à renforcer l'estime de nous-même (suivant alors la question de Montaigne « Qui suis-je ? », à laquelle répond l'adage de Socrate « Connais-toi toi-même »).

Alors écrire ? Pour quoi ? Au service de quel récit ? Pour quel besoin primaire, essentiel ? Pour la nécessité de retrouver un accord de raison, de lucidité sur les choses. Par besoin de structure, désir de mise en forme, de re-mise en forme après l'orage émotif. Ecrire comme composer une petite musique émotionnelle – et pourquoi pas émouvante ? – à partager ensuite avec d'autres. Ecrire pour capter des échos, déceler des goûts inédits, donner chair à nos élans. Pour différer aussi, mettre à plat, saisir et observer

en faisant le pas de côté. Ecrire, enfin, pour se transformer soi-même. Comme dans un miroir fraternel. »

« Des vertiges. Un travail. Et un vœu. Comment prolonger et faire rebondir l'énergie engagée dans l'assistance que nous portons à nos jeunes migrants non accompagnés ? Le mot de « Fraternité » peut-il rester durablement le parent pauvre de notre devise républicaine ? De quoi est fait le sentiment de fierté partagée (autre émotion !) qui peut naître en nous à la vision de ces jeunes avides d'adopter notre langue et notre culture ? On ne coupe pas ainsi avec ses racines, sa famille, sans raisons urgentes, vitales. Gardons à l'esprit que la fuite, le nomadisme, n'ont jamais été un choix pour tous ces jeunes, mais une nécessité impérieuse pour survivre en partant à la recherche d'une vie meilleure. A l'image d'Ulysse contemporains en état de résilience. En attendant, ils sont là et nous poussent à revêtir nos habits d'explorateurs pour nous lancer en quête de notre propre continent émotionnel, parsemé d'îles éruptives, en partie ignorées. Voilà une bonne nouvelle enfin : il nous reste des terres inconnues à découvrir encore ! Avec eux.

Pour finir, j'évoquerai avec plaisir quelques moments d'émotion partagés ici ces derniers mois. C'est, un jour de février, l'accueil chaleureux, naturel, de nos amies mexicaines par nos jeunes réfugiés francophones : l'Afrique ouvrant ses bras à l'Amérique ou les accueillis... accueillant à leur tour. Belle image et clin d'œil à l'Histoire, encore !

C'est la réflexion lancée à voix haute, et en forme de découverte précieuse, d'un participant murmurant : « ça pense dans ma tête ». C'est ce moment de méditation partagée devant le camélia de l'entrée : le silence en apéritif aux plaisirs de la langue. C'est un après-midi passé à faire chanter notre langue, sur six voyelles, avec de jeunes réfugiés bengalis fraîchement arrivés.

C'est le partage impromptu du poème proposé par Karim « Afrique mon Afrique », en appelant un autre, en espagnol cette fois, récité par une exilée mexicaine Nonancy puis écrit par sa fille Yolotzin. La poésie en écho à la poésie. C'est cet acharnement discret, à peine visible et pourtant bien réel et si touchant de notre ami Ali recopiant sans fin, obstinément, comme si sa vie en dépendait, des pages et des pages d'écriture. Vertige encore.

C'est enfin la réactivation toujours surprenante, précieuse à nous tous, du goût de transmettre et de partager. Tous et chacun.e, tour à tour élève puis professeur en puissance selon ce qu'il connaît et qui le constitue. Apprendre ensemble. A l'image d'une fraternité en acte. »

Pour le Collectif *Migrants lochois*, le référent du projet Jean-Marie Parent

La vague migratoire de 2015 est déjà loin. Ses séquelles continuent pourtant d'agir comme autant de répliques d'un séisme qui n'en finirait jamais de nous poser question. Ou plutôt d'entretenir nos immobilismes coupables ? Nous ne savons toujours pas quoi faire, après trente ans de bottage en touche permanent, d'approche sécuritaire du problème. Et trente mille morts en mer depuis le début de ce vingt et unième siècle.

Petites lueurs d'espoir dans cet océan d'impuissance, les ONG de sauvetage en mer continuent obstinément de mettre les mains dans le cambouis en sauvant qui elles peuvent. Optant pour la désobéissance envers les Etats, sauront-elles les faire plier ? Jusqu'à faire éclater l'Europe que nous connaissons ?

Saisi dans sa continuité historique, le drame est d'une ampleur difficile à mesurer. Mis en perspective, ses chiffres sont difficiles à contester. Ils donnent le vertige. Le continent africain, habité par un milliard et demi d'âmes en 2019, en comptera deux milliards et demi en 2050. Le Nigéria sera plus peuplé que l'ensemble de l'Europe. L'Afrique représentera la moitié de la croissance démographique mondiale et sera très probablement incapable de convertir cette force vitale en emplois.

Impuissante à en accueillir dignement une poignée, comment l'Europe toute proche pourra-t-elle réagir aux conséquences durables de ce phénomène ? Entre rejet crispé et raison humanitaire, nos opinions publiques hésitent, tergiversent, prennent un malin plaisir à se faire peur. Certains agitent les vieux slogans nationalistes autour du risque de devenir *étranger dans son*

propre pays. Alors que d'autres ne jurent que par le principe souverain de solidarité. Ouvrir ou fermer les frontières ? Deux approches radicales apparemment irréconciliables dans un équilibre mesuré, pourtant souhaitable.

L'affaire récente du *Seawatch 3* forçant son entrée dans le port italien de Lampedusa avec des migrants à son bord a révélé un certain vide juridique du problème. La capitaine allemande du navire a été arrêtée puis... libérée, provoquant un élan de solidarité sous la forme d'une cagnotte de plus d'un million d'euros. Le ministre italien de l'intérieur a évoqué un « acte de guerre ». Au centre de la polémique, deux droits concurrents : celui, pour un pays, de protéger ses frontières, contre celui de sauver des vies exposées au danger immédiat, le très ancien droit de la mer.

Notre continent, déjà si divisé par ailleurs, a devant lui une équation critique dont peut dépendre sa survie s'il ne trouve pas les moyens de l'affronter d'abord, de la résoudre ensuite. Il peut s'avérer aussi pertinent de dire, avec un homme politique français des années 80, que « nous ne pouvons pas accueillir toute la misère du monde », que de prendre les moyens de légaliser des parcours d'entrée ciblés sur notre continent. Où est la mesure ?

Pendant que les antagonismes des deux bords font s'affronter leurs discordances au grand jour, il se pourrait bien qu'un troisième larron ne vienne les mettre d'accord. Le climat.

Les incorrigibles (et néanmoins terrestres) humains que nous sommes traversent leur période la plus chaude depuis deux mille ans. Selon une

centaine d'indicateurs scientifiques, ce changement est irréversible. Et il va falloir y faire face aussi. Surtout. Le bouleversement qui nous attend nous concerne tous à travers la planète. De quoi nous mettre d'accord ? Même pas sûr. Les périodes de canicule à répétition de ces dernières années ont pourtant déjà pu nous alerter. La réalité est là. Comment réagir ?

Et si l'addition de ces adversités pouvait ressouder nos sociétés consuméristes en panne de récit ? Susciter de nouveaux projets ? De survie, ceux-là. Résister ensemble, au-delà de nos égoïsmes, comme ce fut souvent le cas dans notre histoire, en nous mettant enfin d'accord face aux urgences humaines à affronter. Dans une fraternité ravivée, enfin incarnée.

Le soin aux animaux comme thérapie. C'est la nouvelle porte que nous avons décidé d'ouvrir ensemble avec Kamel, au creux de l'hiver. Notre fille, désormais parisienne, m'a laissé la responsabilité de sa jument en pension dans un petit club hippique proche de Loches. Depuis plusieurs années maintenant, je m'en occupe chaque dimanche, la longeant, la pansant, la sortant dans la forêt proche. Tout cela quasiment sans pré requis.

Ainsi, chaque dimanche, c'est comme si je remettais un peu de mon « titre » en jeu. A quel titre, en effet, ai-je accepté de me lancer dans cette aventure ? Car pour moi c'en est une, physique, morale, technique. Pimentée par cette question, centrale et intime à la fois : entre l'animal – une demi tonne – et moi, qui aura le dernier mot ? Et de quel mot s'agit-il pour cet être muet... de parole, mais pas d'émotions ni de signes pour les exprimer ! Dans cet échange à épisodes incertains, j'ai dû inverser les rôles tenus dans ma vie professionnelles : de professeur, je suis devenu élève, à la manière dont Rousseau conseille de suivre les voies de la nature : « *J'enseigne à mon élève un art très long, c'est celui d'être ignorant* ». Je le suis.

Notre réfugié, quant à lui, est d'emblée plus expert que moi dans l'affaire. Il a souvent évoqué avec nous son enfance passée parmi les animaux dans une nature luxuriante. A l'entendre, on sent que cet art appartient à ses racines et ne demande qu'à être ranimé. Aussi, c'est tout naturellement que je lui propose de m'accompagner au club par un froid dimanche de janvier. De ce jour, il ne manquera presque aucune séance, manifestant l'entrain propre aux passionnés engagés. D'autant que la vaste forêt proche du club lui permettra – heureux complément – de partir découper l'espace de ses deux longs

fuseaux jambiers, tel un *Edouard aux mains d'argent* inversé. Deux thérapies pour le prix d'une... Heureux homme !

Approcher l'animal, le panser, lui parler, simuler le jeu avec lui, Kamel n'a pas à forcer les choses : elles coulent naturellement. Le Soudanais est aux petits soins dans cet exercice où l'attention apportée au corps de l'animal et les ondes ainsi éveillées conditionnent la bonne relation établie avec la bête. Et la séance d'exercices qui suivra.

Très rapidement, je lui confie le soin d'échauffer la jument avant la séance. C'est toujours un moment heureux de les voir courir l'un à côté de l'autre, dans la même foulée de trot qui s'accorde. Il y a du tempo, du musical là-dedans, je le sens. Après quelques tours de piste dans le manège, l'harmonie s'installe naturellement entre les deux coursiers. De cette osmose d'attitudes et de rythme se dégage bientôt une magie surprenante, aux tonalités de l'évidence : la sensation d'une esthétique vivante surgissant là, dans l'instant. A mes yeux émerge alors cette question : quels dieux sont-ils convoqués ici ce matin pour nous concocter ce spectacle rare ?

Softly, as in a morning sunrise, c'est la mélodie de jazz qui affleure en fond pour accompagner cette ronde qui semble ne jamais devoir s'arrêter, à l'image d'un mouvement perpétuel, coulant sans effort. Je ne vois que le jazz, musique aristocratique, pour accompagner cette scène marquée du sceau de l'élégance et d'une forme de noblesse. Comme un air d'épure qui dure, qui dure. Je salue intérieurement l'un de ces moments, rares, précieux, où le monde semble enfin accordé.

Accord, justesse, harmoniques... Les mêmes mots reviennent au galop en parcourant l'ouvrage de Laurent Gaudé « *Nous l'Europe, banquet des peuples* », paru à la veille des élections européennes de mai. La conclusion de son texte puissant, dont je termine la lecture, me parle fort.

« *Chaque génération doit dans une relative opacité découvrir sa mission, la remplir ou la trahir* » note l'auteur en citant Frantz Fanon et ses *Damnés de la terre*. Avant de s'engager dans un plaidoyer pour le réveil de notre Europe Un réveil frappé au coin d'une responsabilité historique.

« *Grand banquet, c'est cela qu'il nous faut maintenant* » plaide Gaudé, convoquant « *l'utopie et la colère* » face au « *petit égoïsme des nations* ». Et de s'insurger en proposant : « *Il est temps d'inventer. Nous voulons une zone de décroissance... Nous pouvons être la plus grande zone d'économie mesurée. La planète crève de notre appétit... Nous pouvons inventer autre chose que le libéralisme torse nu, exhibant sa puissance...* »

La raison des Lumières ne suffit plus. Il faut, selon lui, y joindre « *la sève et le visage lumineux de l'audace* ». La réactualiser, en somme.

A la lecture de son texte, je ressens toute la coïncidence bienvenue avec les sensations et les idées que j'évoquais il y a peu en préparant un bilan de ces quelques mois de travail à la médiathèque avec les jeunes. J'écrivais :

« *... Alors peut émerger progressivement un réel plaisir d'apprendre, à la façon dont on partage un repas en famille ou entre amis. Une forme de « banquet des savoirs » (un peu à l'image du Banquet de Platon) où*

l'obligation de performance cède le pas à une empathie partagée entre des convives attentifs les uns aux autres. Une fraternité en acte. »

Le texte de Gaudé vient résonner comme un écho d'encouragement à ce partage des savoirs que nous appelons de nos vœux. Un savoir qui sera demain la véritable richesse en jeu (ainsi que la variable d'ajustement entre les citoyens). « *Nous l'Europe des Savoirs, Banquet des peuples* » serais-je tenté d'ajouter dans un geste de synthèse de nos approches. Bienvenus jeux de miroir !

Par ces textes, c'est l'esprit et les actions du *Collectif lochois* qui se trouvent aussi validés. A travers le souci constant de leurs membres d'assister les jeunes migrants non accompagnés au cours de leur lutte pour une intégration réussie au quotidien. Les plus faibles sont à aider en priorité, voilà l'évidence !

A nous citoyens de faire pression pour susciter ce que Gaudé nomme une *hospitalité d'Etat*. En se rappelant que l'Etat c'est nous, en la personne de chacun, qui le faisons... Et que nous récoltons celui que nous méritons.

Paris, ce 20 juin 2019. Depuis 2001 et à l'initiative de l'ONU, chaque 20 juin marque la Journée mondiale des réfugiés. Une journée dédiée de plus à placer bientôt au rancard de nos oublis ? Nous sommes invités, Béa et moi, à venir nous joindre à l'événement pour témoigner en tant que famille d'accueil.

La rencontre se veut lieu et temps d'échanges entre professionnels, bénévoles, réfugiés, citoyens engagés et riverains curieux. Jeux pour parler des migrations avec des mots d'enfants, stands pour mieux connaître les droits des réfugiés, témoignages de bénévoles et village associatif pour découvrir les acteurs qui se mobilisent, animations sportives et créatives pour favoriser les rencontres, tables rondes pour échanger... Moment festif et solidaire. Prétexte aussi à la relance des luttes et aux débats citoyens.

Aux yeux des responsables et associations, la situation des demandeurs d'asile en France est « extrêmement critique ». Et ce, faute de moyens affectés par l'Etat à l'accueil, entend-on le plus souvent. Seul un demandeur d'asile sur deux est aujourd'hui hébergé dans ce que l'on appelle le dispositif national d'accueil (Cada, Huda) prévu pour héberger et accompagner les personnes dans leurs procédures. Une telle journée se veut un moment d'interpellation de l'opinion et des pouvoirs publics sur la situation critique des demandeurs d'asile et des personnes migrantes en France.

Ce même jour, la maire de Paris inaugurera dans la capitale une *Maison des Réfugiés*. C'est un lieu important pour les associations, car il va aider à monter des projets d'accueil et d'accompagnement des personnes exilées, particulièrement en Île-de-France. Ce sera aussi un centre de ressources, un

lieu de débats, de pédagogie, sur l'accueil et l'intégration des étrangers dans notre pays.

Pour autant, le déficit actuel de places d'accueil, qui s'avère criant, explique la reconstitution des campements indignes et des squats dans les grandes villes : Paris d'abord, où 1000 à 1500 personnes vivent dans ces campements, mais aussi dans d'autres grandes villes, telles que Lyon, Nantes, Bordeaux... Cette problématique des campements et de l'augmentation du nombre de migrants à la rue touche toutes les grandes métropoles françaises. Et même les personnes qui obtiennent l'asile au terme de la procédure peuvent faire l'objet de remises à la rue.

Assiste-t-on à un double discours du gouvernement, déclarant d'un côté que l'intégration des réfugiés est une priorité, mais, dans les faits, demandant aux associations de remettre à la rue des personnes, lorsque les délais légaux d'occupation des centres d'hébergement sont dépassés ? Tout semble mis en oeuvre pour faire de la place en jouant, dangereusement, sur le temps. En attendant, ces personnes sont orientées vers le 115, or les centres d'accueil pour les *sans domicile fixe* sont aujourd'hui totalement saturés. Elles se retrouvent donc à la rue, ce qui est à la fois moralement inacceptable, et contraire au droit. Le réfugié envisagé comme balle de ping-pong que se renvoient les responsables ? Le cycle est infernal.

La loi *Asile et Immigration* prévoit la possibilité pour l'Etat, afin de desserrer l'Ile-de-France, d'orienter les demandeurs d'asile vers d'autres régions. Sans garantie d'hébergement à l'arrivée. On se retrouve dans une situation

ubuesque, où des personnes, des familles sans solution, risquent en plus de perdre leur droit à l'hébergement et l'allocation de demandeur d'asile (ADA).

Les pouvoirs publics ne chercheraient-ils pas à dissuader les exilés de demander l'asile en France en dégradant les modalités d'accueil ? Il manquerait 40 000 places pour sortir de cette crise et permettre seulement d'appliquer la loi : permettre à tout demandeur d'asile d'obtenir un hébergement et un accompagnement. Une obligation pour les Etats qui remonte à la Convention de Genève de... 1951. L'Histoire est prise en flagrant délit de bafouiller !

En attendant, nous sommes bien accueillis par les organisateurs de la journée qui nous ont demandé de venir témoigner publiquement de notre expérience. Notre intervention se charge naturellement de l'émotion accumulée au cours d'une année riche en rebonds de tous ordres. Nous en ressortons encouragés et confirmés dans notre action.

« *D'a'kkk... ôôô...rd !...* », c'est le cri, drôlement modulé, lancé par Kamel lorsqu'il donne – en apparence du moins – son accord à l'une de nos propositions, explications et autres étonnements, tels des mantras magiques poussés face au monde comme il va. Une sorte de cri du cœur qui, pour lui, a valeur d'approbation.

En parfaits naïfs que nous voulions être, et qui ne demandaient qu'à le rester, nous avons souvent pris cela pour argent comptant, Béa et moi. Cette réaction nous rassurait : Kamel avait compris, comprenait et... comprendrait encore plus à l'avenir ! Sauf que nous avons fini par saisir ce qu'il pouvait se nicher d'indécision, d'automatisme et pour tout dire de flou dans son attitude. Peu importait, puisque ça nous rassurait d'être dupes ! L'inconvénient de jouer l'attitude « bon public ».

Comme si l'addition magique de tous ces « *D'a'kkk... ôôô...rd !* » réunis faisait, aux yeux de notre réfugié, un grand, un vaste et définitif « *merci !* » à notre cohabitation et à tous les bienfaits qu'il en retirait.

Pour autant, nous avons fini par accepter l'idée que Kamel, en fait, ne saisissait, à ces moments-là, que le fond de notre message, son aspect sensible, humoristique ou pratique, son ambiance, sa tonalité, cet accent de conviction que nous utilisons tous pour emporter l'adhésion de l'autre, se le mettre dans la poche de nos petites certitudes ou de nos grands désirs de reconnaissance. Sans doute avait-il accès, à ces moments-là, et sans le savoir, à ce que les cuistres nomment pompeusement le « *métalangage* », cette forme d'expression où le fond remonte à la surface de la forme, finissant par coïncider avec elle. Bref, Kamel nous comprenait « en gros »,

saisissait le ton donné à nos intentions, mais pas forcément toujours la précision ni le détail des remarques que nous formulions.

N'empêche, les ressorts complexes du don et du contre don fonctionnaient là aussi, venant alléger les lourdeurs inévitables qui s'installaient sur les visages lorsque les nouvelles n'étaient pas bonnes ou que notre babel administrative continuait de nous abreuver de ses derniers formulaires en vogue... si pauvres en métalangage, pour leur part ! L'accueil comme sport de combat ou comme détecteur de finesses à explorer ? « *D'a...kkk...ôôô...rd !* » : le Soudanais n'exprimait là, au fond, que cette aptitude démesurée, quasi obligée, aux subtilités de la *com'*, si habilement maniée par nos politiques, souvent incapables d'appeler un chat un chat.

Mais le rassurant de l'affaire est qu'il confirmait ainsi, sans en avoir l'air, son adaptation croissante à notre société telle qu'elle va, insidieuse et pateline, trop souvent mimétique jusqu'à l'outrance. « *Il y avait une fois un caméléon, on l'a mis sur du vert et il est devenu vert, on l'a mis sur du bleu et il est devenu bleu [...] et puis on l'a mis sur un plaid écossais et le caméléon a éclaté* » raconte Romain Gary dans *La nuit sera calme*. L'écrivain aux masques multiples savait de quoi il parlait.

Ravivant mes anciens rites scouts, je me propose soudain d'attribuer au réfugié le totem du caméléon de bonne volonté. Sans lui souhaiter pour autant de finir comme l'animal au flegme indubitable ! Quant à nous, il nous restera, à l'avenir, à mieux repérer, décoder nos propres mouvements d'imprécation émotive pour tenter de les traduire en mots plus simples. Entreprise stimulante sans pour autant constituer une sinécure.

Le Collectif n'en démord pas. Il poursuit inlassablement ses actions tous azimuts, n'hésitant pas à secouer la sphère publique. La lutte est toujours la même, sans cesse recommencée. Les pétitions auprès des préfets se succèdent. Le message est simple : « *Stop à l'abandon des mineurs dans les rues de Tours !* » Aux départements de les mettre à l'abri en urgence, comme la loi le prévoit.

La procédure est claire, même si elle a tendance à confiner au jeu sordide : les jeunes mineurs non accompagnés doivent se présenter à l'Aide sociale à l'enfance pour demander leur protection au Conseil Départemental. En attendant, comme dans une course aux accents délétères, les arrêts et convocations aux commissariats se multiplient. Avec, parfois à la clé, une obligation de quitter le territoire français (OQTF). Un adolescent peut-il vivre un minimum sereinement avec cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de lui en permanence ?...

Il faut toujours revenir aux gestes premiers saisis dans toute leur signification. Ils traduisent bien souvent les intentions d'origine. Evoquant à nouveau ces circonstances, je retrouve le courriel où j'exprimais mes vœux de bonne année à ce Collectif que je venais de rejoindre en janvier :

« Heureuse année nouvelle ! Et pourquoi pas une tournée de souhaits et désirs à exprimer / partager ?... Pour ma part :

- Cultiver entre concitoyen(ne)s la reconnaissance et l'encouragement qui fédèrent les énergies – face au ressentiment qui peut les diviser –

- *Apprendre à construire et partager les savoirs et le langage comme miroirs de ce que nous voulons être*
- *Repoétiser le monde (choyer le beau et l'amitié des choses de la vie au quotidien)*
- *Rester vigilants, à l'affût, dans une humeur de joie et de légèreté*
- *Prendre soin... »*

Et, dès le lendemain : « *Pour prolonger notre réflexion d'hier soir, je vous propose une œuvre qui peut servir d'expérience à la recherche de l'émotion et du reflet de soi dont je parlais. Une œuvre qui peut résonner en écho avec notre travail engagé dans le Collectif, surtout quand on connaît le contexte de sa création. A 70 ans d'intervalle, les défis restent les mêmes... Ecriture possible à suivre... »*

Je joignais à mon message le lien vers l'*Alabama* de John Coltrane (vrai chant mélodique dédiée aux droits civiques américains dans les années 60) qui selon moi symbolisait avec justesse cette lutte jamais aboutie, toujours en cours, de nos consciences contre tous les racismes et pour le respect des différences. Au cœur de nos sociétés souvent raidies par les peurs archaïques, identitaires.

Avec le recul de mon travail auprès des jeunes ces derniers mois, mon message m'apparaît aujourd'hui à la fois ajusté et... dépassé. Ajusté car je n'en retirerai pas une ligne dans les intentions de fond. Dépassé parce que je ne me sens pas immergé totalement dans le groupe. Pour parler juste, je

souhaite garder un pied *dans* et un pied *hors* ce Collectif. A l'image des migrants, à cheval entre leur pays d'origine et leur pays d'accueil.

Il me semble y avoir trouvé ma place exacte : celle de l'enseignant, du transmetteur de plaisir d'apprendre. Celle concoctée en quarante années de carrière qui m'ont fait évoluer. Face à cette certitude et à ses contours précis, d'anciennes appréhensions de groupe se sont réveillées, où je retrouve de plain pied mon histoire personnelle.

Je ne me sens tout simplement pas pourvu de cette fibre militante qui anime en permanence notre Collectif. C'est ainsi, c'est objectif, et je veux en tenir compte pour continuer à tenir ma juste place. Celle d'une liberté de pensée et d'action à laquelle je tiens. Pour autant, je reconnais que quelque chose me dépasse là, dans une tâche commune, partagée avec d'autres. Et c'est bien ce qui compte.

« *L'œil est la fenêtre de l'âme* » selon Léonard de Vinci. Pour l'auteur de la Joconde, ce qui importe c'est ce qui se passe dans la pensée avant l'exécution de l'œuvre elle-même. Le projet comme *cosa mentale*, chose mentale.

Le regard de Mona Lisa illustre l'ambiguïté d'un regard double : elle nous regarde en coin, subrepticement, provoquant ce sentiment d'étrangeté où l'on se trouve à la fois vu et voyeur. Rythme à deux temps. La *Joconda* produit derechef un *Jocondo* : le spectateur que nous sommes, fasciné par un tel mirage apparemment... immobile. Et pourtant à l'œuvre.

Voir, être vu. Jusqu'à *fabriquer l'autre* de nos préjugés enfouis, tenaces. Le phénomène des exilés nous renvoie à ce dilemme secret, intime, qui au fond n'en est pas un : à nous d'aiguiser notre regard pour être capables d'alterner, en passant d'un bord à l'autre, notre vision de l'événement, de la rencontre. Comme de son sens, d'abord immédiat, puis approfondi. A nous de construire une vérité objective aussi proche que possible du réel. A partir d'éléments variables... selon les intérêts divergents du point de vue où chacun se place. En évitant les pièges de la courte vue. Statistiques à suivre.

La récente actualité des faits observables – été 2019 – nous confirme que le quart des migrants sont des jeunes mineurs isolés. Leur nombre ne cesse de s'accroître et leur prise en charge reste un défi pour les départements. Ils seraient au nombre de 20 000 selon la protection judiciaire de la jeunesse (40 000 selon le président des départements de France). Le défi apparaît triple : leur évaluation réelle, leur hébergement, leur financement. L'Etat est

accusé de ne pas tenir sa promesse de prise en charge totale, mais de n'en assurer que 10%. Le coût estimé est de 50 000 euros par an et par mineur, soit 2 milliards d'euros. Le nombre de places en foyer demeure insuffisant, certains départements privilégiant la location de chambres d'hôtel lors de la mise à l'abri légale qui précède l'évaluation de la minorité.

Enfin et surtout, c'est le défi humain qui ne semble pas à la hauteur. Partis de chez eux dans la peur de la fuite, les jeunes migrants arrivent dans un sentiment de peur qui leur fait poursuivre... cette même fuite ! Hors de question d'entrer dans le premier commissariat venu ! Beaucoup repartent au hasard et se perdent dans la nature.

Face à cette réalité, quel regard sommes-nous capables d'accorder à ces jeunes ? Les voyons-nous ? Et si oui, comment nous apparaissent-ils ? Y discernons-nous, se détachant derrière leurs silhouettes, nos propres jeunes s'ils étaient plongés dans une situation comparable ? Quelle serait alors notre réaction de parents, d'adultes responsables ?

Quelle tâche, quelle œuvre éducative nous animerait alors ? Quels actes de parentalité ordinaire, instinctive, nous viendraient tout naturellement, à l'égard de jeunes en déshérence ? Quels efforts d'indifférence, de déni plus ou moins conscient, ne nous faut-il pas faire pour ignorer ce qui pourtant nous crève les yeux ?

Voir, être vu. La potentialité d'une œuvre coutumière, humanitaire, éducative se pose là, devant nous, telle une *cosa mentale* qui devrait logiquement nous mettre en question, déclenchant réactions et désirs de projets. Sommes-nous tombés si bas dans notre inconscience – ou dans notre mésestime de nous-mêmes – pour faire semblant de ne pas voir ce qui, pourtant, nous crie sa présence ? L'inconvenant spectacle, la vision révoltante, l'ardeur niée. Et la réponse absente, rendue obscène par cette absence, aux gestes forts de l'exil.

Combien de temps encore nous figurons-nous dans nos postures de *Jocondos* immobiles et fascinés par nos propres sidérations ? Impuissants à l'accueil qui pourtant nous tend ses bras simplement humains.

Juin 2019. Kamel revient de son premier passage à Paris. Chemise blanche et costume noir, il est sapé comme un milord et fier comme Artaban. Son oncle l'a emmené faire les magasins de la capitale, jouant à plein l'esprit de famille.

Il flotte autour du réfugié comme un air de départ. Ou plutôt de retour aux sources : il retrouve avec cet oncle un peu de l'esprit, de l'ambiance de la famille qu'il a laissée au pays il y a cinq longues années déjà. Une fuite au long cours. Quel rapport à la mémoire peut bien être le sien ? Nous nous posons la question sans pouvoir imaginer vraiment d'élément de réponse à ce vertige.

En tout cas, notre Soudanais apparaît transformé, pourvu d'un statut social tout neuf, à l'image d'un jeune oiseau fraîchement éclos en passe de quitter le nid. Il exprime un plaisir évident à être bien habillé. Et à vrai dire, toute tenue lui convient comme un gant. Même le ciré jaune arboré lors de son stage de printemps aux services techniques de notre ville réussissait ce tour de force de le mettre en valeur. C'est dire !

Kamel a toujours pris soin de son apparence physique et vestimentaire. Il lui arrivait assez souvent de repasser consciencieusement son linge sur la planche à la maison. Sans que cela empêche le désordre régnant dans sa chambre, tous vêtements, papiers et médicaments confondus. Tri sélectif des tâches et des urgences ?

Son oncle l'a invité à venir passer quelques jours chez lui près de Bar le Duc dans la Meuse, pour prendre contact avec les organismes publics en charge

de rythmer sa nouvelle ville (Pôle Emploi, CAF, CPAM, Centre des Impôts, Banque postale) et commencer à opérer le transfert de ses dossiers. Notre Babel guette ! Il doit aussi signer le contrat de travail qui le liera à sa nouvelle équipe de travail dans le BTP. C'est une vie toute neuve qui s'organise autour de lui, qu'il a choisie résolument, cette fois, après avoir renoncé à l'appartement de Tours, épisode douloureux mais dont il semble être sorti avec un moral renforcé. Son esprit de résilience est intact.

Il a d'ailleurs été conforté dans son choix par sa psychiatre du CMP de Loches qui l'a encouragé lors d'un ultime entretien. « *L'important est que ce soit votre décision à vous !* » lui a-t-elle confirmé. Il arborait un large sourire en sortant.

Désormais sur le départ après quatorze mois de présence chez nous, Kamel reviendra passer quelques jours dans la région pour récupérer à la Préfecture de Tours sa précieuse carte de séjour renouvelée. Démarche incontournable que nous suivrons de près, toujours à l'affût d'un pépin de dernière minute. L'épisode prendra des airs de dernier caillou glissé dans nos chaussures qui en ont vu d'autres depuis plus d'un an. Ambiance...

Entassée dans une salle triste et banale à l'arrière de l'administration d'Etat, une foule sage, hébétée, de migrants se nourrit de l'attente des démarches paperassières en cours. Les regards expriment un mélange d'anxiété et de résignation. Un vigile passe pour réguler les flux d'entrées et sorties du lieu,

vérifier le contenu des sacs, répondre aux questions. Sans aménité, c'est le moins que l'on puisse dire.

Kamel sait que sa nouvelle carte de séjour est là, derrière le guichet. Il a pris un numéro d'attente et devra patienter une bonne heure et demie pour la récupérer contre la modique somme de... 270 euros ! Migrer est loin d'être donné. Mais pas le choix.

Dès le lendemain, il doit regagner Bar le Duc par le train et retrouver son équipe de travail. Nous l'accompagnons à Tours une dernière fois avant des adieux très émouvants en pleine ville : il a tenu à passer chez le coiffeur avant de repartir dans l'Est, ultime petit coup de chic offert à son image. Estime de soi oblige.

Voilà notre Soudanais sur la bonne voie !... Et nous ? Emus et soulagés à la fois que tout se termine bien.

IV – MUTATIONS

4 juillet 2019. La présence de Kamel plane encore dans la chambre d'amis que nous avons mise à sa disposition au début de son séjour il y a plus d'un an maintenant. Que reste-t-il de notre expérience d'accueil ? Le temps du bilan est venu.

Notre rétrospection s'ancre dans la décision d'un acte choisi, assumé. Dans le contexte aussi d'une vie de retraités avec ses ouvertures, ses rencontres. Ses attentions et ses présences. Et sa philosophie de la vie patiemment nourrie d'expériences fortes, d'éléments personnels influencés à leur tour par le geste simple de l'accueil, évident en apparence, mais qui a coloré une année de notre vie de tonalités imprévues, curieuses, singulières. Cette expérience nous a remués tous les deux, Béa et moi, et nous n'oublierons pas.

« *Tout apprentissage est un métissage* » assure Michel Serres dans son ouvrage *Le Tiers-Instruit*. La formule peut aisément se retourner en ce qui concerne notre traversée de l'accueil. Questionner l'errance, la dispersion, la diaspora. Partir, arriver. Emigrer, immigrer. Explorer l'étrange(r) en soi, le *nulle part*, le non lieu. L'absence de place où grandir selon une tradition, une langue, une communauté. L'absence d'identité. D'appartenance. Tout ce qui, en creux, nous est... étrange. Peut-être parce que, privilégiés qui s'ignorent, nous en sommes naturellement pourvus.

Comment étaient traités les migrants européens arrivant à *Ellis Island* au début du XX^e siècle ? Au pire renvoyés chez eux, mais pas poursuivis, enfermés, humiliés par des tests de minorité d'un autre âge, comme le sont

actuellement ces jeunes migrants africains gagnant notre continent. C'est bien cette part sacrifiée, oubliée ou niée, de l'acte d'exil qui nous a remués au fond. Un sacrifice où l'on a retrouvé un peu de ce *sacré* si galvaudé par notre monde contemporain. Un sacré à ne surtout pas abandonner aux religieux de tout poil, tant il fait le lien entre notre appartenance humaine et l'espace de nos intimités personnelles ! Le divin envisagé enfin comme *multiple* et *intime*... face aux boutiques aliénantes des *monothéismes* frénétiques.

Cette hospitalité vécue nous aura permis de créer une jonction concevable, réalisable, entre notre *local* et le *mondial*, en empoignant l'ordinaire, le quotidien, le quelque chose, le quelqu'un. Pour que de ces métissages surgisse du surprenant. De l'inattendu qui secouerait nos vies trop sages de sédentaires appliqués.

Nous avons ainsi agité une *coïncidence des contraires* mêlant insatisfactions et désirs, larmes et rires, misère et grâce, comique et tragique, grotesque et sublime. Jusque là habités par une modernité en cours aussi éruptive que mimétique, nos regards se sont surpris enfin à ... s'accorder par eux-mêmes.

A la question « *quels espaces encore vierges sur notre planète en ce XXI^e siècle ?* » nous avons tenté de répondre en appréciant cette épaisseur intime qui nous met à juste distance de nous-mêmes, dans un geste d'introspection et de remémoration à cultiver.

Nous avons aussi plaidé pour une vie plus lente, plus attentive. Celle qui nous pousserait à fermer nos écrans – ces voiles d'illusions jetés sur le monde – pour ouvrir des livres au hasard... et poursuivre une observation du réel au ralenti. Au-delà des replis et des haines du temps.

Michel Serres, encore lui, décrit comme un exil ce moment où le lecteur traverse un livre. Il évoque ce « *tiers-lieu ouvert, dilaté* » qui « *s'emplit de tierces personnes* ». Ainsi, le geste d'apprendre consisterait à « *devenir gros des autres et de soi* ». Engendrements et métissages.

Le penseur parle de ce moment où « *le manteau et la chair d'Arlequin s'ensemencent d'esprits colorés* » (un peu de nos *Esprits nomades* ?) Puis, ravivant le « *retour du global au local* » par l'essai, le conte ou la philosophie, il conclut par cette réflexion finale à l'intention des transmetteurs que nous sommes tous, à un moment ou à un autre dans nos vies : « *Re-né, il connaît, il a pitié. Enfin il peut enseigner !* »

Laissons à cette oeuvre en état de surgissement constant la puissance d'*engendrer notre temps*. Et à la langue le soin de dire sa source. Co-naître, re-naître. A quel signe nos épiphanies se reconnaissent-elles ? A cela qu'elles sont toujours en chemin.

« *Le portrait de l'homme se réduit à l'œil de l'œuvre* » nous confie encore le philosophe sur un ton énigmatique. Quelle œuvre ? Et pour quel portrait ? Quelle forme de travail mettrait en musique le pouvoir de nous transcender au point d'ouvrir des voies, des flux de changement dans nos labyrinthes intérieurs ? De contribuer à façonner une autre image de nous, à nos propres yeux d'abord ? A y regarder de plus près, la question s'est bien posée à certains moments de nos actions d'accueil, de soutien au réfugié. Ainsi que dans les temps d'apprentissage avec les jeunes migrants non accompagnés.

Portrait de l'homme. Œil de l'œuvre. Mais de quoi *faire œuvre* ici, maintenant que tout semble avoir été dit, vécu, exploré ? Jusqu'à entrevoir confusément la fin de notre monde... fini. Que nous reste-t-il à inventer dans ce contemporain agité des mêmes soubresauts et des mêmes élans que ceux autrefois décrits par le poète Prévert ? Coïncidence des contraires, encore.

« *La fleur interdite de séjour
la fleur rebelle à la lobotanique
réfractaire à l'ortie-culture
la fleur du libre savoir et des vérités ouvrières
la fleur de n'importe qui quand n'importe qui c'est quelqu'un
la fleur aux couleurs éclatantes et qui éclate n'importe où
quand n'importe où c'est partout
éclate de vivre
éclate de rire
et d'inquiétude
et de détresse aussi*

*Dans un pot de fer des grenades
lancées par des grenadiers
Dans un pot de terre la fleur
défendue par ses jardiniers. »*

Fleur de migrant, serait-on tenté d'ajouter !...

Les tendres accents de la mélodie *The man I love*, de Georges Gershwin, remodelée en chœur au fil des décennies par moult et nobles compagnons jazzmen, sauront se joindre aux tonalités de cette fleur insolite et buissonnière à la Prévert. Et mêler ses sonorités bienveillantes aux chromatismes floraux du poème. L'œuvre revêt ici toutes ses dimensions, émotionnelles, affectives, convoquant des fraternités de sensibilité, d'intuitions partagées. Le beau nous transforme, nous réunit dans une communion aux airs d'universel. La musique s'empare de notre spleen, l'emporte très haut puis nous le rend transcendé, inoffensif. Une puissante aristocratie de sentiment sait nous accorder ensemble au-delà des mots.

Oui, l'œil de l'œuvre est là qui nous regarde tous dans un élan nourri des intuitions profondes de chacun. Il sculpte nos portraits attentifs, attentionnés comme jamais. Force en nous une forme d'exil personnel hors des appartenances, rumeurs, clichés et rengaines usées. L'espace d'un instant, nous ne sommes plus tout à fait les mêmes, mais des miroirs en fusion, le regard habité de paysages que nous reconnaissons soudain comme nôtres. Pour les avoir déjà admirés quelque part. Réminiscences et mutations.

« *N'importe !* » clamerait Prévert en poète espiègle du contre pied : « *C'est quand il n'y a pas grand monde qu'il y a grand-chose...* » Nous voilà soudain grandis, dilatés. Et porteurs convaincus de la tâche désormais confiée aux frais élèves que nous devenons (et redevenons sans cesse) : explorer ensemble le minerai précieux de nos émotions à travers les œuvres des artistes. L'or du Soudanais resurgit tout soudain.

Faisons confiance à nos sens en éveil pour puiser aux sources de nos récits personnels. Une estime renouvelée de nous-même, teintée de fierté, s'esquisse déjà à l'horizon de ce travail.

Parvenus aux frontières de nos propres exils intérieurs, c'est comme si nous nous étions soudain retrouvés. Sans murs ni barbelés cette fois.

Fin juin 2019. Jour de présentation de l'exposition des travaux des jeunes migrants. Les abords de la médiathèque, chauffés à blanc par une semaine de canicule ascendante, présente des airs de désert assoiffé. L'oasis est à l'intérieur. Clin d'œil des esprits nomades qui nous y auraient donné rendez-vous à leur manière ?

Une vingtaine de personnes ont fait le déplacement pour voir l'exposition et entendre les témoignages chargés d'émotions (c'était le thème choisi du travail). Les textes sont riches, divers. Sobrement écrits.

Le Pakistanais Miladul décrit le périple qui l'a mené de son pays en France, via Bengla Desh, Iran, Turquie, Serbie, Italie. Dont une partie à pied.

Bakery le Tchadien raconte : *« Un jour en Méditerranée, on était 55 sur un petit zodiac. On a perdu la direction du bateau. On a épuisé notre essence. Nous étions immobilisés. Heureusement des hélicoptères sont arrivés. Un grand bateau est venu nous sauver. Il nous a amenés à Almería en Espagne. La Croix Rouge nous a donné des habits et de la nourriture. Puis nous avons été répartis dans plusieurs associations. »*

Karim, de Guinée Conakry, évoque le test de minorité auquel il a été soumis, exprimant son incompréhension : *« Ma minorité a d'abord été prouvée par le Conseil Départemental du lieu où je me trouvais. Après un mois passé à l'hôtel, j'ai été convoqué à nouveau pour un tête à tête qui a remis en cause cette décision, du seul fait que j'avais changé de département ! Enorme déception pour moi ! Comment comprendre ? »*

Modibo le Malien a été plus chanceux : « *Un jour de février 2016, j'ai été secouru par un bateau de la marine italienne, puis par la Croix Rouge qui m'a accueilli à Bari, en Sardaigne. Là, on m'a proposé une formation de boulanger. J'ai obtenu le diplôme et j'ai commencé le métier. Je me suis intégré à la société italienne.* »

Lamine, lui, décrit l'un de ces gestes simples, et pourtant conséquents, qui habitent nos vies : « *Un jour dans une rue de Tours, j'ai croisé une personne âgée que j'ai aidée à porter ses courses. Elle m'a proposé son aide et m'a orienté vers une association qui a pu me prendre en charge. Puis je suis arrivé à Loches.* »

Karim conclut par une vibrante synthèse : « *La Guinée, la Côte d'Ivoire, le Mali, l'Angola, le Mexique, le Bengla Desh, le Pakistan... Et un seul pays d'accueil et de rencontre, la France* »

Véronique, du Collectif, évoque avec force et simplicité une journée foot et pique-nique en février, sur le petit terrain d'un village perdu près de Loches. « *Un sourire différent illumine leurs visages... Puis les masques tombent, ils oublient pour un temps leur quotidien et se comportent comme des adolescents qu'ils sont... ça discute, parlements vivement sous nos yeux amusés... Le jeu s'anime, des tirs fusent, des buts sont marqués, quel bonheur de les voir courir après le ballon ! Avant une pause déjeuner bien méritée, même pour les spectatrices.* »

Je conclus sur les nuances et finesses de la langue qui nous rassemble là, aujourd'hui. Ce matériau de notre création commune, orale comme écrite. La silhouette tonique de l'œuvre pointe bientôt son nez à l'horizon de nos productions à tous. Oui nous sommes bien les *auteurs* qui donnons forme à cette langue écrite, lui permettons d'exister dans une trace apte à éveiller l'intérêt de lecteurs, à faire *autorité*. A l'image du musicien jouant de sa gamme, ou du peintre maniant son nuancier de couleurs.

S'exiler, apprendre une langue ? Un travail d'artiste !

« *Eux, c'est nous* » résume, laconique, l'auteur Daniel Pennac dans un petit opuscule intitulé *L'instinct, le cœur et la raison*. Sa question posée : comment mieux nommer les peurs et cerner cette partie de nous *qui ne veut pas* accueillir, notre archaïque instinct de conservation.

Un rapide regard sur le XX^e siècle nous confirme pourtant que notre pays fut un siècle de migrations incessantes, et qu'alors nous avons pu et su le faire. La France métissée d'aujourd'hui en est la preuve sur pied. En quoi celle de demain nous verrait-elle moins aptes à l'ouverture ? Faire renaître l'énergie d'un espoir à partager.

« *100 z'infos* ». La gazette mensuelle imprimée par le Collectif et proposée sur le marché du samedi en ville, fait le point sur l'actualité lochoise. La situation est tendue avec les élus. L'inauguration de la Foire exposition de printemps a donné lieu à un épisode qui tient du dialogue de sourds. Plutôt qu'une action militante spectaculaire avec banderoles et slogans, le groupe avait choisi de remettre simplement une lettre au président du Conseil départemental afin de le solliciter sur l'urgence d'un accompagnement digne des jeunes migrants présents dans son secteur.

Las ! L'élu ne trouva rien de mieux que de qualifier la démarche du Collectif d'« *effet de manche* », dans la presse locale, refusant au passage de serrer la main d'un jeune venu à sa rencontre pour le saluer. Quant au président de la communauté de communes, il accompagna son geste d'impuissance d'un « *Que voulez-vous !...* » qui en disait long.

La lettre du Collectif rappelait de son côté : « *Le Collectif lochois Accueil et Solidarité avec les Migrants accompagne et héberge 21 jeunes qui ont mis toute leur énergie et leur espoir à gagner la France, mais votre Service de Protection de l'Enfance les a sommairement refoulés. Nous avons donc entrepris des recours pour faire valoir leurs droits en tant que mineurs.*

Nous sommes nombreux à nous mobiliser pour les protéger des dangers de la clandestinité et de la rue vers lesquels vous les avez jetés. Ne vaudrait-il pas mieux associer les moyens du département, la solidarité des habitants et l'énergie des migrants pour les accueillir, notamment dans nos campagnes qui se dépeuplent et vieillissent ?

La fermeture des portes n'altérera jamais leur volonté. Nous vous demandons un accueil digne, seule réponse constructive... »

« *Monsieur le Président, faites que la France n'ait pas honte d'elle-même* » concluait déjà pour sa part le président de la Cimade dans une lettre à Emmanuel Macron quelques mois plus tôt, fin 2018.

Nul hasard à ce que la question migratoire soit prise en otage par le jeu politique. Cela a souvent été le cas par le passé et le sera encore dans les temps à venir. Nos représentants se montrent si soucieux de ne pas affoler leurs administrés, de leur offrir une image protectrice qui puisse les rassurer. Jusqu'à les infantiliser ? Quant à nous, citoyens, jusqu'à quel point sommes-nous encore capables d'autonomie pour exercer notre esprit critique sur les problèmes qui touchent le pays ? La balance mesurée des droits et devoirs du citoyen a-t-elle été suffisamment éprouvée dès l'école ?

Ce qui revient à poser la question lancinante de notre maturité citoyenne en dehors des temps surexposés d'élections. Et à rappeler en contrepoint le maillage omniprésent de notre monde associatif. La responsabilité citoyenne niche bien quelque part ! A nous de la faire vivre. Au quotidien et au plus près de chacun.

Le temps est venu de faire un bilan du projet « *Esprits nomades* » avec les migrants pris en charge par le Collectif. Les jeunes élèves ont pu échanger, se percevoir et s'apprécier à travers leurs œuvres exposées. Il nous reste à rebondir pour la suite du travail, sachant que – et même si – les élèves auront encore changé d'ici là. Migrants un jour...

Quoi garder, quoi faire évoluer à l'avenir ? Eternelle question des inventaires. Je décide de conserver le cap du plaisir et du désir d'apprendre, essentiel selon moi, car à même de susciter l'indispensable estime de soi. Et de cultiver l'esprit collectif d'entraide entre les participants. La solidarité et le tutorat comme moteurs d'un plaisir d'apprendre partagé.

Dans cette médiathèque, vrai trésor d'œuvres, je privilégie le récit comme lieu et moyen d'imprégnation par la langue. Le fond et la forme associés au cœur d'un même geste d'apprentissage. Avec cette optique, le choix à venir de l'ouvrage d'Erik Orsenna « *La grammaire est une chanson douce* » me semble justifié. Elle me parle bien, cette histoire d'adolescents naufragés qui ont perdu jusqu'à leur parole et leur langue et doivent repartir de zéro dans cette initiation. Astucieusement, l'auteur a placé l'exploration du langage lui-même au centre du récit... qui l'utilise ! Une histoire d'exil et une mise en abyme qui peuvent s'avérer parlantes pour nos jeunes francophones.

La lecture collective de l'œuvre pourrait permettre de goûter toutes les saveurs de la langue. Son découpage par épisodes de maintenir l'intérêt et le suspense propre à l'esprit des séries en vogue chez nos jeunes aujourd'hui.

Pour ce qui est de la partie production écrite, je reprends l'idée que je caressais dès le début de notre travail : rédiger un petit carnet de vie où chacun pourrait se raconter dans ses gestes, réflexions, projets... Le récit personnel et son approche expérimentale par chacun, selon ses envies et capacités. Nous verrons bien.

Quant à mes propres textes, je m'efforce de m'appliquer à moi-même la règle de l'opus en gestation. Je note au passage que mon premier projet d'écriture, il y a dix ans juste, portait le titre de *Passions à l'œuvre*. Clin d'œil bienvenu à celui-ci.

Depuis, mes rites d'écriture sont demeurés sensiblement les mêmes. Pourquoi écrivez-vous ? Question classique à laquelle je peux répondre sans hésiter : par hygiène de vie, pour demeurer en accord, en fidélité. Et cultiver cet espace secret, intérieur, entre moi et le monde, entre moi et moi. Dans une forme de justesse toujours approchée, jamais résolue. Comme pour accorder sans cesse un violon imparfait.

Une manière d'initiation dont je souhaite faire profiter les jeunes à la médiathèque. Leur transmettre cette habitude, ce rite de l'écriture comme moyen de raconter, de se raconter. De leur permettre de faire récit – et œuvre – de leur vie souvent chaotique.

Oui, toute vie, quelle qu'elle soit, tient de l'exil et de l'œuvre à la fois. De cela, quarante années d'enseignement ont réussi à me convaincre. Le geste de

transmission, dont nous sommes tous les auteurs familiers – bien que non toujours conscients – est l’outil qui vient conforter l’acte, l’intention, le projet de mettre au jour notre cheminement comme ce qui en résulte.

Et pour que nos vies à venir soient autant de créations, à nous de développer un sixième sens à l’égard de celles, déjà reconnues, léguées par notre Histoire humaine. Elles sont là, toujours à portée, disponibles. Elles nous parlent de nous, éveillent nos sensations, nos émotions. Allument l’élan de vie tapi au fond de chacun, prêt à s’éveiller. Créations en miroirs.

Eternel exilé, ton ouvrage te regarde, et déjà ton portrait s’esquisse à demi. Renvoie-lui ta vision en miroir, et tu apparais tout entier. Singulier, unifié. Autrefois banni, te voilà à *l’œuvre* !...

La réalisation commune au bout de nos énigmes, tel un phare puissant apte à démêler nos doutes.

L’œuvre en champ d’honneur de notre plaisir d’apprendre.

A Loches, septembre 2019



V - POSTFACE EN FORME DE REBOND

Octobre 2019... Un mois à peine après avoir mené à son terme mon projet éditorial « *Ecrits Nomades* », la reprise de mes cours de FLE à la médiathèque de notre petite ville confirme ce que j'avais senti depuis quelque temps déjà : les conditions de l'exil et de l'accueil se sont durcies et les jeunes migrants non accompagnés se font plus rares, remplacés par des expatrié.es en provenance d'Amérique latine essentiellement (Vénézuéla, Pérou, Mexique), mais aussi d'Angleterre, du Kosovo, d'Espagne, du Japon. Tous n'ont qu'un but : s'intégrer en France.

Entre-temps aussi, l'ambiance s'est quelque peu détériorée en ville durant l'été. Livrés à eux-mêmes, en manque d'activités et de projet, quelques migrants isolés se sont livrés à des incivilités qui les ont stigmatisés aux yeux d'une population prête aux amalgames classiques dans ce genre de circonstances. Consciente du malaise, la mairie a réagi en réunissant les principaux responsables : collectif, associations, hébergeurs... Pour faire le point.

Pour certains de ces adolescents, le manque de familles d'accueil se fait sentir, cela n'est pas nouveau et se confirme. Parfois laissés à eux-mêmes, ces jeunes se mêlent à ceux de la ville, venant grossir de petits groupes éphémères en déshérence. Phénomène nouveau pour une petite cité semi-rurale plutôt calme de réputation.

Du coup, mon projet initial se met à muter, à *migrer* lui-même... Pour que la question lancée tout de go au détour d'un couloir de réunion : « *Mais à qui ils sont, ces Noirs ?...* », ne se pose plus, ou en tout cas pas dans ces termes !

Ayant déjà réuni, au cours de l'année précédente, jeunes migrants et expatrié.es pour des cours de français communs, je perçois qu'il y a peut-être là une amorce d'ouverture possible. J'ai depuis longtemps en tête les « *Réseaux citoyens de Savoirs partagés* », actifs en France depuis les années 80. Leur grand avantage est de permettre un brassage de personnes volontaires en faisant jouer tour à tour à chacun.e le rôle d'offreur et de demandeur de savoir. Au service d'une reconnaissance mutuelle des personnes. Le besoin d'écrire me reprend.

Quelques jours de réflexion débouchent sur une analyse écrite de la situation et de nouvelles perspectives de projet. Les textes s'enchaînent au gré d'une mutation qui se poursuit...

PROJET « MILLE SAVOIRS, MILLE REGARDS »

Apprendre, transmettre, échanger...

des fonctions vitales et des raisons d'être au monde

Contexte, humeur, intuition. Nous venons de célébrer les 500 ans de notre *Renaissance* européenne. Nos *Lumières*, de leur côté, affichent près de 300 ans d'existence. Autosatisfaction et célébration de nous-mêmes, peuples avancés, éclairés par l'Histoire. Pour autant, avons-nous le droit de nous prendre encore pour les phares du monde ? Et si nous descendions enfin de notre piédestal pour coller à notre réel contemporain ?!...

Nous voici entrés depuis bientôt 20 ans dans un nouveau siècle, le 21^{ème}, et nous ressentons comme un air de manque, d'insatisfaction, de déprime ambiante. Comment le nier ? Alors ? Quelle est l'image ajustée de nous-mêmes ? *Renaissance, Lumières* : malgré leur pertinence, nos héritages continuent de s'user au fil de la modernité. Nous voilà en recherche de qui nous sommes et devenons.

Liberté, égalité, fraternité. Un bref état des lieux de notre devise républicaine nous apporte une première réponse. Libres ? Nous ne l'avons jamais été autant. Egaux ? Nous sommes très loin de l'être, en matière d'écart entre le

bas et le haut de l'échelle sociale. Fraternelles ? Le mot – l'incantation plutôt – a fait long feu et demeure pertinente d'abord dans la sphère familiale.

Qu'observons-nous dans l'espace public ? Dans les rues de nos petites villes de plus en plus désertées ? La déambulation de drôles de zombies solitaires hypnotisés par des écrans minuscules qui semblent les tenir en laisse. Croisons-nous encore souvent nos concitoyens avec l'intention d'échanger quelques mots ? Les jours de marché peut-être. Sommes-nous encore attentifs aux signes, aux expressions des visages qui passent ? « *Le visage parle, autrui est d'abord visage* » disait Lévinas au siècle dernier déjà, pointant l'exigence de civilité, de reconnaissance de l'autre, comme marque première de nos démocraties.

Vaste vertige pour un paradoxe au moins aussi vaste. Plus libres que jamais, solitaires et trop souvent indifférents à l'autre, nous n'avons jamais été aussi informés, branchés sur le monde, jusqu'à transporter le contenu de bibliothèques entières avec nous. En sommes-nous pour autant plus heureux, plus sages, plus... présents à nos semblables ? Plus solidaires ? Quelque part, nous n'avons peut-être jamais été aussi seuls.

Alors où se niche notre manque ? Sans doute faut-il aller le chercher dans un élan, un souffle, un entrain. Une envie. Dans un récit à bâtir ensemble pour nous prouver que nous existons encore et que cela fait sens. Dans un désir commun de nous re-connaître tels que nous savons nous apprécier au fond. Celui de notre Collectif d'aide aux jeunes migrants, par exemple.

Témoin engagée de son temps, la philosophe Simone Weil voyait comme essentiel, au fondement de l'idée de démocratie, ce sentiment, à partager entre tous les citoyens, de la nécessité vitale pour chacun.e d'apporter sa part bien à soi au coeur de la responsabilité collective. Comme une preuve indubitable de sa propre validité à exister.

Elle accolait le terme d'*enracinement* à notre incarnation personnelle dans ces baignades de vie que sont la langue, le territoire, la culture, la famille, l'amitié. Comment mieux définir notre part d'engagement au monde que dans l'oscillation toujours en appel entre ce qu'elle nommait elle-même « *la pesanteur et la grâce* » ?

Dans notre univers aux limites désormais finies et qui semble tourner en rond sur lui-même, où peut s'ancrer une aventure humaine digne d'être vécue ? Dans des *toujours plus* ou dans des *encore mieux* ? Le *Bug humain*, ouvrage récent de Sébastien Bohler, passe en revue les cinq grands piliers de nos pulsions humaines en les attribuant à nos cerveaux archaïques jamais satisfaits, toujours en manque et en déséquilibre. L'auteur conclut que nous nous comportons comme des êtres dotés d'un haut niveau d'intelligence mais d'un faible niveau de conscience.

Comment dépasser cet état ? Bohler répond : en faisant de la connaissance partagée et du travail sur soi qui l'accompagne la valeur centrale de nos sociétés. Nous élever, devenir meilleurs, en partageant, entre nous tous

rassemblés, les contenus éducatifs et la beauté des œuvres. A l'image du *Banquet* de Platon.

Et si nous osions enfin ce geste crucial de nous attabler tous ensemble à ce grand banquet des savoirs ? Hors frontières, hors classes. Hors appartenances et identités, de quelque ordre qu'elles soient. Tous enfin réunis dans un même projet : lochois, migrants, expatriés... Si nous échangeons enfin nos regards pour nous re-connaître dans une fraternité cette fois mise en acte ?... Au cœur des savoirs.

Mais l'entre-soi et le délit d'initiés propres au monde financier seraient-ils opérants aussi sur le plan des savoirs ? Là où l'esprit de coopération devrait se cultiver, c'est trop souvent le climat de concurrence et l'appartenance sociale qui continuent d'exercer leur tri à l'école, pilier central. Et ce malgré tous les efforts déployés par nos institutions de proximité et notre tissu associatif. L'intelligence artificielle arrive à grands pas et nous nous connaissons toujours aussi peu nous-mêmes. Vertige encore. Il y aura demain des gagnants et des perdants de la connaissance, c'est le défi qui déjà frappe à nos portes.

Et pourtant chacun d'entre nous, quelle que soit sa condition, peut se réclamer de savoirs, de savoir faire et de savoir être accumulés au cours de sa vie. Nous sommes toutes, tous, apprenants ou aidants, tour à tour élèves et professeurs, à un moment ou à un autre de nos vies, de nos expériences quotidiennes. Comment faire vivre, amplifier ces compétences, ces

richesses ? Retour à une forme d'égalité par l'acte de partage. Partage d'un savoir **et** dans le même temps partage d'un lien avec autrui : une connaissance au carré, en somme ! Là niche l'envie d'apprendre et l'espoir d'une fraternité où tous tireraient le même fil. Là est un levier à libérer, une chance possible à saisir par tout le corps social.

Il est temps de continuer à rassembler nos énergies et d'agir pour notre bien public, dans un esprit collectif. Afin de transformer l'indifférence ordinaire en une passion commune pour nos différences assumées. Et, qui sait, à terme, réenchanter notre pacte social. Si nous en avons le désir et la volonté, l'organisation suivra. (Oct 2019)

ACTIONS ENVISAGEES

- Ouvrir nos cours aux populations les plus diverses (migrants, expatriés, Lochois.es en demande) pour favoriser leur rencontre et leur reconnaissance mutuelle dans un esprit d'ouverture et d'estime
- Initier un geste réciproque d'échange des cultures par le biais de l'écriture de petits carnets d'exploration des racines et ressources culturelles de chacun.e
- Prendre le temps et les moyens d'*é-changer les regards* entre tous / toutes
- Rapprocher les populations et les cultures
- Renforcer la cohésion sociale du territoire via le goût de vivre ensemble

CREER UN RESEAU DES SAVOIRS SUR LE LOCHOIS ?...

- **QUELQUES LIENS VERS LES « RESEAUX D’ECHANGES DE SAVOIRS »**

<http://www.rers-asso.org/Files/Video/video-accueil.mp4>

<https://www.lien-social.com/Les-reseaux-d-echanges-reciproques-de-savoirs>

<https://www.cairn.info/revue-empan-2011-1-page-36.htm#>

<https://www.rers-asso.org/outils.htm>

- **DEUX RESEAUX EXISTENT DEJA EN INDRE ET LOIRE**

<http://www.rers-petitesviolettes.fr/>

<http://www.larucheauxsavoirs.org/>

- **IDEE à creuser** : pourquoi ne pas créer et organiser un réseau d’échanges des savoirs et compétences sur Loches et alentours ?... Un travail de collaboration en équipe serait nécessaire. (.../...)
- **ESPRIT** de la démarche : réunir les citoyens autour d’un même projet de partage des savoirs, de leur valeur ajoutée via les vertus de l’échange, la curiosité, le goût d’apprendre, la fréquentation quotidienne du beau, la progression personnelle via la formation d’adulte, la pratique vécue d’une forme d’égalité et de solidarité. Envisager les savoirs comme biens communs à valeur universelle et supports de lien social.

- **ETAPES possibles** : dresser un bilan des besoins et des offres individuelles (ou/et collectives) en matière de savoirs / savoir faire et compétences sur Loches et alentours.

Créer une page d'accueil vers un tableau d'informations partagées en ligne (voir ci-dessus le réseau *Petites Violettes* sur Joué les Tours) où chacun.e pourra, selon son désir, échanger ses savoirs et compétences, en se situant comme offreur ou/et demandeur de cours à partager. Contenus, niveaux, fréquences, lieux seront fixés librement par chacun.e selon ses besoins. Nos moteurs : curiosité, goût d'apprendre et d'échanger, plaisir du lien vécu en commun (.../...)

BIBLIOGRAPHIE (certains de ces livres sont en prêt à la médiathèque / Loches)

RECITS

Le prince à la petite tasse, récit par Emilie Turckheim (C. Levy)

L'œil le plus bleu, Toni Morrison (10-18)

Petite Poucette, Michel Serres (Le Pommier)

Darwin, Bonaparte et le Samaritain, Michel Serres (Le Pommier)

La grammaire est une chanson douce, Erik Orsenna (Poche)

ESSAIS

Le Bug humain, Sébastien Bohler (Laffont)

Plaidoyer pour l'altruisme, Matthieu Ricard (Pocket)

Utopies réalistes, Rutger Bregman (Seuil)

Petit traité de vie intérieure, Frédéric Lenoir (Pocket)

Philosopher et méditer avec les enfants, Frédéric Lenoir (A. Michel)

L'intelligence émotionnelle, Daniel Goleman (J'ai lu, Poche)

Imparfaits, libres et heureux, Christophe André (Odile Jacob)

BD

L'Arabe du futur, Riad Sattouf (Allary Editions, 4 tomes)

BIBLIO et VIDEOGRAPHIE des RESEAUX

<https://www.rers-asso.org/bibliographie.htm>

<https://www.rers-asso.org/videos.htm>

Et... tous curieux ! <https://www.dailymotion.com/video/x78l94t>

VALEUR AJOUTEE DES RESEAUX

1+1= 3. C'est la logique insolite et porteuse d'utopie engagée par les réseaux de savoirs partagés. Le principe en est simple, à portée de tous et de chacun.e. Il s'agit de placer l'échange de compétences entre citoyens au centre d'une pratique sociale commune, contractuelle. Sur la base du volontariat et de la force d'un geste gagnant : celui d'une valeur ajoutée dans l'échange mutuel, d'un *plus* profitable à tous.

Savoirs, savoir-faire, savoir-être s'y trouvent ainsi focaliser nos attentions, via un lien renouvelé à notre langue écrite et orale. Les bases du fonctionnement en réseau sont claires. Parité des savoirs : tous se valent d'emblée. Gratuité des connaissances : retour au bon vieux troc d'antan. Diversité des contenus : mille regards pour mille savoirs viennent ranimer soudain nos curiosités piquées au vif. Comme sur un vaste marché grouillant d'idées, de propositions autour du besoin vital d'apprendre censé nous animer notre vie durant. Et surtout, coopération à tous les niveaux, à rebours des compétitions trop souvent mortifères, du ressentiment organisé porteur de la jalousie mimétique du tous contre tous. Enfin, cerise sur le gâteau, la symétrie croisée entre offreur et demandeur de savoir, l'un pouvant à tout moment enfile la casquette de l'autre dans tout type d'apprentissage. Au final, l'ajustement heureux d'un accord mutuel réalisé dans l'action.

A ce jeu du partage pensé, organisé, horizontal, nous sommes tous gagnants d'emblée. Notre œil qui s'aiguise réalise soudain que nous étions assis sur des pépites ignorées de compétences de toutes natures que nous désirons remettre en mouvement dans un recyclage actif, au service d'un cercle vertueux : plus je partage plus j'apprends, plus je sais plus j'échange, plus je crée du lien plus la dynamique collective se ravive. C'est le rapport même à nos racines profondes de *Sapiens sapiens* qui se voit soudain resurgir dans toute sa pertinence.

Mordant au réel de notre condition d'apprenants, nous ranimons aussi les valeurs à l'origine de notre Histoire : liberté des initiatives multiples, égalité de valeur des contenus, fraternité vécue des échanges. Au présent, c'est tout le pacte social qui s'en trouve soudain embelli, ravivé d'un souffle neuf. Ruraux et citadins, migrants ou expatriés, défavorisés et nantis, privilégiés du système scolaire ou non, tous se remettent en marche en vue de cette « *formation tout au long de la vie* » dont notre temps se déclare volontiers porteur. De quoi damer le pion à cette éternelle part de nous-mêmes si prompt à s'émouvoir du manque frustrant d'un verre à moitié vide.

Écoutons plutôt le poète, visionnaire dans un univers d'aveugles, déplorer « *un paradis peuplé de gens qui croient vivre en enfer* », comme plombés par un malaise chronique face au monde dont le rythme et l'avidité consumériste nous panique, nous déboussole. Rattrapés par une forme d'inaptitude au bonheur collectif, nous entrevoyons une ouverture possible dans la pratique consciente, désirante, de ces réseaux de savoirs partagés. A nous de jouer... Pour qu'enfin la drôle d'équation $1+1=3$ ne soit plus une utopie.

APPRENDRE ?... UNE ALCHEMIE

Le sage montre la lune, le sot vise le doigt. La scène a valeur de fable. Déjouons-la pour mieux la rejouer. Voici que le sot présumé glisse son regard vers la face joviale de l'astre... jusqu'à le plonger sur son versant caché. Dans le secret gardé des choses, ce lieu de la conscience né de l'épaisseur de qui nous sommes. Notre apprenti – ce frère universel en puissance – se fait soudain plus sage que... le sage lui-même. La leçon a valeur de tremplin.

Par où diable est-il passé ? Quels subtils chemins de traverse a-t-il arpentés ? Son parcours tient du labyrinthe mêlé, complexe, d'une gestation aux ressorts intimes dont lui seul détient les clés. L'instant d'apprendre ?... Il le nourrit d'abord d'un souffle alterné, au rythme d'un échange gazeux. Son corps et tous ses sens émergent, vestiges en nous de l'animal qui s'apprête à bondir. Sa tête aussi, sentinelle aux aguets comme un cœur qui bat. Et l'esquisse d'un geste d'attention, l'adresse d'un silence, d'une promesse de soin faite à l'objet d'apprentissage. La connaissance n'en finit pas de s'amorcer dans l'attente de son plaisir différé. Muette et patiente épiphanie. Surprise d'une promesse neuve comme un phénix.

Elle n'oublie pas qu'elle est naissance toujours revisitée. *Co-naissance*, reconnaissance. Rappel bienvenu d'un état croisé dans une autre vie ? Savoir inscrit, toujours remémoré ? L'objet se tient là, le futur sage se sent prêt. Tout en lui vise, pointe, prévoit, anticipe. Gourmande à l'avance. Présent à soi, il sent qu'il entre en état d'initiation, en accès à cette part de lui qui sait... qu'il

ne sait pas encore. Attente pleine, concentration... Et bascule. Le cœur du geste d'apprentissage advient telle une évidence longtemps retenue, contenue. A l'image d'un désir qui migre, l'instant survient où tout s'éclaire, l'espace d'un frisson qui entre en résonance avec son objet, le comprend, l'appréhende, le saisit dans sa singularité touchante. Via l'émotion, le corps et le mental réunis. Passage entre frôlement et impulsion. Force de l'évidence. Vertige provoqué et relâchement des sens. Ajustement des liens.

L'après guette déjà, comme l'éclaircie suit l'ondée féconde, l'averse gonflée de ressources. En nous guette encore la vigie grisée d'une veille attentive. Avant que n'advienne le sursis né d'un trop plein de tension. Escale bienvenue que ce moment où le créateur suspend l'œuvre parvenue à son apogée. Le *climax* d'une attente dès lors comblée, assouvie. L'euphorie pleine des promesses du travail accompli habite l'élève, désormais initié.

Tel un vin nouveau, le savoir du jour est arrivé. Rien ne sera plus comme avant. Notre tronc toujours en croissance vient s'enrichir d'une strate fraîche qui fait lien vers la totalité de l'arbre – multiples rhizomes – que nous étions déjà. Somme d'instant anciens, familiers, prêts à se réactiver à tout moment. Gisement de ressources liées à notre récit personnel, unique en son genre, inscrit dans ce que nous ne cessons d'être. Une continuité en mutation.

L'apprentissage appelle la transmission, comme sous le matin qui blêmit la rosée s'attarde. Que faire d'un magot dormant ? D'un pactole froid ou d'un astre éteint ? Alors que le plaisir de savoir se dédouble, se redouble à l'infini

d'un délice qui dure, s'étale, prend ses aises. La connaissance nous a transformés. Et voici que l'élève appliqué mute en professeur curieux. L'acte d'apprendre vient de trouver sa seconde vie : enseigner. Est-ce une autre histoire ? Ou la même qui lui ressemblerait comme une sœur ? De quel bois sommes-nous faits ? Notre personnalité se révèle ici en compagne accueillante qui sous-tend, anime et ravive nos apprentissages. Elle est ce lieu précieux d'une rencontre à explorer entre *ce que je sais* et *qui je suis*...

**NOUS APPRENNONS AVEC QUI NOUS SOMMES
LA PERSONNALITE COMME SUPPORT ET MOYEN D'APPRENTISSAGE
SCHEMA...**

Morale

Ethique

Philosophie
re-penser le monde

Religions
le sacré en chacun.e

MA CONSCIENCE (ESPRIT)

ESTIME DE SOI

Re-connaissance
(vs ressentiment)

ESTIME DE L'AUTRE

MENTAL

liberté
partage
fraternité

effort
plaisir
désir

attention
regard

SENSIBILITE

affects, imagination

émotions, intuition

mémoire

CORPS

à sentir

à exercer

à soigner

transmettre

des savoirs,
des savoir-faire, des savoir-être

faire
l'inventaire
des compétences
personnelles

QUE SAIS-JE ?...

QUI SUIS-JE ?...

- vie biologique
- histoire perso
- regard sur le monde
- valeurs
- langue
- culture
- gestes mutuels d'ouverture (conversation, écriture, temps partagé...)

FONDATIONS
EN CROISSANCE

CONNAIS-TOI
TOI-MÊME !...

rapport à soi,
travail sur soi,
sur les représentations,
les blocages,
les atouts...

PERSONNALITE



PROFILS ET METHODES

Apprenons-nous tous de la même façon ? Sommes-nous tous égaux devant la connaissance ? Le penser serait faire fi de nos différences, de nos singularités. Et de la réalité complexe de nos personnalités.

Les gestes complexes mis en œuvre au moment d'un apprentissage nous engagent tout entier : ici, le *que sais-je ?* jouxte au plus près le *qui suis-je ?* propre à chacun.e. Poser la question d' « *Apprendre à... apprendre* » c'est accepter cette idée qu'il existe de nombreux paramètres pour faire qu'on capte une information, qu'on l'analyse, qu'on l'enregistre, qu'on la mémorise dans la durée, qu'on la met en pratique. Tout cela via des voies multiples.

Et si nous nous demandions d'abord comment nous fonctionnons au cours des apprentissages, chacun.e avec sa personnalité unique et complexe ? Echanges, plaisir, jeu, observation, expérience, échecs, réussites... Multiples sens de l'information, impulsions, penchants naturels pour tel ou tel domaine de savoir, motivations personnelles, hasard des rencontres entre offreurs et demandeurs de savoirs que nous sommes tous.tes à un moment ou à un autre : les chemins de la connaissance ne manquent pas ! Jusqu'au statut dynamique à accorder à l'erreur... Tous les chantiers restent ouverts.

A commencer par les ***profils de motivation*** qui permettent de mieux saisir comment chacun.e met en place les stratégies qui lui conviennent le mieux lorsqu'il apprend. Questionnons-nous. « *A quoi ça sert ? Quelle utilité ?* » se demande celui qui aime le concret, l'utile, le pragmatique, et fuit l'abstrait.

« *Vais-je apprendre ?* » interroge celui qui aime engranger beaucoup d'informations sur un sujet qui l'intéresse. « *Avec qui vais-je apprendre ?* » questionne la personne sensible à son enseignant.e, à sa façon d'être, sa manière de parler, ses méthodes... « *Où je me situe ?* » s'interroge celui qui aime savoir où il en est, avoir une vision globale, un plan de progression de la formation en cours. Les quatre questions peuvent se résumer en une seule : quelles sont mes motivations pour apprendre ?

Pas d'apprentissage sans motivation, donc. Mais quid des gestes de compréhension ? A quels sens faisons-nous appel pour saisir, engranger, réutiliser les informations ? Et comment engageons-nous notre corps dans les apprentissages ?

Trois ***profils de compréhension*** se dégagent (avec toutes les nuances possibles). Les *visuels* aiment les graphiques, les dessins, les couleurs, les textes aérés, bien présentés, les titres en gras, les schémas de synthèse, les cartes mentales... bref tout ce qui *parle* aux yeux. Les *auditifs* privilégient la lecture ou l'écoute à *voix haute*, font appel à cette voix intérieure du texte qui résonne en soi. Ils aiment les cours magistraux, les exposés, les analyses, les comptes rendus. Ils se disent et se redisent les choses, à la manière des acteurs de théâtre répétant leur rôle. Les *kinesthésiques* enfin veulent *ressentir* pour bien comprendre le *pourquoi* des choses, leur origine, en réaliser une application concrète, tangible. Ils ont besoin de bouger, de toucher, de manipuler. Leur rapport au corps se nourrit plutôt du sensible.

A ces profils viennent s'ajouter divers types de **comportements** possibles, observables face aux apprentissages comme dans la vie : le perfectionniste, le rebelle, l'enthousiaste, le calme, l'aimable, l'émotionnel, l'organisé, le dynamique, l'intellectuel, mais aussi le lent, l'indécis, le sceptique, le pratique, le rêveur, l'indocile, le perturbé, le fonceur etc... Autant de personnalités et d'effets multiples à décliner à l'infini, via nos différences d'identité, de tempéraments, d'histoires personnelles, de cursus de formations.

A quelles **méthodes** faire appel à partir de ces constats ? Quel **esprit** de travail développer au moment de la transmission ? Comment s'adapter à chacun.e en différenciant au plus près nos façons d'enseigner, de présenter l'information ? Quelles **attitudes** favoriser pour tendre vers l'offre, la présentation la plus large possible, apte à n'exclure personne, à s'adresser à toutes et tous ? Et si une synthèse efficace reposait sur l'esprit de **coopération** : apprendre ensemble, en visualisant, discutant, se racontant, construisant, expérimentant. Une pédagogie différenciée, active – voire interactive – rassemblerait ainsi la parole, l'image et le *faire*.

Sans oublier de se poser la question du temps accordé à l'évocation, à la représentation de l'objet d'apprentissage. Et à celui de l'application, de l'utilisation postérieure du savoir acquis, ainsi que de son évaluation dans la durée. Avec cette finalité, toujours en vue, de permettre à chacun.e de trouver sa propre zone de confort et d'efficacité lorsqu'il apprend.

A chacun.e de s'adapter avec sa propre personnalité, en tenant compte des profils et aptitudes des personnes auxquelles il s'apprête à transmettre. D'où

l'intérêt, pour l'apprenant, de passer de l'autre côté du geste d'apprendre : celui d'enseigner. Ce que chacun.e peut oser à partir de ses propres compétences, ressources, savoirs et savoir faire. Le dialogue pédagogique qui s'engage alors peut permettre une mise en confiance mutuelle entre transmetteur et apprenant, chacun jouant tour à tour un rôle inversé, complémentaire. Nous voici au cœur du concept de savoirs partagés et de sa valeur ajoutée : $1+1=3$.

* Liens utiles / *Gestion mentale* https://www.langage.pro/gestion_mentale.html
<http://xn--duconscience-9db.fr/tag/gestion-mentale/>
/ *Cartes mentales* <https://www.youtube.com/watch?v=8OiT9mMHFHl>
<https://www.youtube.com/watch?v=Kl41xmznOKE&t=31s>

Je fais suivre ma réflexion d'un tableau des échanges inspiré des ressources que je pressens dans le milieu humain semi-rural de notre petite cité. Savoir-être, savoirs et savoir-faire sont nommés aussi précisément que possible dans une liste déroulante qui fait face à deux colonnes à remplir : offreurs et demandeurs de savoirs. S'il le souhaite et selon son choix, chaque réseuteur pourra porter son nom dans une activité d'apprentissage de son choix. A suivre...

Je me suis d'emblée inscrit comme offreur dans un savoir-être que je considère comme essentiel : sentir, parler, écrire, échanger autour de :

- Prendre le temps de se RELIER à soi et aux autres via des ŒUVRES (récits, musiques, images, scènes, gestes...)
- Apprendre à traduire ses impressions oralement, par écrit
- Les partager en soignant ses gestes d'attention, de civilité dans les échanges

Une petite trentaine de savoirs s'exposent, pour l'instant, le long d'un tableau que j'espère voir se remplir au fil du temps, des désirs, des engagements et des réalisations.

La page d'accueil d'un nouveau site internet – **Agora37** – s'ouvre à tous les réseuteurs en puissance. Elle me permet de poursuivre en même temps ma réflexion sur les dédales d'une co-construction des savoirs à repenser. Et le chantier s'annonce passionnant ! A suivre...

LES CINQ GESTES MENTAUX

**SE METTRE
EN PROJET
DE...**

-PERCEVOIR

-EVOQUER

-FAIRE

EXISTER *les
donnés de
conscience*

1- ATTENTION
2-COMPREHENSION
3-MEMORISATION
4-REFLEXION
5-IMAGINATION

1- Mobiliser notre
ATTENTION pour
percevoir ce qui
nous entoure et
nous en faire une
IMAGE MENTALE

3- EMMAGASINER
les informations
perçues et évoquées
avec le PROJET de
les exploiter à court,
moyen ou long terme

2- S'APPROPRIER
le SENS d'une
information perçue
et évoquée, avec le
PROJET de
l'appliquer ou de
l'expliquer,
La comparer avec le
stock d'informations
déjà en mémoire

4- Etre attentif,
MOBILISER les
ACQUIS,
Choisir et appliquer
des règles,
Traiter des
problèmes,
Faire le projet
d'utiliser les acquis
dans d'AUTRES
CONTEXTES

5- Libérer son
IMAGINATION pour
créer,
Interroger le pourquoi
et le comment,
Prendre des risques
face à des situations
inédites,
Se faire découvreur
ou inventeur grâce à
l'INTUITION

VERS UNE *POETIQUE* DES GESTES MENTAUX

Quels savoirs les constructeurs de cathédrales mettaient-ils en œuvre pour bâtir leurs édifices ? Quel projet anime un compositeur de musique créant une pièce ? Que peut avoir en tête un auteur de fiction s'apprêtant à développer son scénario ? Et si les apprentissages culturels nous servaient de modèles pertinents pour une meilleure appréhension de nos gestes mentaux ? Au cœur d'un même et unique désir / plaisir de création ?

Chacun.e peut faire l'expérience de sensations et d'émotions durables à l'issue d'un film, à la fin d'un livre ou de l'écoute d'une musique. Il n'oubliera sans doute pas de sitôt ce qu'il vient d'apprendre : une corde sensible a été touchée qui lui permet d'engranger un savoir utile, perçu, mémorisé par lui, et qu'il pourra *ré-évoquer* à l'envi – oralement, par écrit – avec des proches, en faisant exister de nouveaux acquis de conscience. Son geste *culturel* s'apparente alors à un geste *mental* tel que décrit plus haut.

N'en va-t-il pas de même lorsque nous accueillons migrants ou expatriés pour les aider à s'intégrer dans notre pays ? Le travail sur la langue – média architectural et musical, culturel autant que mental et social – exige pour son

apprentissage les gestes mentaux décrits plus haut. Ceux-ci mutent alors en gestes *interculturels*. L'acte d'apprendre est sans frontière.

Entre gestes mentaux et culturels, le cousinage s'avère ici tangible : à nous d'utiliser ce lien pertinent pour entrer dans une *poétique, une imitation*, au sens où l'entendaient les sages antiques (Aristote, Platon). Si le beau, le bon et le vrai forment une seule et même famille, nos gestes mentaux méritent d'être travaillés pour eux-mêmes, dans une optique de plaisir partagé entre toutes et tous. A nous d'en cultiver l'intention et d'en réaliser le projet.

QUESTIONNER pour RE-PENSER le MONDE

La vérité comme une étoile

Qui dira l'appel suspendu d'un regard plongeant dans le vide cosmique, en quête de ses origines ? Regard double, et lentement s'inversant, au gré d'un questionnement sans fin, au vertige trop limpide. D'une même vision, nous embrassons le lointain de nos origines minérales et l'écho subtil émis depuis celles-ci, par-delà les années lumières. Clin d'œil posé, attendri mais inquiet, d'où peuvent surgir bris de chimères autant qu'éclats de sagesse.

Autre regard double, pour un sens qui ne l'est pas moins. Et nouvelle inversion. La *Sidération* en soumission aux astres, à ce destin funeste qui, de tout temps, en figure le cours. La *Dé-sidération*, *dé-sir*, dans le mouvement de s'arracher à cette emprise de l'astral sur nos vies. Clin d'œil aux Antiques et retrouvailles avec notre part de liberté.

Que nous renvoie, de notre identité, ce double regard ? Qui sommes-nous, en évocation de notre propre récit ? Semence cosmique, divine et finalement *désirante* ? Agrégés de solitudes, d'ego sans boussole disloquant leurs forces, à l'infini des manques et des ressentiments ? Poser la question c'est y répondre : « *faire envie ou pitié ?* » traduit, féroce, le sens commun.

Né.es d'une question de choix – parental – autant que de surgissement de hasards – stellaires –, nous n'en finissons pas de ressasser l'examen de notre source. Brisée en mille éclats interrogateurs, celle-ci se nourrit au sceau d'un esprit qui ferait mine de ne pas connaître alors qu'il devine et (se) doute. A l'image d'un illustre fils de sage-femme qui prétendait faire accoucher ses jeunes élèves d'un savoir dont ils étaient « *gros* » depuis toujours... tout en l'ignorant. Socrate déjà, et sa maïeutique à base d'un subtil jeu de dialogues pédagogiques en forme de questions.

Image mentale. Voici que le pas de deux inversé, entre l'étoile et nous, mute en musique et valse syncopées, jazzées, à trois temps, entre la vérité, l'étoile et soi... comme un autre. Sois capable de se placer du point de vue de tout autre. Sans toujours se donner raison. La mise en questions des choses induit l'émergence du *Tiers instruit* cher au philosophe. Tel un écho s'amplifiant dans l'espace, rappel de notre dialogue avec l'étoile. Un dialogue qui se mue bientôt en *multilogue* coopératif, collaboratif : l'interrogation se met à résonner – raisonner ? – entre pairs et semblables, tous avides de connaître et comprendre. En partageant leurs questionnements comme autant de vécus valables en soi. L'attitude adoptée en forme de « ? » bruisse tout soudain d'un fourmillement de « ??... », et, de loin en loin, gagne une rumeur bienveillante en forme d'évidence.

Edgar Morin évoque le bonheur d'une *reliance* à l'œuvre entre les gens et les choses. Toutes et tous non seulement connecté.es, mais enfin accordé.es à la même charpente humaine toujours en cours d'assise et d'élaboration.

Notre longue caravane humaine tel un immense et fier cortège de questionnements en marche vers son étoile.

Voilà que nous ne sommes plus seuls, nous bougeons, changeons de pose, de posture, de point de vue. Echangeons nos accouchements multiples, éruptifs et simultanés. Telles des vigies conscientes, avides d'une force de renouveau suspendue à nos transactions devenues foisonnantes autant que fécondes. Reconnu, chacun existe à plein. « *Re-né à lui-même, il co-naît* » souffle le sage en nous. Enfin la vérité touche à l'étoile.

VALORISONS ET TAQUINONS TOUTES NOS INTELLIGENCES !

Au jeu formel des intelligences, chacun peut toujours s'estimer l'ignorant d'un autre... et réciproquement. Mais ne sommes-nous pas tout autant et bien davantage les apprenants les uns des autres ? Renversons les focales !

« Je ne suis pas intelligent ! », « Je n'ai pas d'avenir ! » Entendues à quarante ans de distance, ces deux réflexions d'élèves de onze ans continuent de résonner à mes oreilles comme deux pavés de désespoir lancés dans nos enceintes scolaires pourtant dédiées au plaisir d'apprendre et de se déployer. Avec le temps, rien n'aurait-il changé, à ce point ?...

Mais de quelle intelligence parle-t-on ? La complexité établie de notre esprit humain devrait d'emblée nous éviter toute réduction facile. Or la seule tendance à en parler au singulier, déjà...

Oui nous disposons, à l'évidence, de multiples formes d'intelligences. Une richesse rendue d'autant plus foisonnante que ces états s'entrecroisent, se mêlent, mutent même en se redoublant. A l'image de l'infinie plasticité des neurones et synapses. A la ressemblance aussi de l'étonnante diversité de nos personnalités, en mutation incessante.

Alors, que sont vraiment nos intelligences ? Quelles réalités de nous-mêmes révèlent-elles, quels domaines d'être recouvrent-elles ? Quels rapports entretiennent-elles avec les différents niveaux de notre moi ? Quelles prises avons-nous sur leur fonctionnement ? Quelle(s) intelligence(s) favorise-t-on à l'école, puis dans l'espace social ? Quelle(s) autre(s) non ?

Et, questions connexes... En quoi est-il prioritaire d'apprendre à les reconnaître pour les utiliser mieux dans les apprentissages comme au cœur de nos existences ? Ainsi que dans la formation tout au long de la vie ? Pour ne rien en ignorer, regard sur quelques bulles d'intelligence... A décrypter.

INTELLIGENCE EMOTIONNELLE

- décrypter son propre monde émotionnel
- le décrire, le raisonner dans toutes ses nuances
- le maîtriser, l'utiliser

INTELLIGENCE SENSIBLE

- percevoir/créer des rythmes, des mélodies, en musique, arts graphiques, poésie

INTELLIGENCE SPIRITUELLE

- se questionner sur les origines, le sens de la vie, notre destinée...
- Le sacré en chacun.e

INTELLIGENCE LOGIQUE

- résoudre des problèmes abstraits
- mesurer, ordonner, catégoriser des objets
- analyser causes et conséquences de faits...

TOUTES NOS INTELLIGENCES

CONSCIENCE de L'HUMAIN en NOUS

INTELLIGENCE CORPORELLE KINESTHESIQUE

- contrôle fin des mouvements du corps dans les sports, l'artisanat, les arts...

INTELLIGENCE DES LANGAGES

- écouter, lire
- parler, écrire
- utiliser mots et nuances de sens

INTELLIGENCE des... INTELLIGENCES

- Bienveillance du lien à soi, aux autres, au vivant

INTELLIGENCE INTRA- PERSO.

- se faire une représentation de soi, se connaître, décrypter ses propres désirs
- entrer dans l'épaisseur de soi, de son intériorité
- méditer

INTELLIGENCE BIOLOGIQUE (la Nature et le Vivant)

- observer, classer le vivant
- comprendre l'environnement, agir dessus, le respecter

INTELLIGENCE INTUITIVE

- imaginer, inventer,
- se projeter
- créer des utopies réalistes, des fictions

INTELLIGENCE INTER-PERSONNELLE

- agir/réagir avec les autres, en empathie,
- coopérer, collaborer
- comprendre les autres

INTELLIGENCE SPATIALE

- trouver son chemin
- se créer des images mentales dans l'espace
- établir des plans de parcours
- Inventer des stratégies (aux Echecs etc...)
- mouvoir son corps dans des espaces #

Alors, intelligents ou pas ? Question elle-même en manque évident de... finesse, à jeter au panier de nos lucidités. Stupide car mal posée, tel un déni de toutes nos bulles d'inspiration, d'inventivité. Toutes ces bulles comme autant de fils de vie qui nous relient au monde depuis notre prime enfance. A l'âge du pur plaisir d'apprendre. De notre *reliance* heureuse avec le monde. Ces bulles sont le signe sensible, tangible, prometteur, de notre évolution de *Sapiens sapiens*. Elles figurent aussi le gage que notre croissance humaine n'a pas de fin. Pour autant, tirons-nous assez bien sur tous ces fils pour les rendre opérants, féconds à nous-mêmes ? Comment mieux les exploiter ? Nos démocraties ont installé des organisations, des institutions si abouties, si complexes, qu'elles semblent avoir fini par engourdir nos marches de manœuvre personnelles, nos autonomies, et jusqu'à notre créativité. Et peut-être à nous assoupir un peu nous-mêmes, en enfants trop gâtés par ces systèmes accomplis ? A ne plus savoir saisir et décider l'essentiel qui nous concerne, attendons-nous encore quelque chose ?...

Ne sommes-nous plus libres que sur le papier ? A chacun de répondre pour ce qui le concerne, via cette vaste réserve de nos ingénieux potentiels. A l'affût de quelques gestes simples, conscients, solitaires ou partagés, qui transformeraient à nouveau ces bulles en champagne pétillant.

Rêver sous la voûte d'une nuit étoilée, fredonner un air de chanson familière, observer les visages et sourires de passants, arpenter une forêt, communiquer avec un animal, faire le choix de projets, d'actions à engager, d'un nouveau métier à pratiquer. Et, pourquoi pas, parfois ne rien faire et... bien le faire. Jusqu'à retrouver nos étonnements d'enfant.

Autant d'actes de liberté aptes à refonder nos autonomies en nous affirmant à nos propres yeux, et à ceux du monde. En déjouant nos accès de fatalisme pour rejouer la grande saga de *toutes* nos intelligences patiemment retrouvées. Alors oui, prenons en charge l'horizon de ces talents à partager. Tels des orpailleurs enfin joyeux de s'enivrer à la vue de pépites inespérées.

Une petite trentaine de savoirs à échanger s'exposent, pour l'instant, sur le site nouvellement créé, au fil d'un tableau que j'espère voir se remplir au fil du temps, des désirs, des engagements et des réalisations. Aventure à suivre...

<https://sites.google.com/site/rezoagoratourainesud/> (Site *Agora37*)

(.../...)

Gare d'Austerlitz, un an après... Nous nous retrouvons attablés à la même place du même café qu'il y a douze mois. Autour de nous, la gare s'est transformée, méconnaissable à présent. Les panneaux provisoires aux arrangements labyrinthiques ont fait place à de larges espaces où chaque voyageur peut déambuler avec une impression de liberté retrouvée. La gare aussi a muté !

La SNCF a même pris soin de l'environnement culturel de ses clients : de vastes espaces d'affichages accrochent les regards à des narrations scientifiques où nos racines de *Sapiens sapiens* s'exaltent sur fond d'aventures cosmiques. Cela tombe bien : la Une des journaux célèbre le lancement de *Chéops*, dernier petit bijou satellitaire parti à la chasse d'exoplanètes cousines de notre bonne vieille Terre. Comme si nos esprits avaient déjà migré vers des ailleurs interstellaires... à notre image si possible ! Le désir irrépressible, ancestral, de fugue et d'évasion – de colonisation ? – en guise de marque de fabrique de ce bon vieux *Sapiens* ! Quoi de neuf ?

La métaphore ne manque pas de caresser nos esprits de provinciaux en partance – et toujours de passage. Les semi ruraux que nous sommes viennent de traverser une année de mouvements qui s'apparentent à une vraie bascule. Une année de plus, oui mais pas n'importe laquelle ! Des exils accompagnés aux mutations constatées, c'est un récit en forme de témoignage qui nous habite désormais. Un récit où les périple géographiques des uns ont suscité les évolutions intérieures des autres. Traversées et évolutions.

Nous nous sentons désormais parvenus au point de jonction pensable entre le *local* et l'*universel*. Local de nos territoires vastes autant qu'anonymes face à l'universel capable d'abolir les frontières au rythme d'exodes tenaces, obstinés, d'évasions folles en forme de déracinements. On aura beau discuter à l'infini du bien fondé de ces fuites hasardeuses par-delà les continents, une seule certitude ne peut être mise en doute par nos sociétés dites *avancées* : le simple fait d'être là, en chair, en os, et en demande sous nos yeux d'adultes responsables, donne à ces adolescents le droit naturel d'être secourus, assistés. Exactement comme nous le ferions pour nos propres enfants ! Pouvons-nous encore transiger sur ces valeurs de base qui sont les nôtres ?...

Depuis un an, nos a priori et incertitudes de départ ont muté en profondeur sous les évidences du réel, de l'expérience vécue. Notre regard s'est décillé devant la réalité tangible d'une détresse du monde soudain surgie à notre rencontre. Parce que nous sommes simplement humains, rien de plus... mais rien de moins.

Exils et mutations...



VI – GISEMENTS HUMAINS

... recherchent explorateurs !

Résonances... Dans le temps même où quelque chose semble s'être conclu en nous, autre chose – la même chose ? – rebondit sans attendre, comme si les traces fraîches de l'expérience et du témoignage demandaient un sursis d'existence au-devant de la scène, exigeaient un rebond complémentaire. Une reconnaissance pour bons et loyaux services ? Une validité à survivre au présent ? Une énergie et une ardeur à entretenir.

Tour à tour, une conversation avec notre fille et la contestation sociale ambiante, portant sur des questions structurelles autour du rapport au travail, viennent raviver le sujet central de *la vérité* : multiple et complexe, par nature et selon chacun.e. Avec, en lien, cette question toujours d'actualité : est-il satisfaisant de se donner raison à tout prix ? Ou convient-il plutôt de rechercher des compromis de compréhension, des ajustements de conciliation pouvant mener à des contrats d'intelligence ? D'élargir encore nos champs de réflexion vers des *toujours mieux* ? Vers une attitude cherchant à déceler ce qui doit primer dans nos gestes critiques : le fond ou la forme ? Le contenu ou l'intention ? Le bénéfice direct ou la projection dans la durée ? Le *moi* et son ego dévorant, ou le *soi* et son épaisseur à vivre ? L'art *et* la manière de négocier nos *collectifs* entre humains responsables.

L'ambiance de division qui atomise le corps social en de multiples fragments inaudibles, bientôt impossibles à reconnaître, nous renvoie à cette lutte de tous contre tous pointée par Hobbes dans son *Léviathan*. Plus près de nous, elle peut aussi nous évoquer les pulsions et déchirements *mimétiques* au centre des recherches de René Girard. Avec, à la clé, des interrogations de toujours. Quelle est la nature de mon lien à l'autre ? Celle de mon rapport à

moi-même ? Quelles ressources fondent ma vie actuelles ? Dans quel récit, quelle histoire personnelle s'enracinent-elles ? Comment me placer et penser réellement du *côté* de l'autre ? Inversion pensée des positions.

Qui sommes-nous ? Qui suis-je ? De quelles intuitions suis-je capable au fond ? Dans quel inconfort suis-je prêt à me mettre pour inventer du nouveau dans le champ social qui m'entourne ? Quels gestes inédits vais-je pouvoir initier de moi-même en interrogeant le *pourquoi* et le *comment* des choses et des situations ? Pour créer des pistes, des *inspirations* inédites autour de moi, dans les espaces d'action qui me sont proches ?

Questions qui en posent d'autres, toujours plus en amont. De quels filtres – conscients ou inconscients – j'habille le monde ? De quelles différences, identités ou illusions de toutes natures, propres à déclencher d'autres pulsions, incompréhensions ? Mais aussi de quels intérêts, rapprochements, nuances aptes à me surprendre ? De quels gestes à engager en commun ?

Vertige de questions gigognes qui nous plongent bientôt au cœur de qui nous sommes et ne cessons d'être : des êtres sociaux en état constant de mutation potentielle, si tant est que nous voulions bien (*bien-veillance* nous souffle le langage commun, sagesse de la langue) nous y laisser aller.

Gisements humains en puissance (ou en déshérence selon le regard porté)...
recherchent explorateurs assidus ! Appel en forme de petite annonce pour l'aube de nos années vingt... *Ne doit pas demeurer un slogan vide*, serait-on tenté d'ajouter !

Déc 2019

TABLE

I - Un nomade intranquille (p 8)

II - Ados en errance (p 57)

III - Le Collectif (p 85)

IV - Mutations (p 149)

V - Postface en forme de rebond (p 165)

VI - Gisements humains...

... recherchent explorateurs ! (p 200)

Quelle alchimie peut survenir de la rencontre improbable entre émigrés précaires et sédentaires assumés ? Ancestraux, mouvements de migration et gestes d'accueil appartiennent au cours normal de l'histoire. Leur brutale résurgence pose à nos sociétés consuméristes, hyper connectées, la question lancinante du socle des valeurs à sauvegarder.

L'expérience partagée ici, au plus près du quotidien de nos territoires, témoigne d'un échange et d'un enrichissement possibles entre des migrants poussés à la fuite et les exilés de l'intérieur que nous sommes tous à des degrés divers. Elle débouche sur l'opportunité de faire œuvre ensemble autour d'une quête de soi qui nous dépasse. Et nous parle de l'exil comme d'un lieu de révélation possible de cette création.

En jeu : une reconnaissance mutuelle s'incarnant dans un récit commun porteur de sens. Du *local* à l'*universel*, nos mutations engagent leur pertinence dans le droit fil des consciences ravivées.

Ancien journaliste et professeur des Ecoles à Loches (37600), Jean Marie PARENT est membre de *Signature Touraine*, l'Association des auteurs de Touraine. Bénévole au sein du Collectif *Migrants lochois*, il enseigne le français à de jeunes migrants mineurs non accompagnés. Il signe là son dixième projet d'écriture.



APPRENDRE - ECHANGER
TRANSMETTRE
SE FORMER - CREER des LIENS



BIENVENUE sur " AGORA37 "

SITE-RESEAU d'ECHANGES de SAVOIRS

<https://sites.google.com/site/rezoagoratourainesud/>

